



HAL
open science

Les communautés de Bangkok : l'habitat spontané au centre de nouveaux projets

Cécile Rousset

► **To cite this version:**

Cécile Rousset. Les communautés de Bangkok : l'habitat spontané au centre de nouveaux projets. Sciences de l'Homme et Société. 2021. dumas-03131623

HAL Id: dumas-03131623

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03131623>

Submitted on 3 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

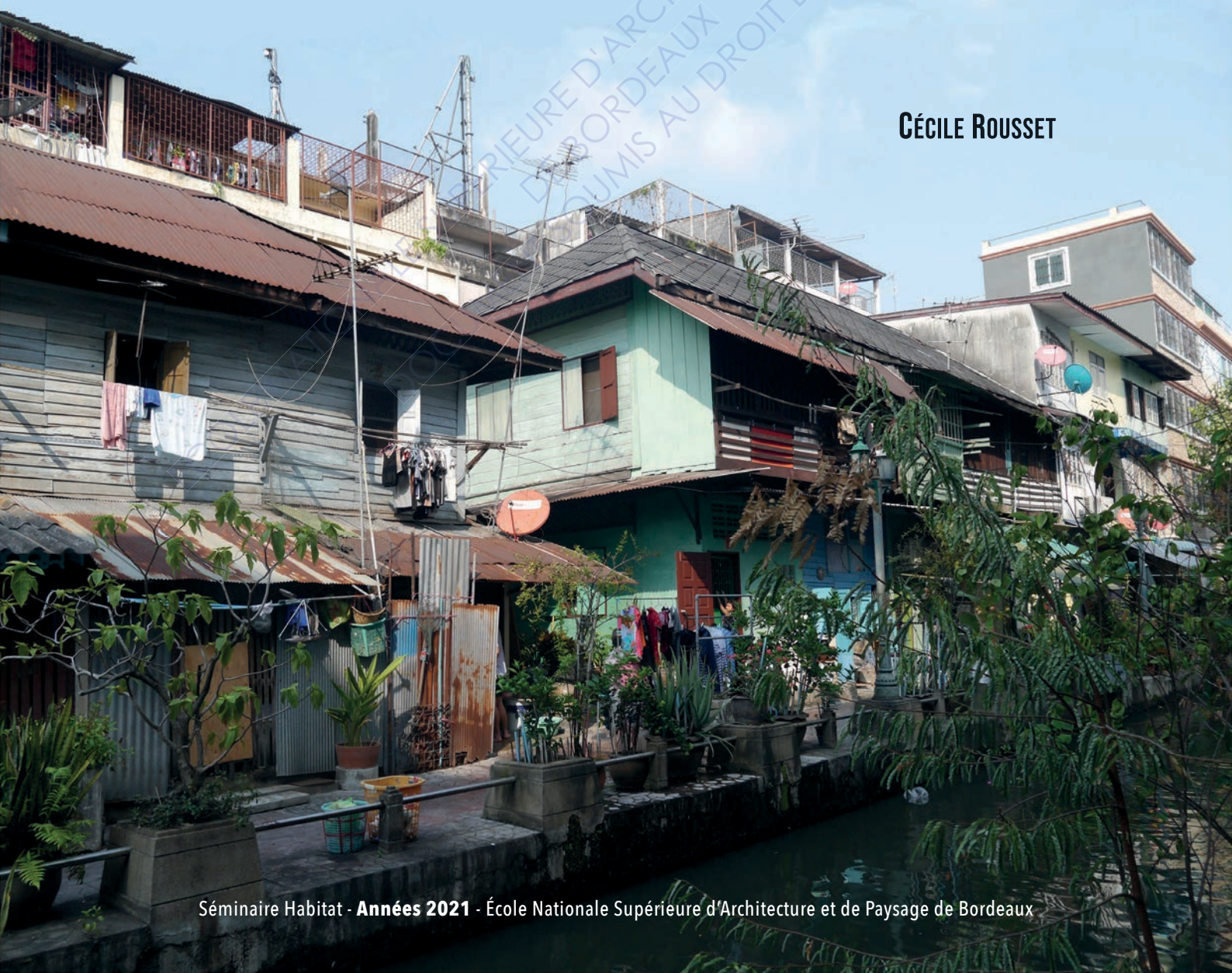
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES COMMUNAUTÉS DE BANGKOK

L'HABITAT SPONTANÉ AU CENTRE DE NOUVEAUX

PROJETS ARCHITECTURAUX

CÉCILE ROUSSET





REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont à tous ceux qui ont apporté leur contribution à la réalisation de ce mémoire.

À Patrice Godier tout d'abord, mon directeur de mémoire, qui m'a guidée et conseillée pendant mes recherches et ma rédaction. Merci pour sa disponibilité à toutes les étapes, et cela, malgré les conditions de ces deux derniers semestres à distance.

Aux autres enseignants du séminaire Habitat, pour leur écoute et leurs conseils aussi bienveillants que pertinents.

À mes camarades thaïlandais, et plus particulièrement Karn Chutirah, ma partenaire de projet, qui m'ont permis de communiquer avec quelques habitants malgré la barrière de la langue, et qui ont partagé avec moi leurs photographies des communautés, ainsi que des informations diverses sur mon sujet. Je remercie également mes professeurs thaïlandais qui m'ont accueillie avec beaucoup de gentillesse et m'ont appris tant de choses.

À tous les habitants des communautés avec qui j'ai pu parler et également que j'ai pu observer, ces expériences resteront pour moi des souvenirs merveilleux.

Je tiens aussi à remercier mes amis avec qui j'ai partagé ma mobilité et l'ensemble de ces moments thaïlandais. Ainsi que mes amis de l'école d'architecture de Bordeaux, « deux avis valent mieux qu'un ».

Enfin merci à ma mère, pour ses relectures, ses conseils et son soutien.

SOMMAIRE

REMERCIEMENTS P 2 - 3

SOMMAIRE P 4 - 5

INTRODUCTION P 6 - 9

**I. L'HABITAT SPONTANÉ THAÏLANDAIS :
UN PATRIMOINE HISTORIQUE AU CENTRE
DES ENJEUX DE DEMAIN** P 10 - 35

A/ BANGKOK, VILLE VITRINE DE L'HABITAT SPONTANÉ P 11

B/ LES COMMUNAUTÉS : UN DYNAMISME SOCIAL ET
ÉCONOMIQUE POUR LA VILLE P 22

C/ DE NOUVEAUX ENJEUX POUR LE BANGKOK
DE DEMAIN P 32

**II. VERS UN PROCESSUS SPÉCIFIQUE DE
PRODUCTION DE L'HABITAT SPONTANÉ :
3 CONTEXTES D'ÉMERGENCES (ANCIEN
/ GREFFÉ / PARTICIPATIF)** P 36 - 105

A/ LE SPONTANÉ ANCIEN : ENJEUX DE PRÉSERVER UN
PATRIMOINE ATTRACTIF P 37

B/ LE SPONTANÉ GREFFÉ : DU TISSU RÉSIDENTIEL
SOCIAL TRANSFORMÉ À L'IMAGE DES USAGES DE CES
COMMUNAUTÉS P 60

**C/ LE SPONTANÉ PARTICIPATIF : LES COMMUNAUTÉS
AU CENTRE DE LA CONCEPTION ARCHITECTURALE**

P 78

**III. LES ARCHITECTES DE COMMUNAUTÉS,
L'ACTION DE PROFESSIONNELS AU
SERVICE DES COMMUNAUTÉS** **P 106 -139**

**A/ L'ARCHITECTURE PARTICIPATIVE AU CENTRE DU
COMBAT POUR L'HABITAT POUR TOUS** **P 107**

**B/ LES ARCHITECTES DE COMMUNAUTÉ : LE PARTAGE
AU CENTRE DE NOUVEAUX PROCESSUS DE CONCEPTION
ARCHITECTURALE** **P 118**

**C/ L'HABITAT SPONTANÉ COMME OUTIL DE
DÉVELOPPEMENT URBAIN** **P 135**

CONCLUSION **P 140-145**

BIBLIOGRAPHIE **P 146-149**

ANNEXES **P 150-159**



INTRODUCTION

Ce mémoire fait suite à mon année de mobilité en Thaïlande. Je suis partie une année entière, dans l'idée d'un dépaysement, loin de mes habitudes françaises, à la rencontre d'enseignements architecturaux différents de ceux de l'école de Bordeaux. Cette mobilité fut pour moi source de découvertes, tant sur le plan professionnel, que personnel. J'ai passé mon année à arpenter ce pays et à découvrir des cultures, des architectures, des caractères urbains, des populations, bien différents des nôtres. La Thaïlande est un pays fascinant, qui regorge de singularités dont nous pouvons nous appuyer pour penser le projet architectural.

Le sujet présenté ici m'a permis de me poser des questions essentielles sur le futur métier d'architecte qui sera le mien, et sur des enjeux et des valeurs auxquelles je pourrais aspirer.

De nombreuses approches étaient possibles mais j'ai choisi de me pencher plus précisément sur la ville de Bangkok et sur ses communautés qui vivent près des klongs (canaux traversant de part et d'autres le centre historique), dans de l'habitat précaire aussi nommé « habitat spontané ».

Les ensembles d'habitats spontanés entretiennent une relation particulière avec la ville de Bangkok. Ils ne sont pas apparus subitement ces dernières années mais ont été implantés à l'origine même de la ville. Les communautés qui les occupent se sont développées le long des canaux, à l'époque où les voies navigables étaient sources de richesses (pêche, proximité des rizières, marchés flottants, mobilité). Aujourd'hui encore, ils représentent une entité particulière pour les habitants de Bangkok et également pour les touristes qui viennent observer ce qui se rapproche le plus de l'habitat traditionnel thaïlandais. Cette façon de vivre ensemble, de créer et s'approprier l'architecture, de nouveaux espaces urbains et d'ainsi permettre de nouveaux dynamismes, m'intéresse et me questionne sur leur manière bien à eux d'habiter.

En Thaïlande, la question de l'habitat spontané est récurrente, et également essentielle pour l'avenir du pays. A Bangkok, ces ensembles s'étendent et s'insèrent dans les moindres interstices laissés par l'urbanisation de masse, et cela malgré des politiques publiques qui visent à les contrer. Ce sont aujourd'hui de véritables morceaux de ville qui dynamisent l'espace urbain, car étroitement liés à l'identité et à l'histoire de la ville. De nombreux auteurs se sont penchés sur cette question, notamment Fanny Gerbeaud dans une thèse considérable¹, qui m'a apporté tant d'informations essentielles. D'autres auteurs, que je citerais régulièrement dans ce mémoire, comme Askew Marc ou Baffie Jean, ont vu dans l'habitat spontané une manière de comprendre ces communautés denses de Thaïlande². J'aimerais, avec ce mémoire, apporter ma pierre à l'édifice, en ajoutant une singularité à ce sujet des communautés de l'habitat spontané.

Mais avant de rentrer dans les détails de mes recherches et de mon analyse sur ce sujet, je me dois de donner une définition de l'habitat spontané.

Il est intéressant de présenter cette notion à travers les deux mots qui la composent. Le premier, « habitat », désigne dans son langage courant, une partie de l'environnement définie par un ensemble de facteurs physiques, et dans laquelle vit un individu, une population, une espèce ou un groupe

1 Gerbeaud Fanny, *L'habitat spontané : une architecture adaptée pour le développement des métropoles ? Le cas de Bangkok*, Thaïlande, 2012, 678 p.

2 Dans les ouvrages : *Bangkok. Place, Practice and Representation*, 2002, et *La ville thaïe : terminologie, dynamiques, représentations*, 2011, les deux auteurs traitent notamment de la question de la représentation de cet habitat spontané.

d'espèces. Il regroupe l'ensemble de faits géographiques relatifs à la résidence de l'homme (forme, emplacement, groupement des maisons, etc.), de l'animal ou bien même du végétal. Ici l'« habitat » définit bien des facteurs physiques qui sont liés à des communautés particulières. Le second mot de cette notion, est « spontané ». De manière générale, « spontané » désigne une action que l'on fait de soi-même, sans y être incité ni contraint par autrui. L'« habitat spontané », serait donc un regroupement de ces deux notions. Pour en donner une définition simple, qui sera par la suite développée, il représente l'habitat né d'actions spontanées, provoquées en général par la pauvreté de ses occupants. Cet habitat est engendré par un contexte économique et ne peut donc pas être considéré comme un type morphologique en soi. Il peut donc, à priori, prendre n'importe quelle forme. Caractérisé par la pauvreté, son objectif premier était de fournir le clos et le couvert. De par sa non-intégration dans les procédures officielles, il se caractérise alors généralement par l'illégalité des constructions, qui sont principalement édifiées sur des terrains sans statut. Pour résumer, cet habitat spontané se détache des circuits classiques de production de l'habitat, en développant des réponses spécifiques à chaque situation, suivant les terrains disponibles, suivant les opportunités et les besoins de chacun. Il est caractéristique de la pauvreté urbaine et existe en parallèle des problèmes sociaux inhérents à cette pauvreté.

Un autre terme pour définir cette notion d'habitat précaire, sera également présent dans ce mémoire, c'est le terme de « slums » ou bidonville³.

Nous verrons cependant que cet habitat spontané, qui à l'origine est synonyme de précarité, de constructions informelles, peut aussi représenter la richesse de ces communautés, leur développement, et même le développement de la ville qui l'accueille.

Même si le sujet concerne l'habitat spontané, il est étroitement lié aux communautés de Bangkok car elles en sont, pour moi, les acteurs de la conception et de la production de cet habitat. Nous verrons qu'elles peuvent être bien plus encore. Ce qu'il me semblait intéressant de soulever à travers ce mémoire c'est l'étude des dynamismes d'une communauté à travers la réalité de l'habitat spontané. Nous allons donc essayer de comprendre comment ces communautés, s'insérant dans les réseaux économiques et dans l'urbanisme de la ville, entraînent une conception, une perception et une appropriation particulière, à la fois des espaces urbains et des espaces privés.

Durant mes recherches et l'élaboration de mon mémoire, j'ai soulevé plusieurs questions qui m'ont permis de cibler le sujet présenté ici. Je pourrais résumer l'ensemble de ces questionnements, par une problématique qui sera la base de mon analyse : Quelles sont les logiques de production de l'habitat spontané à Bangkok. Quelles en sont les différentes formes, les processus de conception et de mise en œuvre et les acteurs qui y participent ?

Ce mémoire a pour but d'apporter quelques réponses, sur le phénomène global de l'habitat spontané à Bangkok, ainsi que les transformations des espaces de la ville, par la population, en tant que futur praticien.

Afin de répondre au mieux à ces questionnements, il fallait dans un premier temps, poser un contexte sur cette situation, en replaçant l'habitat spontané au sein de l'évolution de Bangkok. J'ai donc choisi de réaliser différentes études basées sur des analyses à la fois spatiales et sociales, de communautés aux différents contextes d'émergence de l'habitat spontané. Ces études sont analysées séparément, mais il a été intéressant de les confronter et elles ont abouti à l'élaboration d'une troisième

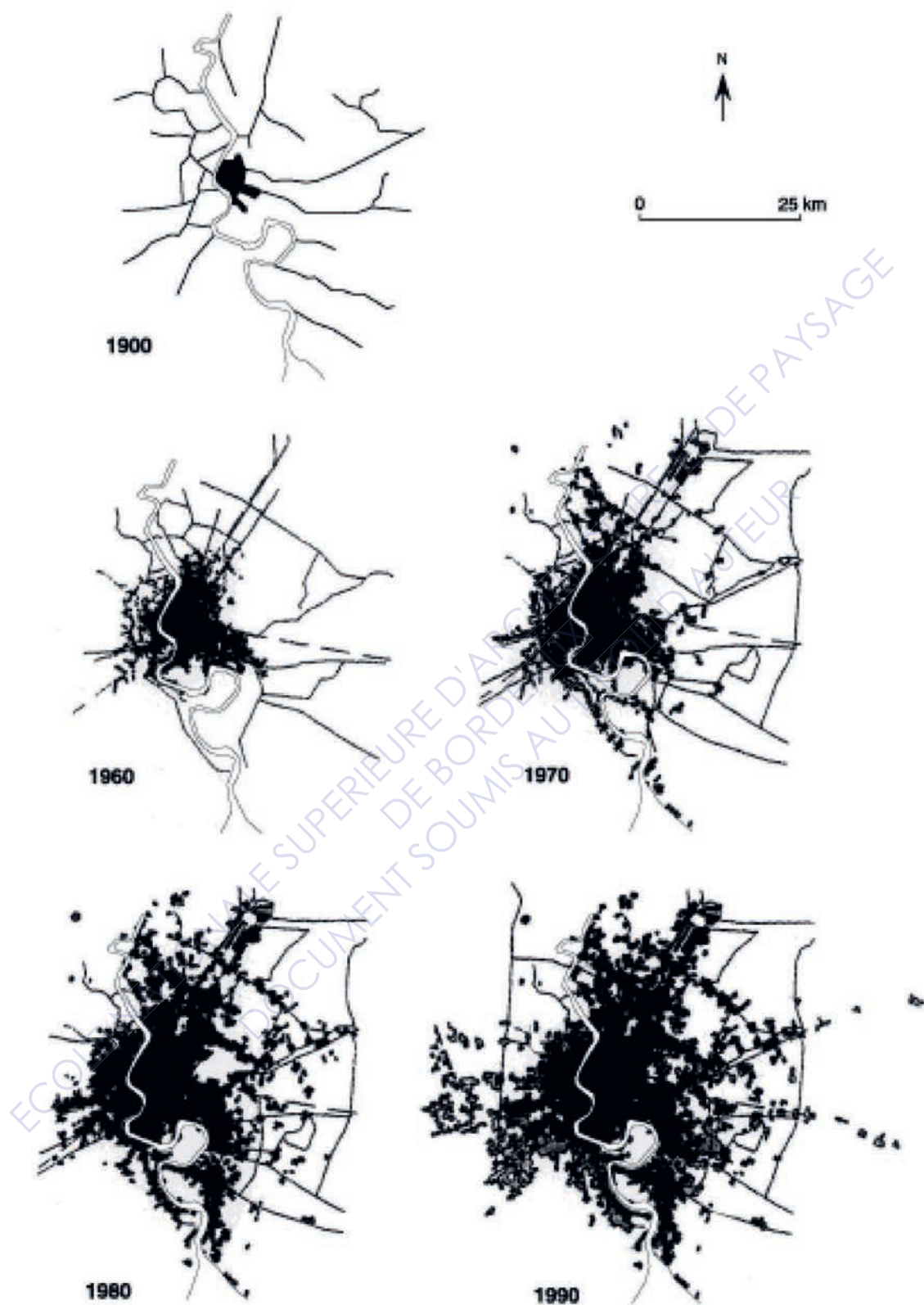
3 Cette définition du mot «slum», a évolué au fil du temps, une connotation plus ou moins positive suivant les générations des communautés. Aujourd'hui nous préférons le terme d'«habitat spontané», qui atténue l'aspect négatif de cette production.

partie, qui a permis de prolonger mes recherches, sur la question de l'architecture participative et du combat des architectes de communautés. Ce mémoire révèle des indices, afin d'appréhender l'architecture sous une autre forme que celle dont ont l'habitude d'étudier.

Ce mémoire m'a permis de prendre en compte des éléments de la conception à la production architecturale, pour moi insoupçonnés. Il m'a également permis, en m'appuyant sur des auteurs comme Guyet Claire ou Rudofsky Bernard⁴, qui se sont intéressés au rôle de l'architecte dans des projets où les communautés prennent de plus en plus de place dans la conception architecturale, de me repositionner par rapport au rôle de l'architecte dans cette conception de l'habitat, et dans les combats encore actuels du mal logement et de l'accès à la ville pour tous.

L'habitat spontané dans de nombreux pays est une réalité, et le combat de ces communautés pour améliorer leur condition de vie est synonyme d'une grande richesse. Nous le verrons au fil des chapitres, les projets réalisés avec et pour ces communautés sont la preuve que les choses peuvent évoluer.

4 Guyet Claire, *Quelle est la place pour l'architecture dans l'auto-construction ?*, Nantes, 2014, 128 p. et Rudofsky Bernard, *Architecture sans architectes*, 1977 (1964), 156 p.



Source : BMA/MIT, The Bangkok Plan, 1996, Bangkok - Thonburi City Planning Project

Figure 1 - Expansion urbaine de Bangkok (de 1900 à 1990)

L'HABITAT SPONTANÉ THAÏLANDAIS : UN PATRIMOINE HISTORIQUE AU CENTRE DES ENJEUX DE DEMAIN

A. BANGKOK, VILLE VITRINE DE L'HABITAT SPONTANÉ

Bangkok, la capitale de la Thaïlande, est une ville d'une superficie de 1 569 km² et d'environ 10,8 millions d'habitants (chiffre 2019). Elle est le centre d'une agglomération qui s'étend sur 7 762 km², et plus de 15 millions de personnes (chiffre 2019). La ville s'est construite sur un socle marécageux dans l'estuaire du Chao Praya, fleuve qui se jette dans le golfe de Thaïlande. En l'espace d'un siècle, le territoire s'est radicalement transformé. D'un paysage marécageux, il est passé à cette métropole millionnaire que l'on connaît aujourd'hui. La ville a connu une forte croissance à partir des années 70 due au développement économique et à l'arrivée de nombreuses multinationales. Outre les tours de bureaux, les roofs top et les shoppings mall, la ville thaïe se compose d'une multitude de typologies d'habitats : le compartiment chinois, le condominium, le logement collectif social ou encore le lotissement sécurisé en périphérie.

Dans ce contexte en proie à la standardisation, et régie par une économie libérale, on distingue cependant une autre forme de construction : les « bidonvilles » ou « slum » en anglais. Ici, nous parlerons le plus souvent de communautés denses ou plutôt d'habitat spontané.

Cette première partie, qui nous sert d'introduction au sujet, nous permettra de présenter le rôle du développement urbain rapide de Bangkok, dans les enjeux de l'habitat spontané. Puis nous verrons des inspirations, à la fois géographiques et climatiques, mais aussi culturelles, qui peuvent parfois être amenées vers des représentations négatives de ce type d'habitat. Par la suite, nous évoquerons le dynamisme de ce spontané afin d'en comprendre davantage son apparition dans la capitale thaïlandaise. Enfin, cette partie nous permettra d'introduire des contextes d'émergence de cet habitat spontané, afin de faire le lien avec le reste de ce mémoire.

1. LE DÉVELOPPEMENT URBAIN DE BANGKOK, DES ENJEUX POUR L'HABITAT SPONTANÉ

Dans ce chapitre, nous analysons le contexte métropolitain de Bangkok, et son lien avec l'habitat spontané, comme étant la ville vitrine de cette forme de construction en Thaïlande.

Des villages de pêcheurs, à la capitale et ville primaire qu'elle est devenue aujourd'hui, deux cents ans d'influences exogènes, de transformations spatiales et de liens commerciaux avec l'étranger ont façonné Bangkok. Alors que la métropole a progressivement apporté des référents occidentaux, l'habitat spontané témoigne des origines de cette agglomération étendue.

Nous verrons tout d'abord les grandes étapes qui ont façonné cette urbanisation. L'urbanisation de Bangkok a été relativement progressive jusqu'à la seconde guerre mondiale où la croissance urbaine a explosé (voir figure n°1). La gestion de la capitale aujourd'hui a été marquée par une géographie changeante et des étapes déterminantes. Selon Fanny Gerbeaud dans sa thèse, « La chronologie des événements met en évidence 3 points majeurs dans le développement de Bangkok : le rapport à l'eau, l'influence occidentale sur la ville et le royaume, enfin un droit du sol et une gestion du foncier. »

Bangkok est devenue la capitale du Royaume de Thaïlande en 1782, succédant à Ayuthaya. En 1773 une muraille bordée de canaux fut érigée, créant un ceinture à la future capitale de part et d'autre du fleuve Chao Phraya. A l'extérieur des murs s'étaient des marécages, ainsi que des terrains agricoles. L'ouest étant réservé au roi Rama 1 (actuellement la Thaïlande est gouverné par le roi Rama X), l'est regimbait la population chinoise et vietnamienne, arrivée suite à la guerre contre les Birmans qui occupait la capitale. Puis finalement on déplaça la capitale à l'est, car elle subissait moins l'érosion. Désormais les communautés chinoises et vietnamiennes sont situées au sud-est. La capitale prit peu à peu une configuration concentrique, délimitée à chaque étape de sa croissance par des canaux semi-circulaires en anneaux (voir figure n°2).

L'eau a joué un rôle déterminant dans l'urbanisation de Bangkok (voir figure n°3). La Thaïlande subit la plupart du temps une montée des eaux phénoménale durant la saison des pluies. Au lieu de la subir, Bangkok a décidé d'en tirer avantage, et se servit de cette montée des eaux comme un moyen de défense naturelle contre les possibles envahisseurs. Elle permettait également une production agricole fructueuse, une terre fertile, permettant de répondre au mieux aux besoins de la population de Bangkok. De plus, les canaux créés constituaient les principales artères de circulation. Tout le commerce de la capitale se déroulait à travers ces Khlongs (nom donné aux canaux). Au croisement de deux canaux pouvait se développer un nœud commercial, ou un groupement d'habitat spontané flottant. Le canal était donc à la fois un espace de circulation mais aussi de vente, de sociabilité et de vie.

La modernisation fut une étape charnière pour Bangkok. Cette modernisation se traduit notamment par une attitude favorable aux occidentaux. L'architecture s'en verra changée, l'influence occidentale sur les bâtiments privés, royaux et gouvernementaux se fera ressentir. De plus, une hybridation entre des éléments thaïs traditionnels et occidentaux marqua la recherche d'une identité locale. La modernisation de la capitale se caractérise également par la centralisation tant sur le plan économique, social qu'institutionnel et politique. « Bangkok apparaît alors comme une confédération de districts qui subordonne les districts alentour. » (Fanny Gerbeaud, 2012). Du point de vue politique et administratif, la Thaïlande finit par atteindre une économie mondialisée. En termes économiques, Bangkok, centre des réseaux administratifs mais aussi commerciaux du pays depuis sa fondation en 1782, concentre également l'activité financière et industrielle. « Ainsi, en 1983 Bangkok assurait 22 % du produit national brut, 50 % du produit intérieur brut, concentrant plus de 40 % des firmes industrielles. »¹. Son ancrage commercial avec les Britanniques, qui par exemple viennent s'occuper de la production de teck et se charge de le vendre, devient un atout majeur. Cependant, avec cet ancrage, les occidentaux peuvent alors acheter des terres, favorisant la spéculation foncière, rendant ainsi la maîtrise du territoire délicate. Le sol devient un bien dont les habitants se disputent. La modernisation sociale et économique marquent les espaces de la capitale et sa gestion. Bangkok poursuit son développement en anneaux par une troisième ceinture, un nouveau canal ponctué de huit forts.

Le tracé des canaux a déterminé le système urbain actuel de Bangkok, et a même su supporter une grande partie de son développement (Askew, 2002). Toute cette modernisation se justifie par le désir d'avaler les territoires voisins.

Le pays se dote d'équipements (de transports, des établissements publics et administratifs, etc.) et de grandes infrastructures de transport (extension chemin de fer, ponts, etc). De nouvelles voies routières sont alors construites, les murailles sont détruites, et de grands tracés viaires sont réalisés, changeant ainsi la physionomie de Bangkok. La capitale tourne alors le dos à ses canaux, tout est orienté vers les routes, notamment le commerce. « Le développement de Bangkok a été déterminé de façon croissante par la situation des routes. D'une ville au réseau compact et dense, Bangkok s'est développée sans considération pour l'usage optimum des services collectifs. » (Baffie, 1987)

1 Baffie Jean, Droz Marie-Claire, Farabollini Paule, Simon Jean-Christophe, Theurillat Catherine, *Les Slums de Bangkok, dynamisme et précarité*, Cahier des Sciences Humaines. Volume 23, 1987, p15-34.

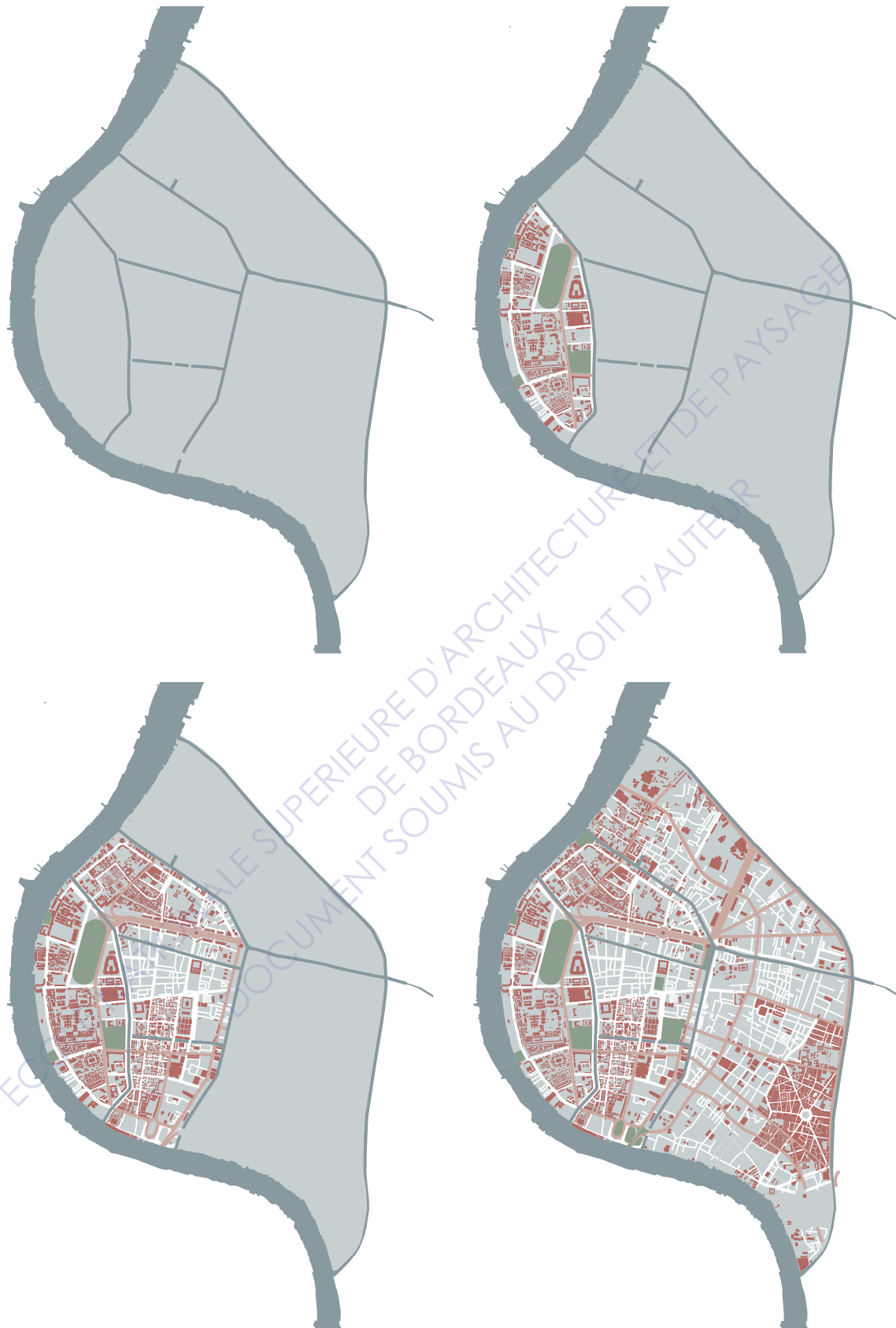


Figure 2 - Évolution de l'espace urbain du centre ville - configuration concentrique due aux canaux

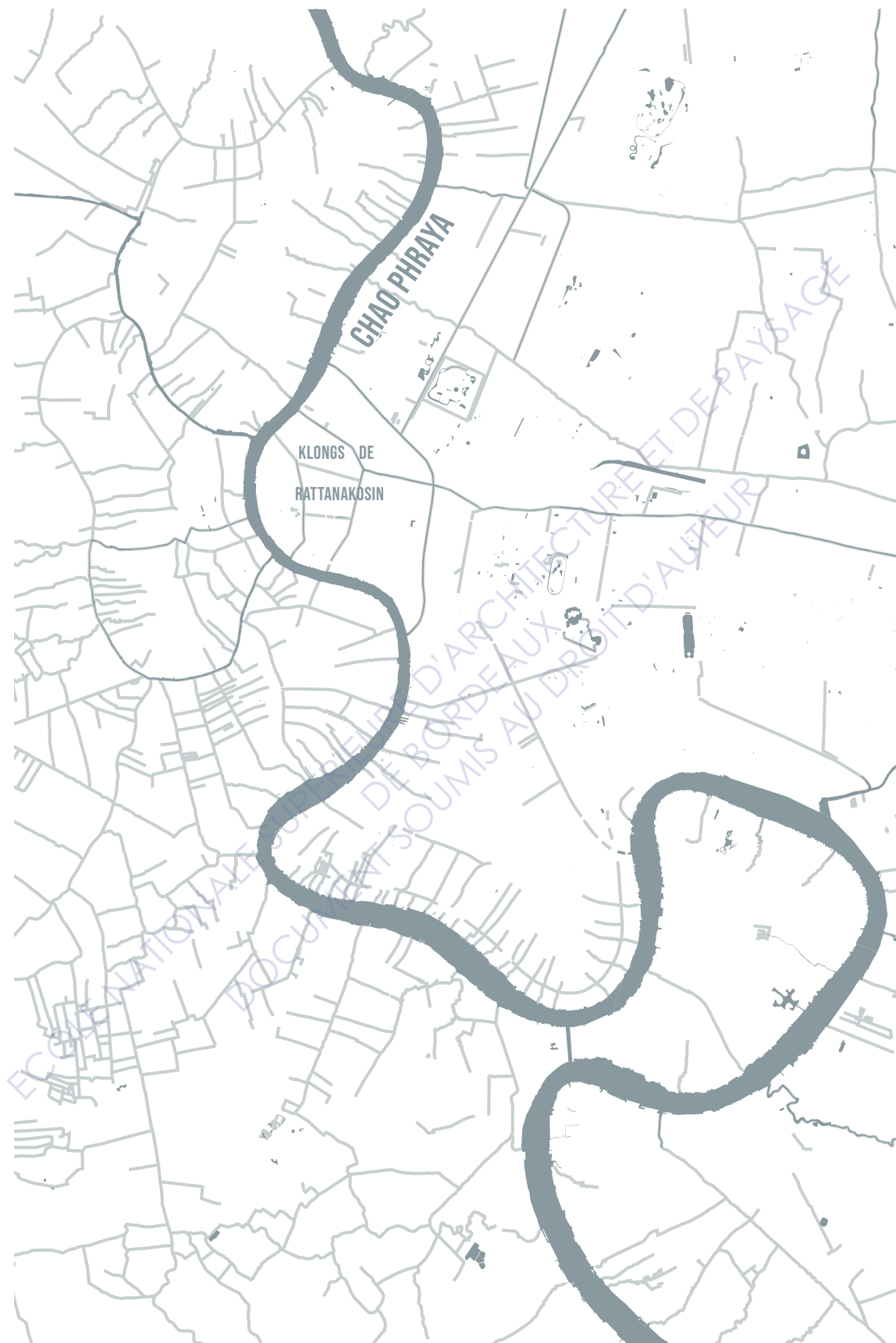


Figure 3 - Carte du réseau hydrographique de Bangkok

L'urbanisation s'inscrit petit à petit dans les terres, les cœurs d'îlots. Les réseaux d'eau et d'électricité se développent sur la métropole. De nombreux projets immobiliers privés et publics apparaissent. Tous ces changements dû à une modernisation, auront introduit une inflexion déterminante au développement de la capitale, dans son peuplement, son rapport au territoire et à sa culture.

Bangkok reste une ville très inégalitaire. Après une modernisation importante, la construction des premiers édifices de grande hauteur marque le début d'une ville à plusieurs niveaux, celle des fortunés et celle des plus pauvres. Les bidonvilles ou slums font état des disparités en matière de logement et d'accès au marché. Les conditions du marché immobilier de la capitale ont donné à Bangkok le statut de ville du tiers monde. De nombreuses zones surpeuplées sont répandues dans la métropole, et notamment dans des secteurs informels (des terrains sous loués par exemple). Jusqu'aux années 1980, Bangkok ne cesse de croître et les autorités ou les experts mandatés ne parviennent pas à la contrôler. L'organisation des services urbains sont une des premières causes de cette incapacité à contrôler le processus de croissance. Le manque d'organisme compétent et de moyens, ne permet pas une application et un contrôle de plan urbain, de nombreux plans sont d'ailleurs tombés à l'eau, par manque d'efficacité. La réalisation d'équipements et infrastructures structurants par le secteur public, tels que la création du port de Bangkok, à Klong Toey, et les nombreux ponts sur le fleuve principal, ont permis d'orienter l'urbanisation et ont permis de participer à une harmonisation des emprises bâties. Cependant, cela n'est pas suffisant, et le foncier reste toujours non maîtrisé. Angel et Chirathamkijkul notaient déjà en 1983 « Il n'y a pas de règlement de zonage ou de planification qui puisse efficacement maintenir le système de mixité d'usage du sol, assurant que suffisamment d'espace demeure affecté au logement pour les foyers à faible revenu dans la ville »².

Ne pouvant pas orienter véritablement le développement urbain, nous sommes donc face à un manque de vision stratégique pour le développement futur de Bangkok. Le processus de planification lent, l'absence de restriction sur la dimension des parcelles et le marché foncier libérale, rend difficile l'acquisition de terrains pour le secteur public et le plus grand nombre (les communautés pauvres).

L'urbanisation en anneaux, suivant les infrastructures routières, laisse de nombreux espaces vacants, et cela parfois situé dans les secteurs les plus attractifs, tel que Rattanakosin (quartier historique dans le premier anneau). Ces espaces inoccupés témoignent de la spéculation foncière, et permettent l'accessibilité par les communautés de l'habitat spontané. Son port contrôle l'essentiel des importations et des exportations.

Bangkok, aujourd'hui, représente une ville vitrine pour la Thaïlande. La capitale contrôle les pouvoirs politiques et représente le principal pôle économique, industriel et financier du pays (Askew, 2002). Elle se place également aux sommets des pôles culturels, de la communication et des transports.

En parallèle du marché privé qui ne couvre pas l'ensemble des demandes en logement, l'habitat spontané conserve sa place dans le stock résidentiel de la capitale. Il joue un rôle économique, qui est d'ailleurs reconnu par le gouvernement, et que nous pourrions développer par la suite. Les habitants de communautés anciennes revendiquent le droit coutumier (le droit reposant sur la coutume), comme par exemple, l'occupation du sol par les habitants d'origines. Cela permet de mieux appréhender l'apparition et la persistance du spontané à Bangkok. De ce fait, l'habitat spontané est constitutif de la capitale, présent un peu partout sur le territoire. La loi aide notamment à la persistance de ces ensembles irréguliers. Elle prévoit une protection des usagers d'un terrain en cas d'occupation ou de location formelle d'un emplacement depuis plus de 10 ans. Le gouvernement ne peut donc pas les expulser, ou doit leur payer ou offrir une compensation pour ces foyers.

L'habitat spontané sont des structures parfois à usage mixte, résidentiel et professionnel, justifiant une localisation proche des pôles attractifs et des flux. L'activité commerciale permet à l'habitat spontané une certaine flexibilité

2 Shlomo Angel, *Slum Reconstruction: Land Sharing as an Alternative to Eviction*, Land for housing the Poor, Singapore, Select Books, 1983, p. 460

dans sa localisation et dans sa conception spatiale. Cependant, c'est la non prise en compte des contraintes (règlements, normes, etc) qui donne à ces ennemis la liberté de conception et l'adaptation aux conditions socio-économiques des résidents. L'habitat spontané peut être pour les habitants la solution la plus appropriée, du fait de la personnalisation et l'appropriation de ces usages et espaces, non contraints par un dimensionnement ni un aménagement prédéfini. Il est sans doute plus abordable que l'offre résidentielle à faible coût (secteur privé ou logements sociaux). De plus, la production spontanée résidentielle joue avec la lenteur administrative, les flous juridiques et l'absence de contrôle. Nous pouvons constater, et nous le développerons par la suite, que ces pratiques spontanées contribuent à modifier l'environnement urbain, à faire émerger de nouveaux usages et des idées de développement futur de la ville. Ces constructions évoluent dans le temps, elles peuvent apparaître très vite, tout comme disparaître. Cette posture n'est pas qu'opportuniste, de par la situation du logement à Bangkok. Elle nous permet de nous rendre compte que l'accès au logement pour le plus grand nombre a beau faire l'objet de plusieurs politiques, plans, etc, l'habitat spontané continue de pallier la demande des foyers précaires.

Nous finirons cette sous-partie, avec une croissance des bidonvilles, due au développement rapide de la capitale, et des politiques du logement qui ont suivi cette croissance.

L'habitat spontané sous forme de bidonvilles fut longtemps associé aux migrants étrangers, les communautés Mons, vietnamiennes, khmers, etc. Avec le développement industriel, les migrants sont venus travailler dans la capitale puis s'y installant définitivement, dépassant peu à peu les Bangkokiens d'origine.

La forte poussée démographique entraîne un essor de la construction immobilière privée. La production publique de logement de plus en plus faible, explique cet essor du privé, mais également une persistance du spontané informel. Le gouvernement a donc par la suite rasé un grand nombre de bidonvilles, essayer d'expulser, ou à la limite reloger ces communautés du spontané, à l'extérieur de la ville pour réduire cette forte urbanisation. Ils les installèrent, pour la plupart, dans les premiers logements sociaux urbains en périphérie de la capitale. Ce fut un échec car ce relogement était trop loin du marché du travail, trop loin du travail, pour ces communautés qui ont fini par revenir dans du spontané en centre ville. Trois organismes furent en charge de produire le logement sociale en Thaïlande, en dehors du secteur privé : le Government Housing Bank (GHB), la National Housing Authority (NHA), que nous développerons par la suite, et le Community Organization Development Institute (CODI), que nous verrons également dans une autre partie.

Le développement anarchique qu'à subit Bangkok, conduit à une mauvaise gestion du sol : le développement spatial a été plus important que le développement démographique : la densité de population de l'agglomération est passée de 55 000 habitants au km² en 1970 à 2 013 habitants au km² en 2019. En effet, l'accroissement des surfaces incluses dans le périmètre urbain s'est conjugué avec les évictions de squatters du fait des opérations immobilières à vocation administrative et commerciale du centre ville.

2. DES ASPIRATIONS POUR CE TYPE D'HABITAT, AINSI QUE DES REPRÉSENTATIONS NÉGATIVES

Nous avons pu observer une évolution de la prise en compte de la production spatiale de l'habitat spontané, à la fois positif, et pour certains, des perceptions encore plutôt négatives. L'habitat spontané est reconnu pour avoir une relation forte avec le territoire, avec le climat et avec la culture thaïlandaise. Ce qui nous verrons lui permettra de trouver une forme de réhabilitation symbolique et durable.

Nous avons pu voir que l'eau jouait un rôle prépondérant dans le développement de la ville, et son architecture, surtout à son origine. Cette notion d'eau est d'autant plus importante, que le climat de Bangkok en a réellement besoin. La capitale thaïe jouit d'un climat chaud et humide, propice à l'agriculture, et l'abondance de la végétation. Mais le climat a aussi des attributions négatives, la saison chaude et la saison des pluies contraint fortement l'activité humaine, même si celle-ci depuis le temps sait en tirer parti (exploitation des rizières, activités saisonnières, etc). Le climat changeant, et notamment les fortes pluies, obligent l'architecture à s'adapter. Les

maisons traditionnelles sont la plupart sur pilotis, et disposent d'espaces extérieurs largement investis pour les activités professionnelles et domestiques.

De plus, Bangkok est une ville où les zones marécageuses sont nombreuses. Les canaux sont donc là pour diriger les écoulements, en plus de former des voies de circulation, et des zones pour l'habitat spontané.

Ce mode d'habiter sur l'eau perdure même aujourd'hui, bien que l'architecture ait pu évoluer avec son temps, les matériaux changent, les accès aussi (la voie d'eau passe en secondaire tandis que celle donnant sur la route en principal), et les usages de même. L'habitat spontané dans les ensembles les plus anciens de Bangkok, s'apparente à l'architecture traditionnelle, notamment dans son rapport au site (reste dirigé vers les canaux), ses usages, ses matériaux et ses espaces.

Tirer partie des contraintes représente le point fort de l'architecture spontanée, elle doit rester transformable afin de répondre à l'évolution de la demande et aux événements climatiques. Cette économie de temps de construction et de moyens explique la persistance de cette forme d'habitat au sein de la capitale.

L'influence du bouddhisme sur la production du spontané est aussi à prendre en compte. 90% des thaïs sont bouddhistes, et cela influence donc sur l'organisation sociale mais aussi sur la gestion du territoire de Bangkok. Dans leur conduite spirituelle, les thaïs ressentent de la « compassion » et de la « miséricorde » envers leurs concitoyens, même les plus défavorisés. Indirectement ils viennent en aide aux plus pauvres, comme par exemple, un propriétaire Thaï bouddhiste, qui possède une terre, permettra, par respect de ces principes, de laisser occuper un bout de son terrain par des constructions spontanées. L'entraide entre les propriétaires et les populations pauvres de Bangkok, devient alors institutionnalisée par un développement centré sur les communautés locales. La persistance des coutumes et des pratiques locales, comme les marchés flottants, la culture de la nourriture, ou encore l'architecture traditionnelle, apparaissent comme un bon sens adapté à un territoire, une population et un climat.

Le bouddhisme influence aussi la production spatiale de la ville. La forte concentration des temples, ainsi que leurs positions stratégiques, protègent la ville. De plus, la croyance en les esprits du lieu, on notera que dans les études qui vont suivre, les maisons des esprits sont souvent présentes, font partie d'une tradition et d'un rapport particulier à l'espace. Chaque chose fait partie d'un têt auquel l'homme et son habitat participent. La vie en communauté dans les ensembles spontanés est d'ailleurs souvent rythmée par des fêtes en l'honneur de ces esprits.

La Thaïlande est remplie de croyances, et l'habitat spontané permet d'encourager le maintien de ces coutumes et traditions culturelles et sociales.

Même si jusqu'ici nous avons décrit le spontané comme étant un moyen de production de l'habitat, le plus optimal pour les communautés pauvres de Bangkok, il n'en reste pas moins un ensemble résidentielle plus au moins précaire qui peut générer des conditions de vie difficiles. Ces pratiques spontanées existent en dehors des bidonvilles, à Bangkok, on peut en trouver dans le centre historique, entre deux quartiers résidentiels pour habitants aisés, ou à l'intérieur même des logements sociaux construits, mais c'est sur ces slums qu'elles sont le plus présent. Les habitants de ces ensembles doivent souvent faire face à une précarité juridique et économique. Les habitants du spontané louent majoritairement le terrain occupé, et le logement s'il y a, sans titre légal. Le raccordement aux principaux réseaux, d'eau et d'électricité, est quant à lui légal, mais depuis si longtemps que ça. Les emplois de ces habitants sont souvent eux aussi précaires, ce sont souvent des emplois journaliers, faiblement rémunérés. Ils provoquent des difficultés économiques, et également une difficulté pour l'épargne ou le remboursement de dette. L'absence de droit, de titre de propriété ou même de bail, est une source majeure de précarité, mais aussi d'insécurité pour ces communautés denses.

Certains bidonvilles sont localisés dans des espaces relégués de l'urbanisation. Ils sont donc mal desservis par les transports, et non pas accès aux équipements publics. Certains terrains ne sont carrément pas habitables, car marécageux pollués par le bruit, le trafic et les usines, et pourtant les bidonvilles s'y installent, car il ne trouve

pas d'autres endroits.

De plus, l'habitat spontané actuel nécessite de plus en plus la bonne entente avec son voisinage, et le partage d'espace. En effet, comme nous avons pu le voir, le spontané s'insère dans tous les espaces vacants et exigus pour accueillir le plus d'habitants, il implique donc de partager ses espaces, même parfois personnels (points d'eau et toilettes parfois collectifs). L'implantation progressive des habitations, sans vision d'ensemble, à la fois flexible et changeante, crée des espaces résiduels, publics et des circulations aux gabarits aléatoires. La limite entre espaces privés et espaces communs devient donc perméable.

Habiter un ensemble spontané, c'est être soumis à des représentations négatives et stigmatisantes parfois. Cela vient de la méconnaissance de la situation pour la plupart des Thaïlandais. Le lieu fait en sorte la personne, entraînent donc de la méfiance ou de la pitié, de par le caractère précaire de cet habitat. On verra par la suite que le spontané devient de plus en plus en vogue, et que le retour aux sources patrimoniales le fera devenir un objet de tourisme.

3. COMPRENDRE L'HABITAT SPONTANÉ DANS SA DYNAMIQUE

L'habitat spontané à Bangkok peut être qualifié de diffus. Les ensembles spontanés de la capitale ne sont d'ailleurs pas tous répertoriés sous l'appellation de « communauté », que nous définirons dans la prochaine partie de ce mémoire. En général, les ensembles sont non répertoriés lorsqu'ils ne sont pas suffisamment peuplés ou s'ils ne respectent pas le seuil de densité défini par la NHA.

Si ces ensembles se sont majoritairement construits près des districts attractifs et centraux, comme le centre historique de Rattanakosin, ou proche du port de Klong Toey, nous pouvons aussi les percevoir dans l'ensemble des cinquante districts de l'agglomération de Bangkok. En général, les communautés privilégient des emplacements le long des voies d'eau, et peuvent donc s'étirer largement au-delà de Bangkok, vers Ayuthaya (ancienne capitale), ou vers les terres.

L'habitat spontané forme donc une couche d'urbanisation différente de l'urbanisation régulière, dont nous avons pu évoquer précédemment. Il s'aligne sur le tracé des canaux, et dans les trous laissés par le développement urbain. Nous retrouvons donc une implantation proche de l'urbanisation ancienne. Par la suite, nous analyserons des communautés qui utilisent cette configuration, proche de l'eau. Les communautés peuvent aussi s'implanter en cœur de ville, une configuration typique à Bangkok. Elles se développent sur des parcelles de plusieurs îlots, sur des friches urbaines, ou des terrains en attente de construction. Le spontané de cœur de ville a un poids plus conséquent sur le développement urbain, du fait de la forte pression foncière et de leur localisation avantageuse. Leur forte densité démographique facilite la capacité de la communauté à résister aux projets urbains de relogement ou d'expulsion. Une autre configuration pour l'habitat spontané à Bangkok, peut être aussi le long des voies de chemin de fer et des autoroutes. C'est l'une des implantations les plus répandues après celle, le long de l'eau, elle est également plus récente. Dans cette configuration nous verrons par la suite, la communauté de Klong Toey.

Afin d'appréhender l'habitat spontané dans le contexte d'une métropolisation de Bangkok, nous pouvons montrer que les dynamiques d'une métropole sont un moteur de l'évolution de ces ensembles spontanés. L'influence de la ville sur l'évolution du spontané se lit dans l'espace comme dans les caractéristiques socio-économique des habitants. L'habitat spontané apparaît comme un enjeu de pouvoir, de maîtrise de la ville pour les autorités publiques. Et peuvent même apparaître comme objet unificateur urbain, rendre la ville à ses communautés et non les laisser dans l'oubli. Nous verrons par la suite que les autorités en soutirent même un enjeu économique, avec l'apparition d'un tourisme autour du folklore communautaire.

A l'échelle résidentielle, comme dans sa relation à l'urbain, le spontané évolue. Cette évolution nous permet de le comprendre dans sa dynamique. L'évolution physique est une des étapes de ces changements, elle est souvent associée à des facteurs économiques, et induite par des contraintes de constructions. D'après

Fanny Gerbeaud dans sa thèse, « on identifie plusieurs étapes dans la construction d'un ensemble spontané : la construction première, la consolidation puis l'agrandissement en fonction des moyens et besoin du foyer. Chaque phase améliore la précédente dans l'obtention d'un plus grand confort spatial, matériel, d'ambiances plus maîtrisées et d'une plus grande sécurité ». Nous verrons en détail le dynamisme relié à l'évolution physique de l'habitat spontané, dans les parties suivantes. Une seconde étape de ce dynamisme est l'appropriation par la transformation de l'espace. Les nombreux espaces de transitions dans l'habitat spontané semblent, avec les façades, les jardins, et d'autres éléments, les supports privilégiés de l'expression de l'individualité. La diversité du paysage bâti s'explique souvent par le statut des résidents de la communauté, ainsi que leur niveau économique et l'implantation de leur habitat. L'embellissement ou la personnalisation, ne fait pas partie des phases décrites par Fanny Gerbeaud, mais est une étape importante dans la relation entretenue entre l'habitant et son logement et son voisinage. L'habitat spontané est donc un espace de sociabilité et également la marque d'une expression personnelle ou collective. Nous verrons ce dynamisme lié à l'appropriation des espaces, également dans la suite de ce mémoire. La dernière étape du dynamisme, peut être comprise dans les notions d'interactions et de flexibilité de l'habitat spontané. Nous avons pu voir que l'organisation spatiale de ces ensembles change au fil du temps et suivant l'accroissement des logements. Cette évolution relève de la valorisation d'un quartier, le spontané est capable d'évoluer, et s'affirme comme un mode d'urbanisation accessible par tous. Nous pouvons émettre l'hypothèse que ce mode d'urbanisation serait peut-être valable sur le long terme, nous en donnerons des justifications par la suite.

Après avoir présenté l'habitat spontané, suivant des étapes de constructions, des phases d'évolution, dans son développement urbain et ses enjeux, nous pouvons aussi le définir dans des contextes d'émergence. Ces contextes feront par la suite l'objet d'une division de notre analyse de l'habitat spontané et des communautés qui les habitent.

4. DES CONTEXTES D'ÉMERGENCE DE L'HABITAT SPONTANÉ À BANGKOK

Il existe plusieurs contextes d'émergence de l'habitat spontanés à Bangkok, comme a pu l'expliquer Fanny Gerbeaud dans sa thèse³, le spontané « ancien », le spontané « pur » et le spontané « greffé ». Pour expliquer brièvement, le premier, l'« ancien » (voir figure n°4), regroupe les ensembles résidentiels spontanés remontant aux origines de Bangkok. On peut trouver ces logements en bordures de murs de Rattanakosin et également près des canaux. Ce sont les communautés que j'ai pu identifier durant ma mobilité. Cet habitat spontané ancien s'est formé lentement par rapport aux autres contextes d'émergences, cela a permis une population et un bâti particulièrement hétérogènes dans leurs caractéristiques et leur rapport au site. L'architecture que l'on peut apercevoir le long des canaux ou dans les communautés encore existantes témoigne des étapes constructives des ensembles spontanés anciens, prouvant l'envie de préserver les traditions et les modes de vie ancestraux. Le spontané « pur » (voir figure n°5) quant à lui, regroupe tous les ensembles d'habitat spontané qui n'ont pas, ou peu, subi d'intervention architecturale ou urbaine : des bidonvilles. Contrairement aux ensembles d'habitats spontanés anciens, l'implantation des constructions est irrégulière, à la façon du terrain occupé. Le spontané pur vient remplir des vides urbains (parcelles vacantes, dents creuses, etc). Enfin le spontané « greffé » (voir figure n°6), regroupe les pratiques et constructions spontanées qui prennent appui sur des structures régulières. A Bangkok c'est le cas sur les bâtiments résidentiels conçus et construits par la NHA dans le but de reloger d'anciens résidents de communautés denses.

Par la suite, nous étudierons deux de ces contextes d'émergences de l'habitat spontanés (le spontané ancien et le spontané greffé). Nous les confronterons afin d'essayer de comprendre davantage le processus de conception de l'habitat spontané, ainsi que le devenir de ces communautés.

Parallèlement, nous analyserons un nouveau type d'habitat spontané qui pour moi se nommerait l'habitat spontané « participatif ». Pour cela, il faudra étudier la notion et les projets d'architecte de communauté et

3 Dans son ouvrage, *L'habitat spontané : une architecture adaptée pour le développement des métropoles ? Le cas de Bangkok*, Fanny Gerbeaud développe trois contextes d'émergences, dont elle analysera les spécificités lors d'études de cas.

d'architecture participative. Ce troisième contexte permettra de confronter, ces professionnels de l'espace avec la production de l'habitat spontané thaïlandais. De plus, les avantages ou inconvénients des projets de ce nouveau type de spontané seront à comparer avec les deux autres contextes d'émergence.

Pour la suite, nous choisirons d'analyser le spontané ancien, greffé et participatif. Ces trois contextes d'émergences nous permettront de soulever plusieurs questions, que nous tenterons de reprendre au fil de ce mémoire : qu'est-ce qui constitue un logement adéquat pour les communautés ? Le logement est-il une question d'économie ou un artefact culturel ? Si le logement est à la fois un produit économique qui dépend de l'économie de marché, et un produit culturel qui implique les modes de vie particuliers des personnes qui l'habitent, comment pouvons-nous combler le fossé entre les deux aspects ? Quelle pourrait être l'approche ?

Afin d'analyser et d'en tirer le plus d'informations (hypothèses, et possibles solutions), nous réaliserons trois études de cas sur ces trois contextes d'émergence de l'habitat spontané, après avoir présenté la notion de communauté.



Figure 4 - Exemple d'habitat spontané «ancien»



Source : photo prise lors de ma mobilité

Figure 5 - Exemple d'habitat spontané «pur»



Source : google maps - street view

Figure 6 - Exemple d'habitat spontané «greffé»

B. LES COMMUNAUTÉS : UN DYNAMISME SOCIALE ET ÉCONOMIQUE POUR LA VILLE

Ici, nous passons d'un contexte global qui était l'habitat spontané à la compréhension des habitants qui le dirigent. J'aimerais réaliser une définition des communautés, qui ferait sens avec le lien fort qu'elles entretiennent avec l'habitat spontané. Et montrer le rôle important qu'elles ont à jouer dans l'économie de Bangkok, ainsi que le dynamisme social de la ville.

1. LA NOTION DE COMMUNAUTÉ VUE À TRAVERS DES DÉFINITIONS PLURIELLES

A travers plusieurs définitions de la notion de communauté, de la définition large à la plus resserrée sur le site de Bangkok, nous verrons comment elles sont perçues et décrites. Nous finirons par une définition personnelle, qui reflète mon parcours à travers l'habitat spontané thaïlandais et mes découvertes de ces communautés.

« Communauté » peut désigner dans un sens large, non établie par une localisation, un groupe de personnes unies par des intérêts communs, des habitudes communes, des opinions communes et parfois aussi des espaces communs. Ce terme qualifierait donc principalement des entités plus ou moins homogènes, des personnes unies autour de pratiques, de valeurs, d'une culture commune ou bien vivant dans un espace clairement identifiable.

En Thaïlande, certains professionnels de l'espace décrivent la notion de communauté, en tant que communauté rurale, villageoise et ancienne, « où les habitants partagent une histoire et une vie en commun sur deux, trois générations »⁴. Présentée comme une organisation socio-spatiale valorisante, la communauté est associée aux notions de solidarités, d'entraide, de partage de valeur lentement constituées : la base de la société Thaïe traditionnelle proposée comme modèle par le Roi dans l'autosuffisance économique (Fanny Gerbeaud, 2012). La communauté posséderait donc ses propres croyances et partagerait les mêmes ressources. Il s'agit donc d'en prendre soin et de les gérer au mieux.

La communauté peut aussi être définie comme un groupe d'opposition ou de soutien. Un groupe de gens qui partage les mêmes intérêts ou activités, ou les mêmes difficultés. Des habitants qui s'unissent pour améliorer leur condition, ou simplement faire face à une crise du logement grandissant en Thaïlande. D'autres encore, peuvent se regrouper pour s'opposer au gouvernement, et ainsi revendiquer leur droit, leur envie de rester sur un site particulier, même si cela est dangereux pour leur vie. Ces notions de soutien, de revendication ou d'opposition peuvent être associées à des communautés bornées, qui parfois ne voient pas les efforts réalisés par des organismes pour les soutenir.

Le mot communauté peut aussi exprimer, dans son acception courante, les bidonvilles ou slum, car elle est caractérisée par des conditions physiques dégradées. Pour être juste, il faudrait écrire dans ce cas « slum community », terme anglais adopté pour noblir le regroupement de maisons informelles, d'habitat spontané. Puis le langage a évolué, le mot communauté en thaï devient « chumchon ». En 1960, le terme « chumchon » était utilisé pour désigner « un groupe de personnes résidant sur un même territoire et ayant des intérêts communs ». Il y a donc l'idée de village, de culture communautaire. On peut donc voir la communauté informelle comme un retour aux racines. Il existe un lien très fort entre l'habitat spontané et la culture du spontané dans la ville. Ce terme était donc plus valorisant, associé à un passé, des liens sociaux, et presque légitimes, car elle évoque une population unie et reconnue.

4 Citation de l'agence OPENSPACE, composé d'architectes de communauté

La notion de communauté peut aussi évoquer la « culture de la pauvreté », la création de valeurs, de référents communs dans le cadre de la précarité. Cette culture de la pauvreté conduirait à la perpétuation de cette situation. Nous serions donc face à un cercle vicieux, les communautés denses entretiennent cette précarité et ne sortent donc pas de cette condition difficile que sont les bidonvilles. Non seulement les citoyens pauvres de Bangkok se retrouveraient autour de cette culture mais en plus avec la médiatisation des bidonvilles de la capitale, cela viendrait renforcer l'idée d'une communauté pauvre, sans réelle solution de sortie.

La médiatisation de l'habitat spontané à Bangkok, renforce également l'image de communautés unies par des revendications, telles que le droit du sol.

Askew, dans son ouvrage, nous présente trois représentations principales des communautés, oubliant la diversité et la complicité des formes sociales. Pour lui, la première communauté serait un outil pour obtenir la régularisation et améliorer les conditions de vie d'une population homogène en termes de pauvreté. Elle se serait donc formée afin de revendiquer ses droits. Cette première communauté, nous pouvons la retrouver dans les trois contextes d'émergences présentés précédemment (anciens, greffé et participatif), à Bangkok. La seconde représentation, serait une communauté dont la population opportuniste et individualiste, aurait un rapport à l'espace dicté par le profit. De même que les classes moyennes, cette communauté serait avant tout intéressée par ce que leur procure le fait d'être un groupe. Cela représente une communauté non unifiée, et socialement dissoute. Leur rapport au territoire, aux espaces de vie, aux espaces communs, n'est pas leur préoccupation première. A l'opposé, le troisième cas décrit une communauté socialement soudée et attachée à son lieu de vie. L'espace physique autant que chaque membre qui la compose fait de cette communauté ce qu'elle est. C'est souvent le cas dans les communautés anciennes, car elle perdure de génération en génération.

En 1991, les autorités de Bangkok donnent une définition légale de la notion de communauté, elle n'est plus seulement représentée comme un groupe « uni ». Cette définition, dans un but opérationnel, permet de poser des chiffres sur cette notion. La communauté serait selon eux, reconnue comme telle si elle comporte au moins 50 habitations et qu'elle est enregistrée dans son district respectif. Ce groupement de maisons peut être situé dans d'anciens villages urbains, les « ban », ou également dans des nouveaux lotissements fermés, ou carrément dans du logement social⁵. Ces communautés ne seraient pas forcément logées dans de l'habitat spontané, elles peuvent être aussi situées dans les compartiments chinois de la capitale, ou dans des terrains périurbains, etc. Pour les autorités locales, ces typologies évoquent une relation d'appartenance à l'espace mais aucunement le reflet de qualités de vie propres à chaque communauté. La définition de cette notion serait donc juste une entité physique, qui peut être perçue par son homogénéité, son ancienneté (suivant si elle se trouve près d'un ancien temple, un ancien marché, etc), ou sa particularité géographique.

Après avoir passé un an à Bangkok, et ayant découvert de nombreuses communautés et pas seulement thaïlandaises, je peux moi aussi y donner ma propre définition. Plusieurs notions me font penser à la définition d'une communauté, des définitions que je n'invente pas, car on a pu les noter plus haut dans les diverses définitions. Tout d'abord la notion de lien, le lien privilégié qui unit tous les membres d'une communauté. Le lien qu'elles peuvent avoir avec leur territoire, le climat thaïlandais, le lien fort avec l'eau. Certaines communautés avec qui j'ai pu discuter, regrettent le temps où les canaux étaient leur seul moyen de transport et de commerce. La seconde notion est celle de culture, associée à celle de patrimoine. Nous verrons par la suite que cette notion est très présente dans ce mémoire. Pour moi une communauté représente une culture, une façon de vivre, à travers des valeurs communes, un patrimoine architectural qu'elle essaye avant tout de valoriser. Une troisième notion serait celle d'intérêts. La communauté doit se battre pour ses intérêts, ses besoins, son avenir. Enfin la dernière notion, est celle de règles. Je trouve qu'une communauté est régie par certaines règles qui lui sont propres, comme par exemple dans le spontané pur ou ancien, nous pouvons noter la forte présence d'auto-construction, qui suit des règles, notamment architecturales particulières. Des règles également d'usages, d'appropriation

5 Nous verrons par la suite le cas des communautés de Klong Toey, relogées dans des logements sociaux

de l'espace. Pour moi, une communauté englobe à la fois son architecture, sa culture et sa population. Une communauté spontanée peut se former peu à peu, en ajoutant des maisons et des familles à un ensemble, car c'est un groupe, et qu'il suffit d'une certaine cohésion.

Lors de mes nombreux voyages, j'ai pu découvrir des communautés différentes, dans leur mode de vie, leur mode d'habiter, de construire leur habitat ou encore dans leur ethnie. Tout cela m'a amené à voir plus large la définition d'une communauté, et me permet aujourd'hui de comprendre les combats de celles-ci dans la capitale thaïlandaise. Dans le Nord de la Thaïlande, dans la province de Chiang Rai par exemple, nous pouvons découvrir des communautés très religieuses, mais aussi certaines qui sont isolées mais d'autant plus soudées. Leur relation avec la géographie, étant un site très montagneux, se reflète dans leur manière de construire leur habitat spontané. Les parois des maisons sont plus épaisses, car il peut y faire plus froid, les ensembles sont regroupés autour des voies de circulation, car elles sont peu nombreuses (voir figure n°7). Les maisons les plus précieuses et anciennes sont en bois et sur pilotis pour épouser la forme du relief (voir figure n°8).

Au Cambodge, sur les communautés flottantes, il est possible de distinguer où se limite la propriété d'une communauté à l'autre (voir figure n°9). Chacune reflète une culture, une manière de s'approprier l'architecture, les couleurs, les espaces communs entre chaque maison individuelle. Nous pouvons aussi voir des différences au sein des infrastructures de pêche, ou de culture agricole. Alors qu'elles sont régies par une contrainte forte, qui est de vivre sur l'eau, nous pourrions croire que toutes se ressemblent alors que pas du tout. Chacune reflète sa personnalité, la représentation de soi et la représentation collective, à travers toutes les petites choses qui peuvent sortir du commun, la couleur d'une façade, l'espace collectif dédié à la fête, les modes de constructions, les productions culinaires locales, etc. J'ai trouvé ça intéressant de m'y promener et d'essayer d'identifier chaque communauté, en lui attribuant une histoire, une culture, un mode de vie, juste en analysant certains éléments.

Au Vietnam, j'ai pu moins ressentir cette notion de communauté, peut-être du fait que le tourisme est tellement important pour eux, qu'ils en sont victimes. Nous pouvons nous attacher à des sites remarquables, des paysages extraordinaires, mais pour moi, les communautés vietnamiennes ne me sont jamais apparues évidentes à analyser. Peut-être cela vient-il du fait qu'entrer en contact avec la population du Vietnam n'est globalement pas chose facile, de par la barrière de la langue, et leur caractère pudiques, timides ou même agacés parfois. Le peu de communauté que j'ai pu rencontrer me semblait moins soudé, ou revendicateur que celle de Thaïlande. Elles montraient un aspect plus touristique qu'autre chose, où leur culture, leur savoir-faire, leur artisanat était tourné vers cette notion de prestation aux touristes, afin de vendre et en vivre.

Tous ces voyages m'ont amenée à une conclusion commune, les communautés sont des acteurs de la diversité asiatique, et montrent des notions propres à chacune, dont la principale est la manière dont ils habitent et construisent leur propre architecture.

L'habitat spontané peut donc être perçu par ces définitions plurielles de la notion de communauté, car nous verrons par la suite que l'avenir de l'architecture vernaculaire et spontané, l'avenir d'un patrimoine et une culture thaïe, ainsi que le développement urbain de Bangkok dépendent de cette structure communautaire.



Source : <https://www.thailande-et-asie.com/mae-salong-petit-bout-chine-thailande>

Figure 7 - Mae Salong, des communautés tournées vers la circulation



Source : <https://www.thailande-et-asie.com/mae-salong-petit-bout-chine-thailande>

Figure 8 - l'habitat spontané en relation avec le relief



Source : photos prises lors de mon voyage au Cambodge

Figure 9 - Les communautés flottantes : des modes de constructions, des couleurs, propres à chacune

2. LES COMMUNAUTÉS AU SERVICE DE LA VILLE, ET ACTEURS PRINCIPAUX DE L'HABITAT SPONTANÉ

Un dynamisme social

Les communautés de Bangkok sont réputées pour entraîner un dynamisme social particulier pour la capitale. Ce dynamisme peut se traduire par plusieurs facteurs, comme l'organisation de fêtes populaires, culturelles et religieuses. Mais également, se traduire par les espaces que chaque communauté s'approprient ou crée de façon à faire ressentir ce dynamisme, pour eux mais aussi pour les touristes ou autres citoyens thaïlandais.

Les Thaïs sont un peuple gai et sentimental. Les fêtes en Thaïlande, qu'il s'agisse de fêtes religieuses, de fêtes populaires, de fêtes communautaires ou de célébrations agricoles (le plus souvent liées au cycle du riz), jouent un rôle important dans la vie sociale.

La plupart sont joyeuses, hautes en couleur et les Thaïlandais éprouvent le plus grand plaisir d'y associer les visiteurs. D'autres sont plus solennelles, notamment les fêtes bouddhistes ou les célébrations en l'honneur de la famille royale. La plupart des fêtes religieuses Thaï sont marquées par des prières, des processions, et des repas. Les fêtes civiles sont marquées par des célébrations officielles et populaires. La religion, les jours fériés, les événements météorologiques ou même la création de nouvelles communautés, leur fournissent de nombreuses occasions de s'amuser tout au long de l'année. La Thaïlande est célèbre dans le monde entier pour sa culture et ses traditions. Les jours fériés en Thaïlande sont réglementés par le gouvernement et la plupart sont observés par les secteurs public et privé. Il y a habituellement seize jours fériés par an, mais un plus grand nombre peut être déclaré par l'État. Tous les jours fériés sont appliqués par les organismes gouvernementaux. De nombreux spectacles, animations sont organisés, pour les petits, pour les touristes ou encore pour célébrer la venue d'une nouvelle famille membre de la communauté. Ces spectacles peuvent être source de revenus, comme par exemple le spectacle de marionnettes traditionnelles, que j'ai pu voir lors de ma visite sur une des communautés à l'est du Chao Phraya (voir figure n°10). Un endroit décrit comme insolite à Bangkok et encore préservé du tourisme de masse. Baan Silapin, de son nom local, ou The Artist House pour sa version anglophone, est une ancienne bâtisse nichée dans une communauté, le long d'un important khlong de Bangkok. Une des particularités des lieux est d'offrir chaque week-end à 14h un spectacle de marionnette traditionnelle Thaï⁶. Cette tradition se passe de génération en génération dans cette communauté, qui fabrique eux-mêmes les marionnettes. C'est un lieu hors du commun, représentant une tradition, une culture et également un patrimoine architectural (la maison rapporte toutes les notions architecturales ancestrales). Nous y venons y passer un bon moment, représentatif d'un dynamisme social que procure cette communauté.

Même si Bangkok est une métropole moderne, nous pouvons cependant y découvrir de nombreuses fêtes. J'ai pu assister à plusieurs de ces fêtes, dont deux des plus importantes que les communautés thaïs ne loupent sous aucun prétexte :

- Loy Kratong (la fête de la lumière,) qui marque la fin de la saison des pluies et qui est une fête populaire. La fête de Loy Krathong est l'un des festivals les plus pittoresques de Bangkok. C'est l'occasion pour les gens de se rassembler autour des lacs, des rivières et des canaux pour rendre hommage à la déesse de l'eau en lâchant sur l'eau de magnifiques radeaux en forme de lotus, décorés de bougies, d'encens et de fleurs⁷. La vue de milliers de krathongs, leurs bougies vacillantes envoyant mille points de lumière loin à l'horizon est un spectacle vraiment magique, et il existe de nombreux endroits à Bangkok où vous pouvez participer aux festivités. Les communautés proches des canaux y sont très attachées et cette fête leur permet de se retrouver. De plus, les communautés vendent des bougies, des fleurs pour cet événement, qui est donc par définition lucratif pour eux. Elle est également source de revenus pour la ville, qui accueille pour l'occasion, de nombreux touristes, qui viennent assister à cette vue féérique. Les touristes aiment particulièrement passer ce moment avec les communautés de Bangkok, qui avec joie leur offrent l'hospitalité (voir figure n°11). C'est bien là la preuve que ces communautés créent un dynamisme social bien particulier.

6 Les marionnettes racontent les histoires du Ramakien, l'épopée nationale thaïlandaise, dérivée du Ramayana indien (en somme, une histoire de princes, de princesses, de démons et du roi singe). C'est intéressant de voir ces marionnettistes, des hommes s'il s'agit d'un personnage masculin et des femmes si féminines, se déplacer gracieusement, en symbiose pour ne former qu'un et donner vie à cette marionnette.

7 Chaque année, Loy Krathong tombe la nuit du 12^e mois lunaire (généralement en novembre), à la fin de la saison des pluies, lorsque la pleine lune illumine le ciel.

- La fête religieuse de Makha Bucha, qui célèbre le jour de l'anniversaire du premier sermon du Bouddha dans le jardin Vélouwan. Les fidèles observeront un certain nombre de règles et de rituels dont certains donneront des moments magiques. Durant la journée de Makha Bucha, ils participent aux activités du temple, font des donations, écoutent les sermons des moines, et bien entendu font Tham Boun (faire le bien pour acquérir des mérites dans le cycle des réincarnations) : par exemple, ce jour-là, beaucoup d'oiseaux vendus dans des cages retrouvent la liberté. A la tombée de la nuit, vient le moment de se joindre aux processions lumineuses autour des temples sous la pleine lune dans un rituel nommé Vien Tien. Cette fête ancestrale représente un mode de vie bien particulier. En effet, de nombreuses fêtes comme celles-ci sont célébrées tout au long de l'année, et les communautés thaïs de la capitale n'en loupent aucune et en participant les rendent d'autant plus légitimes. L'histoire et la culture qui dégagent de ces événements sont source de joies et de sociabilité pour toutes personnes venant y assister.

J'ai énormément apprécié participer à de nombreuses fêtes thaïlandaises, qui m'ont permis de découvrir un peu plus le mode de vie de ces communautés.

De plus, le dynamisme social qui entoure ces habitants pauvres de la capitale, provient aussi des espaces qu'ils créent et s'approprient. Des espaces notamment dédiés à la rencontre, aux jeux, aux événements, au partage de savoir-faire, ou juste de partage de moments de la vie de tous les jours. Nous verrons par la suite, avec l'analyse des trois études de cas, que chaque contexte d'émergence de l'habitat spontané, entraîne la conception d'espaces de sociabilité individuels comme collectifs, et qu'ils représentent énormément pour ces communautés et pour la ville. Dans cette partie, nous allons en présenter quelques-uns pour illustrer ces propos, mais ils seront plus détaillés par la suite.

Certaines communautés du spontané, s'approprient les espaces laissés vacants par le plan de la ville, ou le plan des logements sociaux, pour en faire des espaces collectifs. Par exemple, ils se servent des berges des khlongs pour y installer des tables et chaises, et ainsi permettre de se retrouver pour discuter, ou jouer aux cartes, aux échecs (ou autres jeux thaïlandais), ou encore boire un coup. Ils s'approprient également l'espace proche des canaux pour y installer des terrains de sports, plus ou moins individuels, toujours dans cette recherche de lien avec le climat. Être proche de l'eau et sous les arbres qui bordent le canal, est source de fraîcheur. Nous pouvons aussi observer que les communautés utilisent des espaces libres plus importants, pour y organiser des réunions communautaires, des fêtes ou d'autres événements. Ce sont des espaces flexibles qui évoluent au fil du temps et suivant le besoin de la communauté. De nombreux autres exemples de sociabilité peuvent être ici cités.

Il faut en retenir que les communautés du spontané, de par leur définition, sont des groupes unies et plutôt joyeux, qui aiment partager leurs coutumes, leur histoire, leur culture, à travers des moments ou des espaces dédiées à la sociabilité. Ce dynamisme social s'observe à petite échelle, au sein même de la communauté mais s'observe aussi à grande échelle, dans les répercussions sur la ville. Nous verrons donc ensuite que ces communautés sont au service de la ville à travers un tout autre dynamisme qui est étroitement lié au premier présenté ci-dessus.



Source : photos prises lors de ma visite de Baan Silapin

Figure 10 - L'artisanat d'une communauté au service du tourisme



Source : photos prises lors de la fête des lumières

Figure 11 - Les communautés créées du lien social lors des fêtes

Un dynamisme économique

Dans un premier temps, nous verrons la place du commerce, des communautés marchandes, au sein du dynamisme économique de la ville. Puis nous constaterons que le tourisme autour de l'habitat spontané, prend une importance phénoménal dans les villes asiatiques, comme Bangkok, et que cela peut être source d'une économie florissante.

Les artisans thaïlandais vivaient traditionnellement dans un quartier ou un village et se regroupaient en fonction des communautés. Ces concentrations s'expliquent par le système de transmission ancestral, du

savoir-faire ancestral et par le mode de vie thaïs. Les quartiers ou villages étaient ainsi composés de foyers familiaux et professionnels. Au moment de la fondation de Bangkok, plusieurs villages d'artisans se trouvaient dans le noyau central de la cité. Ces villages étaient caractérisés par la mixité de leur fonction urbaine, le quartier d'habitation comportait un espace commercial et des unités de production (Boontharm Davisi, 2005).

La plupart des communautés du centre ville de Bangkok exerçaient un métier artisanal, car elles ne disposaient pas de grand terrain pour pratiquer l'agriculture. L'habitat spontané sur pilotis se servait justement entre autres, utilisé en dehors des périodes de vie, de l'espace du RDC pour ces activités artisanales. Puis ces métiers de l'artisanat se sont développés, et différents types de professions sont apparus. Le métier spécifique à une communauté ne demeure pas tributaire d'un type d'habitat. Certains ont disparu pour ne pas avoir été repris de génération en génération. Une autre spécialité de Bangkok a fini par disparaître, les marchés flottants. Autrefois le commerce était tourné vers les canaux et les marchés flottants étaient prospères. Ils étaient des lieux d'échanges, et dispersés sur les différentes voies d'eau de la ville. En général, les plus grands marchés se trouvaient aux endroits où les canaux rejoignent le Chao Phraya. Les marchés flottants ont joué un rôle essentiel dans la constitution de l'espace urbain de Bangkok, et peuvent être considérés comme des phénomènes particulièrement éclairants pour comprendre l'implication de l'activité commerciale. La littérature thaïe du début de Rattanakosin décrit l'ambiance extraordinaire des marchés flottants. Ces marchés étaient souvent le reflet des communautés qui les composaient, chaque communauté vendait des productions locales, de l'artisanat de la communauté ou encore des produits culinaires dont elles avaient le secret. Même si ces marchés flottants ont peu à peu disparu, il en reste très peu à Bangkok (voir figure n°12), ils ont laissé place à des marchés terrestres. Les communautés du spontané de la capitale, ne pouvait pas abonder et évoluer si facilement, et certaines communautés marchandes se sont donc mises à développer leur marché sur les voies dures. Ces marchés tiraient en général leur nom des voies ou réseaux de transports qui les desservaient ou des équipements publics qui se trouvaient à proximité. Au début, ces marchés s'occupaient, à l'image des marchés flottants, que temporairement l'espace public, qui se transformait provisoirement en un lieu d'échange entre marchands ambulants et clients. Puis ces marchés sont devenus de plus en plus fixes, ils se sont dotés de structures solides et ont transformé durablement l'espace investi. L'habitat spontané de ces communautés marchandes était aménagé en boutiques, les RDC sous pilotis comme étalages, ou zone de stockage. La limite entre privé et public devient de plus en plus floue. Les marchés terrestres sont de bons indicateurs de la densité et l'économie d'une zone urbaine.

D'autres métiers de rues, ou alors vendeurs ambulants étaient représentatifs des communautés dans le monde entier. En effet, les petits commerces ou certains métiers qui ont disparu dans les pays occidentaux perdurent en Thaïlande, grâce à ces communautés du spontané. Les services de proximité représentent une part importante de l'économie de la ville. Les thaïs entretiennent un grand nombre d'activités informelles⁸. Ces commerçants ne sont pas liés à une forme architecturale fixe. Au contraire, il y a une grande liberté et évolutivité de ce genre de commerce. Parfois il s'agit de commerces ambulants, le stand se transforme, se déploie et évolue à l'image des habitations des communautés. On les retrouve surtout en bordures de routes, et proches des endroits touristiques de la ville. Ces activités commerciales informelles participent à la vie du quartier. Il en est de même pour les quartiers informels. Si les communautés du spontané pouvaient vivre en autosuffisance lors de leur création, aujourd'hui les modes de vie sont intrinsèquement liés à la ville de Bangkok. Il serait néanmoins faux de prétendre que tous les habitants travaillent dans des secteurs informels. C'est justement cette «cohabitation au sein des slums des travailleurs des secteurs d'activités officielles et du secteur informel» (Baffie, 1987) qui crée cette richesse. Jean Baffie a réalisé plusieurs études de cas sur les communautés de Klong Toey (spontané pur) et Ban Khrua (spontané ancien). Sa conclusion est claire: «Les employés modestes, les petits commerçants du secteur officiel ne semblent pas systématiquement jouir d'avantage décisif, tant en termes de revenu que de statut social.». Même si les communautés sont un des dynamismes économiques pour la ville de Bangkok, cela ne suffit pas pour certaines, de se sortir de la misère et de pratiques précaires.

Le dynamisme économique que génèrent ces communautés du spontané, peut aussi s'expliquer à travers la réalité du tourisme. L'objectif du gouvernement, en termes de développement et d'attractivité

8 Ces activités informelles prennent diverses formes : moto- taxi, vendeurs ambulants, vente sur le trottoir, cirage de chaussures, rapiècement des vêtements, ventes de produits traditionnels, etc

touristique, modifie la perception spontanée et son éventuel apport dans la capitale contemporaine. L'enjeu patrimonial, que nous développerons dans une prochaine partie, n'est qu'un aspect de la valorisation de Rattanakosin, tandis que l'habitat spontané apparaît comme une ressource économique dans cette zone historique. Les métiers des communautés, décrits plus haut, sont une source d'attraction pour les touristes. De plus, la conservation d'une architecture vernaculaire et l'ambiance qui règne au sein de ces communautés, attire de plus en plus. Cela devient même du folklore. Ce tourisme est un atout pour les communautés qui en tirent profit pour vendre leurs marchandises, et pour la ville qui prospère par l'arrivée de tout ce monde, qui vient visiter et se rendre compte des traces d'un passé. Les gens de nos jours, sont de plus en plus à la recherche de choses qui sortent du commun, se balader le long des canaux de Bangkok, et découvrir ces communautés en fait partie. La ville décide donc de garder ce côté historique de l'habitat spontané, et préfère réaliser des projets de remise à niveau plutôt qu'expulser, comme elle le faisait il y a pas si longtemps que ça, car cela voudrait dire perdre cet atout touristique et économique.



Source : photos prises lors de ma visite de mon premier marché flottant

Figure 12 - Dernières traces des marchés flottants de la capitale (à l'est du Chao Phraya)

Des acteurs au centre du processus de conception et de production de l'habitat spontané

Nous verrons tout au long de ce mémoire, que les membres des communautés sont les acteurs principaux au centre de la conception et de la production de l'habitat spontané. Ils seront acteurs, par la manière dont ils construisent eux-mêmes leur habitat, leur architecture, ils seront acteurs, dans les projets participatifs que nous développerons par la suite. Ils seront acteurs également dans l'appropriation des espaces du spontané, dans les relations sociales et les réseaux qu'ils tissent entre eux. Enfin, ils seront acteurs de leur avenir, de l'avenir de l'habitat spontané à Bangkok, l'avenir d'un outil de développement urbain.

C. DE NOUVEAUX ENJEUX POUR LE BANGKOK DE DEMAIN

Enfin, pour cette troisième sous-partie, nous allons émettre des hypothèses sur les objectifs urbains de l'habitat spontané, qui seraient moteurs de développement et un enjeu majeur pour la capitale thaïlandaise. En émettant que ce phénomène participe à la formation de l'espace urbain et qu'il évolue en même temps que l'évolution globale de la métropole, cela voudrait peut-être dire qu'il a donc une place dans l'avenir de cette ville. Nous verrons dans un premier temps les nouveaux enjeux liés à une nouvelle notion, qui est le développement durable. Puis nous envisagerons l'habitat spontané dans les choix futurs de la ville. Enfin, nous nous poserons la question sur le devenir de Bangkok, et pourquoi il est source de division pour les acteurs de la ville.

1. DES NOUVEAUX ENJEUX LIÉS AUX DÉVELOPPEMENT DURABLE

Comme d'autres pays du monde, la Thaïlande fait face à la croissance urbaines mondiale, à la croissance des bidonvilles et aux problèmes climatiques et environnementaux. Ainsi, la notion de développement durable est entrée dans les objectifs principaux des métropoles, comme Bangkok, au niveau international. Devenu un terme vendeur pour valoriser les objectifs ou réussites d'une « bonne gouvernance », il s'agit néanmoins d'un « puissant vecteur d'évolution des attitudes et des comportements des décideurs, des habitants, des citoyens, des consommateurs, des producteurs », ainsi qu'une « référence pour l'action territoriale, les politiques publiques qui s'y réfèrent, et les stratégies des multiples composantes des sociétés (Tapie, Parin, 2008)

Le développement durable s'est imposé comme une condition pour la viabilité des métropoles est dans les pays émergents au regard des disparités occasionnées par le développement rapide. La Thaïlande c'est elle aussi dressé des Agendas 21 et des plans de Développement pour orienter sa croissance (Fanny Gerbeaud, 2012).

Revenons sur une définition plus simple sur laquelle nous pourrions nous appuyer : le développement durable est « un développement qui répond aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures à répondre aux leurs », citation de Mme Gro Harlem Brundtland, Premier Ministre norvégien (1987).

En 1992, le Sommet de la Terre à Rio, tenu sous l'égide des Nations unies, officialise la notion de développement durable et celle des trois piliers (économie/écologie/social) : un développement économiquement efficace, socialement équitable et écologiquement soutenable.

Une question se pose alors, est ce que le territoire métropolitain de Bangkok, est-il prêt à passer le cap de la ville durable ? Et si oui, quelle est la place de l'habitat spontané dans cette démarche ?

Pour Saskia Sassen la métropole est dans l'organisation du travail, une « globalisation située ». La « polarisation économique et spatiale qui résulte de la concentration disproportionnée d'emplois », puis « l'infrastructure et les emplois non-qualifiés » caractérisent les villes globales (Sassen, 2009). A Bangkok, la métropolisation assigne à résidence une grande partie de la population non-mobile, en amplifiant la sectorisation et la ségrégation sociale et spatiale. Ainsi, la croissance ne profite pas aux moins aisés malgré l'incidence positive de leur production sur l'économie de la métropole. Nous avons pu voir dans un chapitre antérieur, que le dynamisme des communautés du spontané apporte un certain atout économique pour la ville, hors nous remarquons toujours cette inégalité sociale qui se creuse. Cette inégalité sociale, ainsi que la dégradation des ressources naturelles se sont créées avec la disparité des revenus, l'urbanisation rapide et un processus de décentralisation trop lent.

Au regard de ce constat et dans la continuité des plans urbains précédents, le bénéfice de la population et sa participation aux projets doivent être le principal moteur du développement. L'économie d'autosuffisance (sufficiency economy), portée par le Roi, tendrait à assurer un développement durable, en proposant l'intensification de la coopération et du commerce entre les divers groupes du pays (civils, secteurs privés, ONG), pour améliorer la qualité de vie, la stabilité du pays et pour réduire les coûts. L'économie d'autosuffisance s'apparente à une philosophie prônant sagesse et modération face au libéralisme. De nouveaux plans apparaissent et certains affichent une volonté de reconquête des valeurs, des cultures et sagesse traditionnelles par un développement centré sur la population.

Ces plans s'adressent aux communautés du spontané autour des moyens sociaux et environnementaux principalement : renforcer les communautés locales et leur économie. Les encourager à utiliser raisonnablement l'environnement pour garantir sa pérennité et l'agrément de la population. Ces communautés devront entre autres servir de base au développement de l'économie, à la sauvegarde et la mise en valeur de l'environnement pour atteindre la durabilité et réduire la pauvreté. Les objectifs de développement donnent l'occasion aux communautés d'être entendues et revendiquant leur valeur patrimoniale, culturelle ou sociale. La participation et la collaboration entre les divers acteurs s'affirme comme un autre levier de la prise en compte du phénomène spontané et du droit à la ville

De plus, sur le plan environnemental, les communautés du spontané sont aussi un facteur pour les enjeux futurs de la capitale. Les mesures du développement durable en Thaïlande sont en général initiées par des ONG nationales et internationales. Elles travaillent en lien avec les communautés sur plusieurs thématiques comme celle de l'eau. Nous verrons par la suite dans l'étude de cas de Bang Bua, tout le travail réalisé sur l'approche de l'eau. Elles initient sur la dépollution, la prévention des risques spatiaux, du traitement des évacuations des eaux usées, des déchets, etc. Les communautés finissent par se regrouper et forment des réseaux communautaires autour de ces actions pour le développement durable de la ville. Un autre thème, celui de la question de l'aide aux plus démunis⁹, est très présent dans le combat de ces communautés. Cependant, tout le monde n'est pas de l'avis que le spontané peut être facteur de développement durable. Les organismes d'État tendent à considérer les constructions spontanées comme une cause des problèmes environnementaux et donc un terrain d'action privilégié. Nous verrons par la suite, que les priorités des communautés ne sont pas forcément les mêmes que celles du gouvernement et inversement, ce qui rend les projets et les faits réalisés différents.

Nous pouvons cependant émettre l'hypothèse, qui sera par la suite justifiée, que le développement économique, social et environnemental et enfin la donnée culturelle représentent à la fois des moyens d'améliorer la prise en charge du spontané, et aussi des facteurs pour que ces communautés interviennent dans les enjeux de Bangkok.

2. L'HABITAT SPONTANÉ DANS LES CHOIX FUTURS DE LA VILLE

Les métropoles non européennes font face à une croissance rapide et un changement fréquent d'usages et d'affectation des sols. Le marché privé ne peut pas contenir l'ensemble de la poussée démographique, cela va de même pour les constructions publiques. Les interstices urbains et les terrains libres forment donc le terrain privilégié de l'habitat spontané. La répartition dans l'espace des communautés spontanées, leur poids économique dans le marché de l'immobilier et des biens de consommation représentent un manque à gagner pour l'État autant qu'une opportunité formidable de développement. De plus, la résistance des habitants face à certains projets urbains, comme les rénovations des voies, les percées viaires, etc, découragent les urbanistes de la ville. Capituler serait cependant renoncer à inscrire une volonté politique de l'espace urbain. L'attractivité d'une métropole et sa crédibilité internationale pendant la sécurisation de l'espace urbain. Une des étapes les plus importantes pour Bangkok, mais comme pour d'autres villes d'Asie, c'est de parvenir à maîtriser le phénomène de l'habitat spontané, en le réalisant sans amoindrir sa portée et sa réactivité au contexte urbain. Parvenir à un développement durable de la capitale nécessite une organisation autour de la fragilité économique et sociale des habitants du spontané. Une remise à niveau de ces secteurs permettrait de stabiliser Bangkok sur le long terme, mais aussi permettre une meilleure visibilité internationale, et ainsi montrer l'exemple à des pays aux conditions similaires.

⁹ Ici, nous faisons références aux aides apportées aux personnes âgées, aux handicapées, mais également tout ce qui concerne la garde d'enfants, la question de la scolarisation, etc

De plus, les politiques s'adressant au phénomène spontané ont évolué. Aujourd'hui la plupart des autorités locales adoptent une attitude souple à l'égard des revendications des habitants. La mondialisation, avec la circulation des informations, des nouvelles idées portées des hommes qui ont envie que les choses bougent, contribue à changer le regard porté sur les ensembles spontanés. La participation populaire dans les affaires urbaines, le partage des pouvoirs et la décentralisation, les objectifs globaux de développement durable tendent à infléchir les politiques urbaines à l'égard du spontané (Fanny Gerbeaud, 2012).

L'habitat spontané peut être représenté de différentes manières comme nous avons pu le voir, et peut être perçu à la fois comme perturbateur, mais aussi comme stimulant dans la création de la métropole, tant sur les plans symboliques, patrimoniaux, sociaux, urbanistiques, qu'au sujet de l'appropriation. Le spontané incite à redéfinir le rôle du citoyen. L'habitant devient acteur de l'espace, participant au processus de projet, grâce à plusieurs facteurs. Tout au long de ce mémoire, nous en citerons principalement trois : la place de l'auto-construction, l'aménagement et l'appropriation des espaces du spontané et de la ville, et la fabrication de représentations. Les communautés vont par leurs actions, influencer sur l'image du spontané, sur l'image de Bangkok. De bidonvilles précaires et in-sécurisés, à communauté, la définition des ensembles spontanés se transforme et évolue, pour le bien de la ville et de ses citoyens.

Les projets dans la question du mal logement, et de l'habitat pour tous en Thaïlande demeurent peu visibles en dehors de la construction de logements sociaux, que nous présenterons par la suite. Mais nous verrons que la médiatisation des nouveaux contextes d'émergence du spontané, mais également la médiatisation du spontané ancien, jouera un rôle important dans l'avenir de Bangkok. Cette médiatisation qui porte sur la précarité de cette population, mais également sur leurs conditions de vie, ainsi que l'architecture du spontané, et les revendications que les communautés vont développer, sera un atout pour leur futur.

De nombreux blogs pour touristes proposent de visiter ces ensembles, de s'y plonger pour mieux découvrir la culture thaïlandaise. Ce phénomène rend le spontané courant, mais ne rend pas toujours des représentations positives pour ces communautés. « Les acteurs de l'urbain en revanche prennent davantage en compte les revendications des habitants, une attitude qu'il fait relier à la mondialisation et à la prépondérance de concepts globaux dans la gestion et l'action sur des terroirs urbains : le développement durable, la participation publique, etc. » (Fanny Gerbeaud, 2012).

Dans ce mémoire, nous verrons souvent que le principal défi de l'habitat spontané concerne le logement, mais nous verrons également qu'il concerne l'espace public, le patrimoine, les infrastructures, l'environnement, etc. Afin de mieux répondre aux besoins d'une ville grandissante, il doit également concerner l'implication sociale et citoyenne des communautés dans les affaires de la ville. La production résidentielle doit avoir une influence sociale sur la ville. L'espace créé par ces communautés du spontané, et les liens forts entre chaque membre doit forger l'identité de Bangkok. Le bâti, l'espace collectif deviennent alors les outils privilégiés pour réclamer le statut de citoyen et légitimer le pouvoir d'un groupe d'habitants au sein des affaires politiques. L'architecture devient donc un moyen d'accéder, par la revendication spatiale à l'égalité des droits et de statuts, sans avoir de titre de propriété. Toute cette accessibilité peut être comprise à travers la médiatisation de ces communautés et des projets qui les concernent, et que nous développerons par la suite.

3. DES QUESTIONS SUR LE DEVENIR DE BANGKOK, QUI DIVISENT

La question du devenir de l'habitat spontané à Bangkok se pose. Compte tenu des controverses qu'il suscite, les acteurs sont partagés.

Bien que les constructions spontanées soient denses, de par le fait qu'elles s'introduisent dans toutes les interstices urbains, créant ainsi des frontières proches avec le tissu régulier, elles n'en constituent pas moins une manière de construire la ville. La question du spontané sur le long terme prend donc un autre tournant.

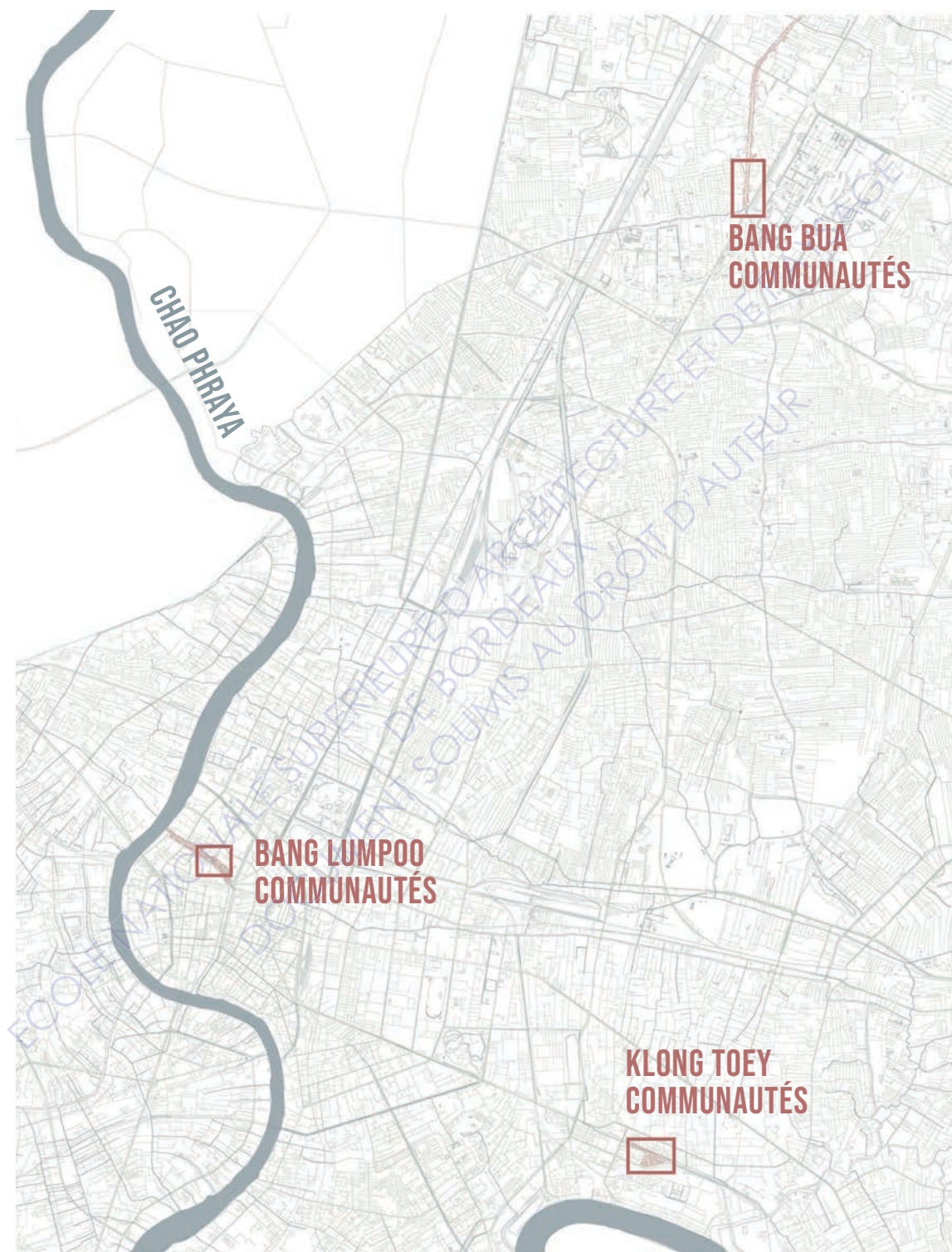
Selon la directrice de CODI, Somsook Boonyabancha¹⁰, les ensembles spontanés sont structurés en réseau spatial et social, et constituent à Bangkok un moyen de renforcer la société civile et de développer une autre gouvernance urbaine. Certains chercheurs ou professionnels de l'espace voient dans le spontané une source d'inspiration et d'apprentissage pour les architectes, en raison des espaces ingénieux et remplis de concepts divers, de ces communautés. Nous verrons notamment dans une prochaine partie la place de ces professionnels et de leur vision du spontané dans l'avenir de ces communautés et de Bangkok.

Certains acteurs de l'urbain sont plus réservés quant à l'avenir du spontané dans la métropole, car le problème du mal logement en Thaïlande et de l'accès à l'habitat pour tous, sont des questions primordiales et peu soulevées jusque là dans ce pays. Plusieurs questions se posent alors : quels aspects du spontané doivent être primordiales pour entamer sa conservation, son amélioration ou sa réorientation dans les politiques urbaines ? Quel temps doit être investi dans la conception de ces projets, afin de mieux gérer la fabrication et la gestion de la ville ? Comment attirer les investisseurs, et mobiliser les savoirs culturels de ces communautés, pour accompagner le déploiement des activités économiques mondiales ? Les espaces du spontanés marqueraient-ils l'apparition d'une autre forme de fabrication de la ville ?

CONCLUSION

Cette première partie reflète les enjeux urbains, architecturaux, territoriaux, environnementaux, et d'autres encore, liés à l'habitat spontané thaïlandais. La présentation de Bangkok, comme ville vitrine du spontané, ainsi que les dynamismes liés aux communautés, nous ont permis de poser le contexte de ce mémoire. De plus, l'urbanisation rapide et la transformation de la capitale thaïlandaise en une métropole moderne, entraînent des questionnements sur le devenir de l'habitat spontané. Nous avons pu constater dans cette partie que les objectifs urbains liés à cette production du spontané, sont variés et peuvent diviser les acteurs. Il est donc intéressant pour moi, de vous faire découvrir à travers ce mémoire, des contextes d'émergences du spontané différents et représentatifs de notre problématique. Ainsi, que les acteurs responsables de nouveaux enjeux pour le Bangkok de demain.

10 Somsook Boonyabancha, née en 1951 est aujourd'hui secrétaire général de la Coalition asiatique pour le droit au logement, une coalition d'organisations travaillant sur le développement du logement des pauvres en Asie. Elle était auparavant directrice de l'Institut de développement des organisations communautaires (CODI) en Thaïlande. Elle est diplômée de la faculté d'architecture de l'université de Chulalongkorn en Thaïlande et du cours sur le logement et l'urbanisation à Copenhague, au Danemark.



**Figure 13 - 3 études de cas des communautés de Bangkok
Bang Lumpoo / Klong Toey / Ban Bua**

|| VERS UN PROCESSUS SPÉCIFIQUE DE PRODUCTION DE L'HABITAT SPONTANÉ : 3 CONTEXTES D'ÉMERGENCES (ANCIEN / GREFFÉ / PARTICIPATIF)

A. LE SPONTANÉ ANCIEN : ENJEUX DE PRÉSERVER UN PATRIMOINE ATTRACTIF

La première étude de cas présentée est un exemple de l'habitat spontané ancien. Ce spontané, comme expliqué précédemment, regroupe les ensembles résidentiels spontanés remontant aux origines de Bangkok. On peut trouver ces logements en bordure de murs de Rattanakosin et également près des canaux. Je me suis intéressée à l'habitat spontané ancien, car il est représentatif, selon moi, des processus spécifiques de production de l'habitat par les communautés pauvres de Thaïlande. Il est également la trace d'un passé et d'un patrimoine architectural hors du commun. De plus, durant mon année de mobilité à Bangkok ce sont les communautés que je l'ai le plus appris à connaître. J'ai pu notamment en identifier deux, qui ont été au centre de mon projet d'architecture du second semestre. Durant l'analyse de ces sites, j'ai pu rencontrer des membres de ces communautés, avec lesquelles j'ai pu discuter, bien étendu avec l'aide de mes cocardes thaïlandais, car ces personnes ne parlaient pas ou peu l'anglais. Ces entretiens, m'ont été un atout pour cette étude. Ces habitants m'ont présenté leur habitation et les espaces de leur vie quotidienne, me permettant de mieux appréhender leur mode d'habitation.

L'habitat spontané ancien s'est formé lentement par rapport aux autres contextes d'émergences, cela a donné une population et un bâti particulièrement hétérogènes dans leurs caractéristiques et leur rapport au site. L'architecture que l'on peut apercevoir le long des canaux ou dans les communautés encore existantes témoigne des étapes constructives des ensembles spontanés anciens, prouvant l'envie de préserver les traditions et les modes de vie ancestraux. Une des communautés la plus connue et la plus représentative de ce spontané ancien est Pom Mahakan. L'habitat de cette communauté renferme toujours des vestiges architecturaux, artistiques et culturels de l'histoire de Rattanakosin et est devenu aujourd'hui un lieu très touristique.

Dans cette étude de cas, je vais analyser deux communautés faisant partie à la fois du contexte d'émergence de l'habitat spontané ancien mais également se situant au bord d'un des canaux du centre historique de Bangkok. Les ayant étudié et visité lors de ma mobilité, je pourrais à la fois me servir des analyses déjà réalisées par mon groupe mais également des données que j'ai pu récolter. J'ai choisi d'étudier deux communautés du quartier de Bang Lumpoo, toutes deux se situant le long d'un des klongs les plus importants du centre historique de Bangkok (voir figure n°13). La première est la communauté de Ban Panthom, et la seconde est la communauté de Soi Parinayok (voir figure n°14).

Cette étude de cas permet de se rendre compte des modes de vie, des histoires, des cultures et des processus de création architecturale, particuliers de ces communautés. Elle permet également, de comprendre l'appropriation des espaces de vie par les habitants, ainsi que leurs actions pour préserver leur patrimoine. Nous verrons donc dans un premier temps que ces deux communautés, à leurs manières, sont les témoins

de l'histoire de Bangkok, et qu'elles sont au centre de ce processus de conception de l'habitat spontané. Elles sont à la recherche d'une réelle appropriation de l'espace, à la fois privé et commun, afin de redonner vie à leur communauté. Nous verrons également les combats menés afin de préserver ce patrimoine. Cette notion de patrimoine sera le lien avec la ville de Bangkok, et ouvrira sur la question de l'avenir de ces communautés. Un avenir incertain de part l'apparition du phénomène de gentrification et leur place en tant que participants aux rénovations urbaines futures.



① La communauté de Ban Panthom

② La communauté de Soi Parinayok

Figure 14 - Deux communautés étudiées - l'habitat spontané ancien de Rattanakosin

1. LES COMMUNAUTÉS DE L'HABITAT SPONTANÉ ANCIEN : TÉMOINS DE L'HISTOIRE DE BANGKOK

Une diversité fonctionnelle originelle et une hétérogénéité architecturale : marqueurs de l'habitat spontané ancien

Commençons avec un peu d'histoire, cette partie présentera d'une manière générale l'habitat spontané ancien, sans viser une communauté en particulier, l'analyse large se resserrera ensuite sur les deux communautés choisies sur lesquelles les informations historiques étaient insuffisantes pour permettre une analyse précise du phénomène. Ce choix vient du fait, qu'il nous fallait partir d'une analyse large pour pouvoir se resserrer par la suite. De plus, nous ne possédons pas les informations nécessaires pour les deux communautés choisies, les informations historiques qui nous aurait permis d'analyser ce phénomène de manière précise. Cependant tout ce qui va être expliqué par la suite nous permet de comprendre le contexte de ces deux communautés. Cela nous permet également de planter le décor, afin d'analyser correctement les enjeux de notre problématique, à travers cette étude.

Les ensembles d'habitat spontané ancien s'organisaient sous forme de Ban (village) ou Bang (lotissement sur l'eau) (Askew, 2002). Ils se sont développés avec la croissance de Bangkok, directement liés à l'urbanisation et l'attractivité de la ville, ou en relation avec les activités environnantes. La plupart du temps, les communautés se constituaient autour de l'agriculture, la riziculture, et des grands travaux de la capitale. Les ouvriers ayant participé aux chantiers des canaux artificiels par exemple, un des plus grands chantiers urbains de Bangkok, avaient l'autorisation de s'implanter sur les terrains attenants afin d'y cultiver le riz. Les logements de bois épousaient la forme linéaire du canal, perpétuant la proximité du logement avec l'eau. Tout était question de relation, un logement devait être construit suivant la courbe de l'eau, car tout le commerce, leur vie, était tourné vers les canaux. A l'intersection de plusieurs voies de circulation fluviales et viaires, les communautés marchandes formaient une autre configuration d'habitat spontané, mêlant l'activité commerciale et résidentielle. Souvent, elles étaient structurées autour d'une halle couverte, de boutiques, ou encore des berges si le marché était flottant. En résulte des ensembles architecturaux spécifiques, dont le plan a été dessiné pour optimiser la fonctionnalité, la visibilité avec les canaux et la durabilité (ne pas construire des logements précaires qui finiraient par s'effondrer).

La plupart du temps, dans le centre historique de Bangkok, l'habitat spontané ancien découlait de l'organisation du marché, sur le modèle des compartiments chinois : le commerce au RDC, le logement sur les niveaux supérieurs.

D'autres ensembles résidentiels anciens de cœur de ville développaient des spécialités artisanales ou culturelles. Ces activités ont moins influencé l'organisation spatiale que dans les communautés marchandes : l'implantation des constructions était plus lâche et les activités professionnelles ne reprenaient pas le modèle architectural des compartiments chinois.

Les ensembles résidentiels que nous appelons ici « habitat spontané ancien » étaient auto-construits par des résidents « sachants ». Cela sera développé par la suite, mais tout au long de l'analyse nous pourrons remarquer que les habitants des communautés anciennes construisent selon des principes architecturaux précis et avec des intentions de préserver un patrimoine, démontrant que la construction est loin d'être mise en œuvre au hasard. Ces ensembles résidentiels n'étaient pas bâtis non plus en dehors du marché régulier de la construction. Ils participaient à l'urbanisation et au développement économique du district dans lequel il se trouvait. L'architecture ne se distinguait pas de son environnement urbain. Tout cela a un peu changé au fil du temps.

Dans les communautés marchandes seule la densité des constructions et l'absence de bâti récent trahissent l'ensemble spontané ancien, puisque la structure spatiale demeure clairement visible et continue avec le tissu urbain environnant.

Dans le contexte de modernisation rapide dans certains secteurs de Bangkok, ces ensembles résidentiels ont été rattrapés par l'urbanisation plutôt que transformés par le tissu courant contemporain. L'évolution récente des

principes constructifs cause un déclin économique de ces communautés et une densification de l'urbanisation, qui fait apparaître une dégradation du bâti. Nous pouvons lire dans certains articles ou ouvrages, que les ensembles spontanés anciens sont nommés « old communities » renvoyant aux notions d'obsolescence et de vétusté.

Le processus de formation des ensembles spontanés anciens explique en partie la dénomination courante de « communauté » : tout d'abord géographique et culturel. L'homogénéité de la population se doublait parfois de la pratique d'une activité professionnelle, d'une religion ou d'un statut particulier. De telles spécificités aident à renforcer la cohésion sociale et donne sa particularité à la communauté. Ce phénomène participe à l'assimilation des résidents à la société thaïe sur le long terme. Le partage d'un passé reconnu et illustré par la totalité des Bangkokiens participe de la constitution d'une « identité » locale revendiquée par les chefs de communautés et certains résidents.

Les ensembles spontanés anciens sont ancrés physiquement et historiquement dans la capitale, mais leur population n'est pas pour autant homogène. Des arrivants plus tardifs densifient l'espace construit, se greffant aux descendants des premiers résidents ou les remplaçant. Les ensembles spontanés anciens, autrefois marqués par une relative unité, se caractérisent moins par leur rapport au site et leur cohésion sociale que par leur aspect atypique.

Bien que moins de la moitié de la population d'origine vive encore dans ces communautés, l'ancienneté de l'ensemble bâti et la densité assurent dans une certaine mesure la continuité des relations entre les habitants. Les coutumes et les activités locales, sont plus facilement perpétuées.

Pour Michael Herzfeld, anthropologue militant pour la préservation de la communauté de Pom Mahakan, la cohésion sociale existe et représente l'enjeu principal de sa conservation.¹ L'ensemble spontané peut être ce cadre d'entraide d'intégration ou d'une solidarité communautaire, mais aussi mettre à l'écart ceux qui n'en partagent pas les pratiques.

Les étapes de densification interne des ensembles spontanés anciens, et de modernisation urbaines alentour, ont accentué le décalage avec les quartiers attenants. Aujourd'hui l'architecture y est éclectique suite aux modifications apportées au bâti et aux changements internes (des changements démographiques et économiques). Ce sont des ensembles composites, dans lesquels l'habitat spontané témoigne de l'évolution de Bangkok et de la société thaïe. L'implantation du bâti, les typologies architecturales ainsi que les matériaux révèlent des formes d'habiter particulières, qui évoluent selon le contexte urbain.

A l'époque, les constructions en bois sont nombreuses et les ensembles résidentiels spontanés sont homogènes et se distinguent aisément en bordure de canaux. Aujourd'hui, la mutation physique de Bangkok, matérialisée par le changement des matériaux, va contribuer à accentuer le contraste entre la ville qui se modernise et les ensembles résidentiels spontanés anciens.

L'habitat spontané ancien était tout d'abord le mode d'urbanisation résidentielle principal.

L'implantation du bâti semblait suivre une organisation tramée, orthogonale et largement irriguée par les voies de circulations (voies carrossables ou voie d'eau). Les logements se sont développés selon une implantation quadrillée, transversale au canal. La répartition des logements n'était pas vraiment organisée, hormis qu'elle était alignée aux canaux. La densification qui a suivi, a modifié cette organisation quadrillée, remplissant les entre-deux jusqu'à atteindre les berges du canal, malgré l'interdiction de construire à moins de 6 mètres du centre du canal. Des voies secondaires de desserte reprenaient l'orientation du canal, le plan dessinait alors des îlots denses rythmés par les ouvertures du mur.

La configuration particulière de ces communautés tient aux limites du site, développant une face sur le canal et l'alignement des constructions en retrait. Les circulations ne sont pas pensées séparément, elles découlent du gabarit des logements et de la recherche de lumière et de ventilation. Les logements ont une largeur

¹ Il ajoute d'ailleurs que l'hétérogénéité en fait un lieu « typiquement bangkokien », extrait de son ouvrage « Siege of the Spirits. Community and Polity in Bangkok », 2016

comparable, correspondant à une double orientation favorisant une bonne ventilation, tout en protégeant du soleil. Le séquençage de la parcelle par des circulations transversales (système de ruelles) est plus efficace que le séquençage longitudinal, afin de maximiser la circulation du vent puisque favorisant les espaces non bâtis (voir figure n°15).

Aujourd'hui les constructions récentes et les extensions des anciens logements, finissent d'investir les espaces interstitiels. L'implantation actuelle quadrillée évolue vers un schéma mixte où la trame orthogonale (rues et bâtis alignés) coexiste avec un système de placettes communes (des vides cernés par les logements). Certaines maisons en bois ont été rénovées en bois ou en matériaux durs. Elles sont rénovées en RDC majoritairement, plus étroites. La rénovation est un acte de résistance : les résidents s'emparent du terrain, construisant pour ne pas être expulsés de leur communauté. Mais dans un contexte d'incertitude, la plupart des habitants ne comptent pas consolider davantage ou améliorer leur logement, car ils ont peur de se faire expulser dans peu de temps et donc de dépenser pour rien.



Alignement et retrait des constructions tournées vers le canal



Recherche de ventilation et de lumière par des circulations transversales (système de ruelles)

Figure 15 - Analyse du séquençage des parcelles

Évolution des typologies et des pratiques spatiales

Au fil du temps, nous avons remarqué que l'habitat spontané ancien voit ses typologies d'habitat et ses pratiques spatiales évoluer.

La bâti, malgré le fait qu'il est changé, montre une persistance d'architectures historiques. Il est délicat de classer en typologies l'ensemble des habitations au vu de la diversité des configurations et des transformations apportées aux logements. Émergent alors deux grands groupes d'habitations : les maisons anciennes présentées comme un patrimoine architectural, et les constructions récentes.

La première catégorie est propre à une époque (Rama IV et Rama V), dans son aspects, son influences et son rapport au site. Les architectures anciennes sont des maisons sur pilotis. La véranda, l'espace sous pilotis, est parfois refermée pour doubler la surface de l'habitation, alors sur deux étages. Ces constructions modulaires en teck (bois) pouvaient être déplacées ou modifiées dans le temps par l'ajout de modules ou de volumes supplémentaires périphériques. La structure en bois, permet le soutient des panneaux de bois assemblés et préfabriqués qui forment les murs. La charpente en bois s'achève par une toiture galbée ou droite couverte de tuiles plates en losanges. Cette couverture, comme les parois de bois modulaires, se retrouvent dans les anciennes communautés marchandes ou dans les vieux marchés. Les constructions les plus anciennes se distinguent des maisons en bois plus récentes par leur esthétique et leurs dimensions. On retrouve dans cette catégories les espaces de la maison Thai traditionnelle, pilotis, terrasse, plateau libre, partition à mi-hauteur, affirmant leur filiation à une tradition constructive et à des types architecturaux locaux. La ventilation naturelle et la protection contre la chaleur sont deux éléments majeurs du dessin architectural en Thaïlande. Le rapport au sol et au ciel découle de cette dimension alors que l'habitat sur pilotis maximise la circulation de l'air et protège des intempéries. Les espaces de transition entre l'intérieur et l'extérieur existent sous forme de véranda, de balcons loggias, ou de kiosque. Au niveau de la toiture, la hauteur des pentes et l'absence de faux plafond aident à évacuer la chaleur tout en offrant un espace en hauteur dédié au culte. Les débords de toit protègent les parois, limitent l'inertie thermique et la dégradation du matériau. Les volets aux battants rarement rabattus contre les parois dirigent le vent à l'intérieur et assurent une ombre latérale dans le logement. A l'intérieur les partitions sont ajourées, en bois également, ou assurées par le mobilier afin de ne pas bloquer l'air dans l'habitation. Toute l'habitation est régie par le travail du bois et le rapport au climat : son assemblage, sa texture, sa couleur et le jeu de la lumière.

La seconde catégorie voit évoluer la première. Les parois de bois ainsi que les tuiles sont généralement remplacées par des plaques de tôles, par manque de moyens. Les pilotis en bois ont été remplacés par des poteaux en béton. Le bois tend à disparaître dans les rénovations et dans l'architecture actuelle : le teck, denrée rare et coûteuse aujourd'hui, véhicule une image désuète pour une partie des Bangkokiens, à l'opposé du verre et du béton qui représentent la modernité. Les reconstructions et maisons de la seconde moitié du XX^{ème} siècle rendent compte d'une autre organisation spatiale que les maisons anciennes, sur les plans de l'intimité, du rapport au sol et au ciel. L'attachement des résidents à ces constructions paraît moins fort.

Cette évolution de ces communautés ne concerne pas seulement les typologies d'habitat, elle concerne également leur pratiques spatiales.

A l'échelle de l'habitat, les habitations de la première catégorie, induisent un mode de vie particulier sur le plan familiale et sur leur rapport au site. Les maisons anciennes abritaient des familles pluri-générationnelles. Une maison de l'époque de Rama V peut accueillir 3 générations, avec une extension ajoutée pour les petits enfants du propriétaire sous forme d'un pavillon latéral. Tout était réfléchi de façon à ce que les espaces de la maison thaïe traditionnelle soient, par essence, intergénérationnels. Elles étaient largement ouvertes favorisant l'appropriation des grands espaces par tous, au détriment de l'intimité. Les espaces étaient partagés et multifonctionnels (partitions légères, grands volumes). Les espaces humides, cuisine, bain, toilettes, pouvaient être à l'écart. De même, le rapport à l'extérieur était plus prononcé, de larges ouvertures, un espace « jour » non clôturé sous la maison, etc. L'architecture domestique populaire sous Rama IV et V était ainsi adaptée à un climat, un site mais moins privatif qu'aujourd'hui.

Pour la seconde catégorie, le mode d'occupation de l'espace partagé perdure plus facilement dans les anciennes habitations, alors que la plupart des constructions résidentielles récentes sont calquées sur un plan occidental. L'habitat répandu à Bangkok est moins intergénérationnel, il donne davantage de place à l'individu. L'espace domestique en est bien sûr transformé. Le RDC est davantage privatisé, la limite entre les espaces privés et ouverts se situe sur un axe horizontal plutôt que vertical. Les espaces sont composés en longueur. On passe de l'espace public, la boutique ou la terrasse couverte sur la ruelle, aux espaces privés jusqu'aux espaces nuits ou humides à l'arrière de l'habitation. En R+1, les logements conservent en revanche la répartition spatiale des habitations anciennes sur pilotis, avec notamment un espace privé sous toiture.

Le confort domestique a également évolué avec l'apparition de nouveaux outils, comme le matériel électrique ou l'évolution du mobilier. Le changement des perceptions de l'architecture vernaculaire avec l'apparition du mobilier moderne, entraîne des relations amoindries entre les maisons, les modes de vies des résidents changent. Nous observons également, que l'apparition d'espaces de transition (escalier avec palier couvert) sur les constructions plus récentes, entraîne une nouvelle relation entre l'habitat et son environnement. On constate le repli vers l'intérieur des habitations, traduit de trois façons :

- Réduction des ouvertures
- Fermeture des espaces
- Distinction plus franche entre intérieur et extérieur, que ce soit physiquement ou visuellement

Pour chaque époque, le bâti traduit une relation à l'extérieur et aux autres, il met ainsi en évidence l'évolution des modes de vies, les perceptions divergentes de la communauté et d'espaces environnant tantôt naturel pour les anciens, tantôt insécurisant pour les foyers plus récents. On constate aussi des rapprochements entre les deux groupes de constructions, une influence mutuelle sur le plan architecturale. Tandis que les anciennes constructions attestent d'un rapport au site, au climat et d'autres modes de vie, les plus récentes mêlent les changements sociétaux à la réinterprétation des détails du bâti vernaculaire. De même les modifications apportées à l'habitat spontané ancien tendent à « lisser » son aspect avec les constructions contemporaines. C'est pour cela qu'un simple visiteur ne va pas faire attention qu'il assiste à deux époques différentes, malgré des situations changeantes. L'habitat spontané ancien tend à s'unifier, surtout dans son architecture.

Enfin l'appropriation des espaces extérieurs par des constructions, des aménagements privés ou destinés à un usage commun, constituent un autre degré d'unification de la communauté. Dans les circulations, les interstices, les cours et les berges, les résidents construisent des espaces de stockage clos mais aussi des jardins, des espaces de rassemblement, des cuisines extérieures qui pondèrent le « repli vers l'intérieur » de l'habitation évoqué plus haut (voir figure n°16). De nombreuses activités prennent place à l'extérieur du logement, dans les espaces de transitions, à la limite du privé et du commun : le jeu, la cuisine, le bavardage, les activités professionnelles, etc. Le privé déborde sur l'espace commun comme on peut le voir dans l'habitat spontané pur.

Les espaces sont devenus multifonctionnels et donnent la sensation de partager le quotidien des résidents en passant simplement devant une boutique ou dans une ruelle. Les espaces extérieurs de sociabilité alimentent la vie en commun puisque les actions sont à la vue de tous. La communauté en ressort plus construite physiquement : l'interconnaissance passe par le partage d'actions communes. Les nœuds de circulations sont les lieux privilégiés de rencontres, servent d'espaces de vente, d'information communautaire et touristique. Ils servent aussi aux rassemblements et à la promotion de la communauté. Une fois passé ces points attractifs les passants, visiteurs, peuvent percevoir la composition architecturale de l'habitat spontané ancien. C'est donc autour de la promenade, du parcours, que les communautés établissent leur relation avec la métropole. Les espaces doivent alors légitimer la persistance de cette communauté, car elle apporte une singularité à la ville de Bangkok.

Les deux communautés que nous allons présenter témoignent de ce passé, d'une diversité fonctionnelle originelle et une hétérogénéité architecturale, ainsi que des modes de vies particuliers. Même si elles se situent dans le même district, elles sont différentes en plusieurs points. Dans les parties qui vont suivre, elles seront présentées et analysées simultanément, afin d'en retirer le plus d'informations possibles, différentes et pertinentes.



Source : photo prise lors de ma mobilité

Figure 16 - Cuisine extérieure : efface la limite privée / publique

2. UNE APPROPRIATION DES ESPACES PRIVÉS ET COMMUNS PAR LES HABITANTS

Notre analyse se concentre sur deux communautés, vivant dans ces ensembles spontanés anciens, le long du Khlong Rop Krung, l'un des principaux canaux de Rattanakosin Island. Ce canal relie le fleuve de Bangkok, le Chao Phraya au Khlong Maha Nak, l'un des plus anciens canaux de Bangkok, et également un des plus touristiques avec ses nombreux ferrys. Le centre historique de Bangkok Rattanakosin est divisé en trois zones, la zone intérieure, la zone centrale et la zone extérieure (voir figure n°17). Toutes deux se situent au Nord de Rattanakosin, dans la zone centrale. Elles sont positionnées dans un endroit stratégique, de par leur lien étroit avec le canal, et également proche d'un des lieux les plus touristiques de Bangkok, Khaosan Road. Khaosan est un quartier de Bangkok, très connu pour ses nombreuses maisons d'hôte (guest houses). Le quartier est situé non loin du Grand Palais au centre-nord de la ville. C'est le rendez-vous des touristes plutôt routards, notamment dans la très fameuse Khaosan Road². Ce site, bien qu'attrayant car toutes les opportunités de la ville y sont représentées, et proche de nombreux lieux touristiques, est devenu un lieu dans lequel on perd finalement le contact avec la vraie Bangkok qui ne se résume pas à un marché pour touristes en mal de consommation. Nos deux communautés sont donc là pour montrer l'image du vieux Bangkok, d'un passé, d'une architecture, d'une culture et d'un mode de vie différent de ces lieux touristiques dépourvus d'histoire.

² Khaosan Road est longue d'environ 500 m, composée de bars, restaurants, attractions. Cette voie est le centre de rencontre des backpackers à Bangkok.

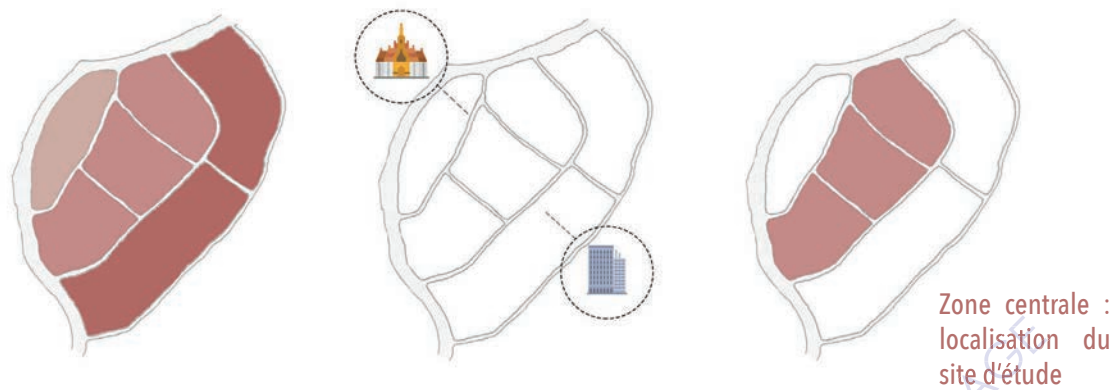


Figure 17 - Les trois zones de Rattanakosin

La première, la communauté de Panthom, est située entre le pont de Banphanthom Alley et celui juste en suivant, en descendant le canal, le pont de Chaloem Wan Chat (voir figure n°14). Elle présente un site calme et attractif, avec une promenade le long du canal, bordée d'arbres, qui fut rénovée sous les directives de la BMA (Bangkok Metropolitan Administration), l'administration en charge de la gouvernance de Bangkok (voir figure n°18). Cette communauté est séparée en deux rives. L'ensemble spontané de la rive nord se maintient sur ce site, entre deux zones gentrifiées. Suite à cette gentrification, de nombreux quartiers de Bangkok sont transformés, l'arrivée de catégories sociales plus favorisées qui réhabilitent certains logements importe des modes de vie et de consommation différents. En effet dans cette communauté, nous pouvons observer des lieux touristiques, comme des hôtels, des restaurants, des cafés à chats, très à la mode, qui se sont installés sur cette rive nouvellement rafraîchie pour y faire prospérer leurs commerces. De plus, c'est un site stratégique en plein centre historique de Bangkok qui attire de par son côté village, et ses habitats anciens, preuve du passé de Bangkok. La seconde rive, quant à elle, est composée essentiellement d'habitats spontanés purs, ou d'immeubles modernes laissés à l'abandon, que les résidents s'approprient pour y vivre. Cette ancienne communauté commerçante continue à survivre grâce à ses commerces au RDC, et sa culture artisanale qu'elle se développe majoritairement sur la rive sud. Durant mes nombreuses balades sur ce site, j'ai pu remarquer un site parfois plein de vies, avec des membres de la communautés qui se retrouvent pour discuter, jouer, etc, et d'autre fois très calme avec juste le bruit de l'eau qui vient apaiser les lieux. Les habitants sont très ouverts et enclins à la discussion, même si la barrière de la langue est pas toujours simple. Cela se voit qu'ils ont l'habitude des touristes, et parce qu'ils ont besoin d'eux, ils les acceptent et les intègrent à leurs espaces.

La seconde communauté, je l'ai choisie, car elle est l'inverse de la première. Quand la première nous montre l'évolution du spontané ancien, avec l'arrivée de nouveaux résidents qui changent les perceptions d'un site, la seconde est un véritable retour aux sources. La communauté du Soi Parinayok, est une communauté marchande qui, sans doute, remonte aux origines de Bangkok. Elle occupe une seule des rives du canal, et se situe à la suite de la première, après avoir franchi le pont de Chaloem Wan Chat (voir figure n°14). En tant que visiteur, lorsque l'on franchit ce pont, nous découvrons un tout autre monde, laissant derrière nous la balade paisible le long du canal, nous arrivons dans un espace rempli de bâches plus colorées les unes des autres (voir figure n°19). Nous entrons dans espace bruyant, rempli de vies, un réel lieu de communauté. De nombreux marchés (frais) qui attirent touristes et communautés voisines, et qui offrent des senteurs et des couleurs, qui rendent le tout harmonieux et joyeux. Ces marchés se situent devant le canal, ils en obstruent la vue sur l'eau, mais accentuent leur lien fort avec son histoire (ancien marché flottant). Lorsque nous sommes sur le pont, ou sur d'autres passerelles sur le site, nous n'avons pas de visuel sur l'intérieur de la communauté, seulement sur les couleurs du marché, dans aucun cas nous pouvons imaginer les richesses d'une communauté comme celle-ci. Quand nous retournons à l'intérieur, sur une voie principale parallèle au canal, nous laissons notre regard s'orienter vers la ville, et là nous découvrons un spectacle hors du commun. Comme expliqué plus haut, cette communauté garde des traces d'une architecture vernaculaire, de nombreuses maisons faites de bois, qui

montrent des techniques de constructions et des espaces de vies bien particuliers. La première impression que j'ai eu en entrant dans cette communauté, ce fut la stupéfaction de voir à quel point Bangkok est hétéroclite dans son architecture, son mode de vie, ses coutumes et même ses couleurs.



Source : photo prise lors de ma mobilité

Figure 18 - Panthom - Promenade le long du canal



Source : photo prise lors de ma mobilité

Figure 19 - Soi Parinayok - communauté marchande

Dans cette partie, je vais démontrer, grâce à une analyse à la fois spatiale et sociale de ces communautés, que leur mode de vie, leur histoire, leur culture et leur façon de créer leur propre architecture et urbanisme, permet une appropriation de l'espace particulièrement intéressante pour mon sujet. Cette étude de cas me permettra d'émettre des hypothèses sur les projets futurs de ces communautés. Dans cette étude, il me semble pertinent d'analyser d'abord les espaces propres à l'habitat, puis les espaces communs et les espaces urbains qui sont d'autant plus révélateur d'une logique de production de l'habitat spontané ancien. Je présenterai aussi les acteurs qui participent à la mise en œuvre de ces communautés.

L'espace de l'habitat spontané ancien, à proprement parlé, c'est à dire, le logement, la cellule familiale, est intéressant à étudier dans son évolution comme cela a pu être présenté dans la première partie de cette étude de cas.

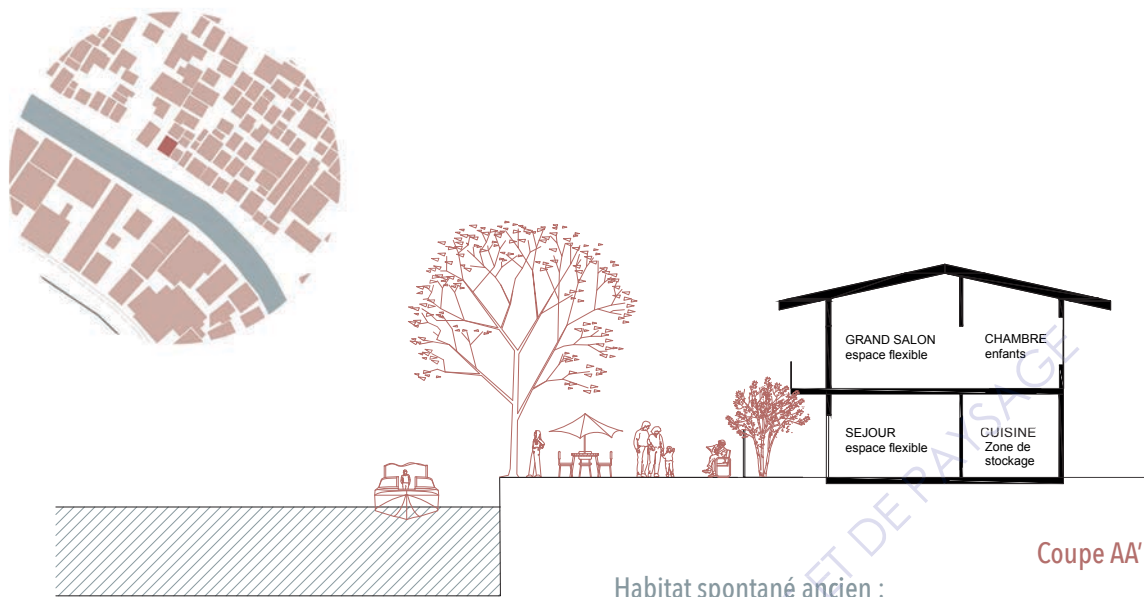
La communauté de Soi Parinayok, se distingue des autres communautés qui longent le canal, car nous avons ici une trace du passé architectural de la capitale thaïlandaise (voir figure n°20). Quelques maisons en bois sur pilotis perdurent et sont une démonstration d'un savoir-faire, et d'un type de construction propre aux thaïlandais. Une architecture vernaculaire sortie tout droit du passé, qui montre l'envie des habitants de faire perdurer leur tradition. Le reste des logements de la communauté sont faits de bois, et de matériaux de récupérations. Comme on a pu le voir, l'utilisation de matériaux moins chers, comme les plaques de tôle, montre une évolution de l'habitat spontané ancien. Les habitants ne veulent pas être relogés ailleurs, et devoir quitter leur communauté, ils construisent donc sans réel autorisation et s'insèrent le plus possible dans les espaces libres du plan masse de base. Des architectures comme celles-ci se rapprochent de ce que l'on peut appeler du spontané pur. Ce qui est intéressant dans cette conception, c'est que la planification et la mise en œuvre, sont entièrement faites par les habitants eux-même. La place de l'auto-construction et de la projection de soi dans la façon de construire un logement est très importante pour ces communautés. Cette part de l'auto-contrition dans le processus de création de l'habitat spontané thaïlandais, nous allons la retrouver dans les trois études de cas. Dans cette communauté, ce mode constructif entraîne un dynamisme particulier et une perception particulière des espaces privés. J'ai pu constater par moi même en visitant un des logements les plus spatiaux de cette communauté, que la partition à l'intérieur reflète bel et bien les espaces de la maison traditionnelle, un plan libre avec une partition simple qui permet des espaces multifonctionnels (voir figure n°22). Les espaces sont largement ouverts et grands favorisant l'appropriation par tous. La famille qui habitait dans cette maison de bois (voir figure n°21) a expliqué qu'ils vivaient à 7, les 2 parents, les 3 enfants et les grands parents. Des espace intergénérationnelles, comme le grand salon à l'étage, leur permet de se retrouver. D'autres d'être plus isolées. Certains espaces peuvent être aussi changeants, flexibles, ils nous expliquent que quand ils reçoivent du monde le salon du haut devient une chambre d'amis, et ils bougent les meubles de la salle du bas, afin de rendre le séjour plus grand et attrayant. Cette flexibilité et cette façon de penser l'espace nous montre que ces communautés sont à la recherche du lien social et la préservation des notions de génération. De plus, nous avons pu remarquer à travers ces habitats, le lien fort avec le site, les maisons sont orientées vers le canal et les espaces communs.



Figure 20 - Traces d'un patrimoine architectural

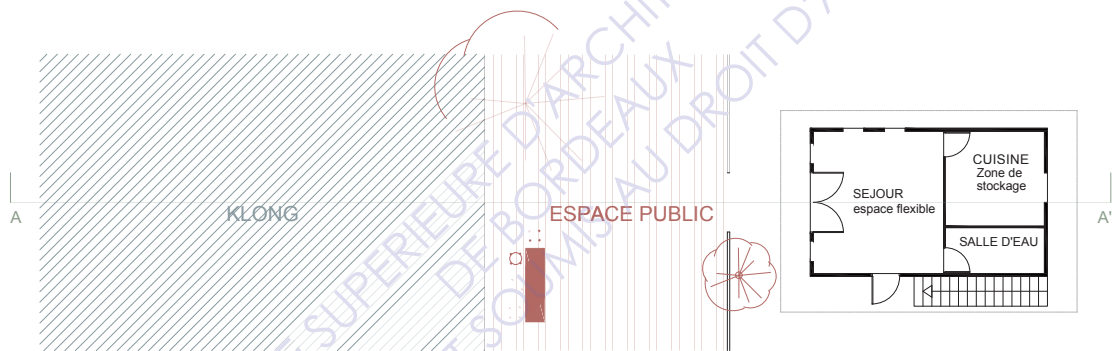


Figure 21 - Habitat spontané ancien visité et analysé



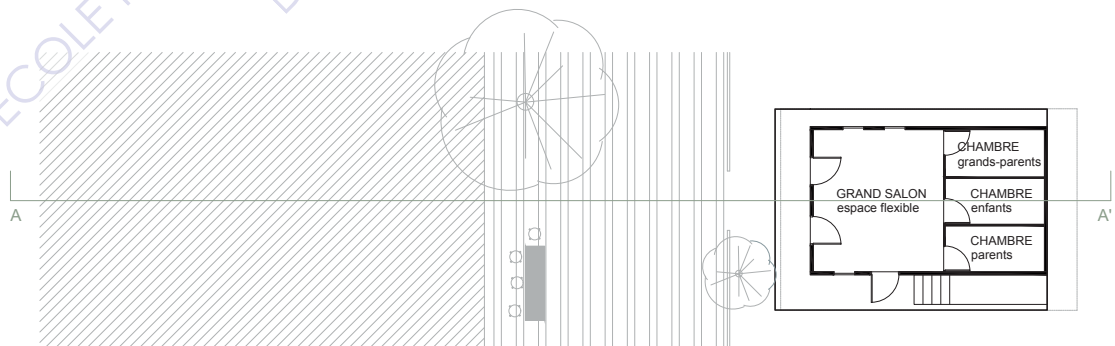
Coupe AA'

Habitat spontané ancien :
 - modes constructifs maison traditionnelle
 - tourné vers l'espace commun et le canal



Plan RDC

Habitat spontané ancien :
 - Espaces flexibles et multifonctionnels
 - Circulation verticale extérieur



Plan R+1

Figure 22 - Analyse spatiale d'un habitat spontané ancien de la communauté de Soi Parinayok

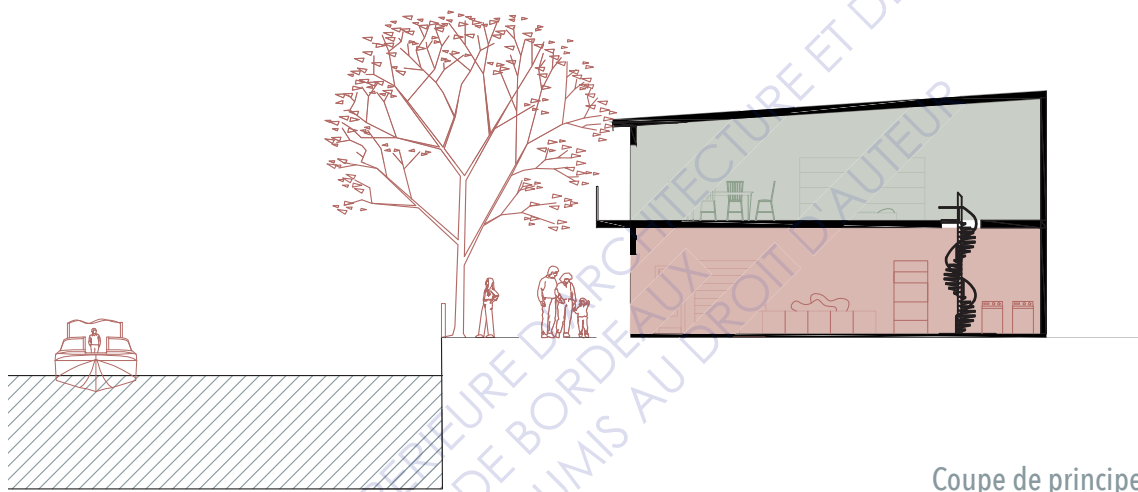
La communauté de Panthom quant à elle, reflète l'évolution de ces constructions résidentielles. Nous retrouvons ici de l'habitat qui se fond avec le reste du bâti. L'identité de la communauté ancienne s'efface peu à peu, mais cela lui est égal, les habitants de ce quartier préfèrent s'adapter plutôt que de devoir disparaître ou se reloger à l'extérieur du centre historique. Le bâti ancien se fond dans le décor, d'autant plus que les nouveaux arrivants, comme les hôtels et restaurants, reprennent des principes architecturaux de la maison traditionnelle, utilisation du bois, toit en pente avec un débord, et espace sous pilotis. Ils essaient de retrouver une trace du passé en reprenant la typologie de l'habitat ancien et en faisant une pâle copie, les touristes peuvent alors mieux assimiler le lien avec le passé. J'ai pu visiter un de ces hôtels (voir figure n°23), l'intérieur reprenait les espaces des maisons traditionnelles les plus riches en teck, avec des espaces communs généreux au RDC, sous pilotis. L'habitat spontané de cette communauté se confond donc avec ces copies, et lorsque nous nous promenons le long du canal, si nous ne nous arrêtons pas discuter avec des membres de la communauté, il est parfois difficile de faire la différence entre copies et originaux.



Source : photos prises d'un hôtel dans la communauté de Panthom, lors de ma mobilité

Figure 23 - La gentrification : copie du passé

Les constructions résidentielles récentes, de l'ordre du spontané ancien, sont souvent composées de la sorte : RDC dédié aux commerces et un R+1 dédié aux espaces privés, espaces de vie (chambres, salles d'eau, salons, cuisine) (voir figure n°24). Certains logements privilégient une répartition des espaces au RDC, et préfèrent louer l'étage, pour permettre une entrée d'argent. Même si l'habitat spontané ancien ne dénote pas de l'architecture gentrifiée qui s'est installée à côté, il est différent des logements modernes qui sont venus combler les vides du site. On le différencie de par son orientation. Autrefois, les maisons étaient tournées vers le fleuve ou le canal, comme nous avons pu le voir dans la première partie de ce mémoire. Après une certaine époque, elles se sont tournées vers la route que depuis le canal (voir figure n°25). Ce changement de direction s'explique par le changement de mode de transport, auparavant tout se faisait pas bateau, désormais tout se fait par voie terrestre. S'en est suivi un retournement des accès, qui privilégie désormais l'entrée depuis la route. Sur ce site, la communauté ancienne reste tournée vers le fleuve même si le lien avec celui s'estompe : aucune descente vers le fleuve, tout est fermé avec un garde-corps. De plus, quelques détails architecturaux du passé restent présents car ils sont synonymes de confort. La question de l'avant toit pour la ventilation et l'ensoleillement perdure (voir figure n°26) alors que les constructions les plus récentes tournées vers la route, n'en possèdent pas côté canal. Il existe donc une coupure au sein des façades, qui nous permet de trouver aisément l'habitat spontané ancien. Sur l'autre rive, des bâtiments modernes en béton, sont laissés à l'abandon. Certains habitants de la communauté utilisent le RDC pour faire vivre des ateliers, des commerces d'artisanat (voir figure n°27). Les étages quant à eux sont squattés par certaines familles pauvres de la communauté. Les habitants de l'autre rive décrivent ces lieux comme des endroits dangereux, et tristes. Ils aimeraient retrouver leur communauté passée, et recommencer à faire des événements tous ensemble.



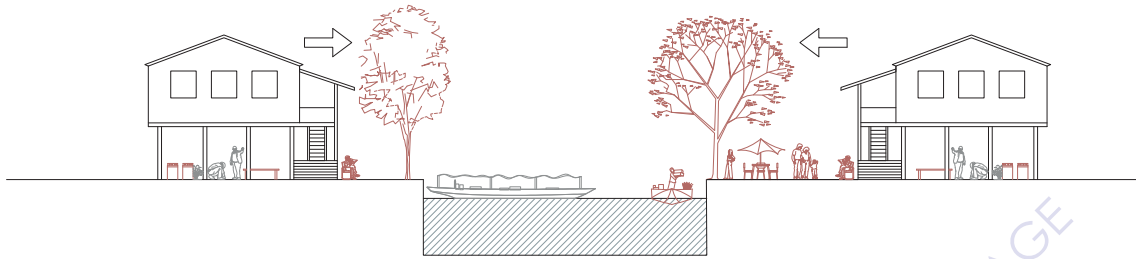
Coupe de principe

- ESPACE PRIVÉ : chambres / séjour / salle d'eau
- ESPACE PROFESSIONNEL : commerces / zone de stockage + cuisine



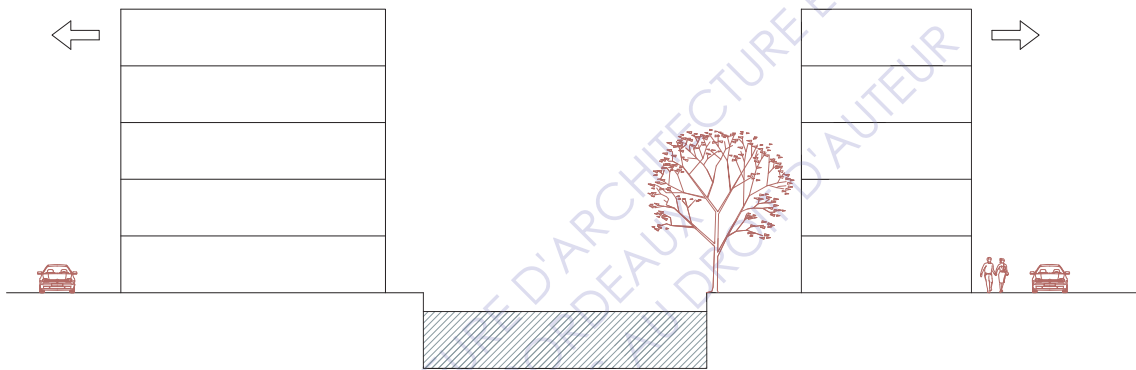
Figure 24 - Analyse spatiale d'un habitat spontané ancien de la communauté de Panthom

PASSÉ



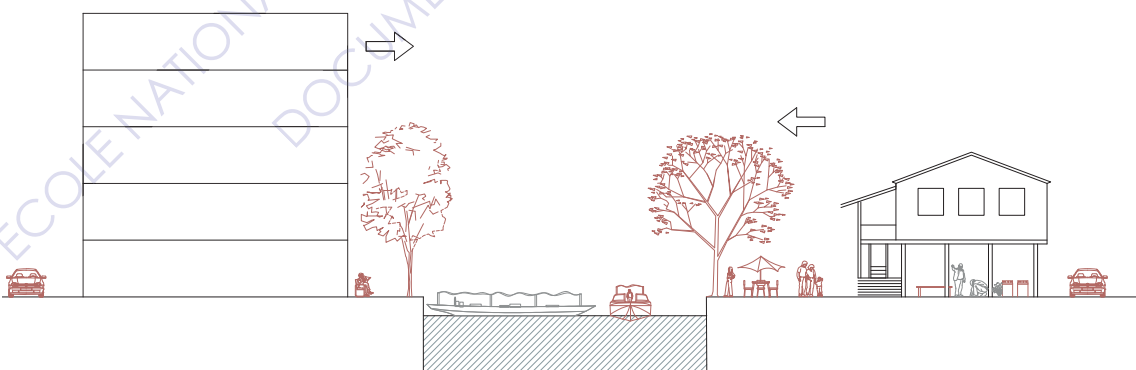
Bâties tournées vers le canal

PRÉSENT



Bâties tournées vers la route

FUTUR



Direction vers le canal de nouveau

Figure 25 - Évolution de l'implantation du bâti



Source : photo prise lors de ma mobilité

Figure 26 - Des éléments architecturaux : traces du passé



Source : photos de l'autre rive de la communauté de Panthom, prises lors de ma mobilité

Figure 27 - Des squatters qui utilisent l'artisanat comme «légitimité»

Cette analyse à la fois spatiale et sociale de ces espaces privés, nous montre que le passé peut perdurer, et que les communautés mettent tout en œuvre pour s'approprier ces espaces et améliorer du mieux qu'ils peuvent leur condition de vie. Cette notion d'appropriation et de projection de soi, se ressent également dans les espaces communs de ces deux sites.

Les espaces communs ont pour fonction de montrer la valeur architecturale, culturelle et parfois artisanale de la communauté. La communauté est liée à l'artisanat et à la perte artistique et culinaire locale. Le site serait un lieu de mémoire ayant vu naître un patrimoine intangible dans des habitations toujours présentes

mais rares à l'échelle de la capitale³. Les espaces communs en sont le principal support, ils sont également là pour montrer le lien social fort qui existe entre chaque habitant de ces communautés. Pour chaque espace, une histoire, des fonctions et des usages pluriels, qui montrent un tout autre aspect de la communauté, que sa typologie d'habitat, mais qui fait tout autant parti du processus de conception de ces communautés.

Au sein de la communauté de Panthom, les résidents ont eux-mêmes créé la promenade le long du canal et rénové le site en accord avec les prescriptions des autorités thaïlandaises avec l'aide d'architectes ou universitaires. Alors que dans la seconde communauté, nous assistons à un combat perpétuel avec les autorités car elle ne veut pas évoluer ou en tout cas pas dans le sens que voudrait le gouvernement. Les habitants font leur propres espaces communs comme ils l'entendent, et toujours à l'image des usages dont ils ont besoin, comme des espaces de rencontre et de détente, entre deux marchés pour discuter et se reposer. La question de la découverte est intéressante dans les deux cas, car l'une mais tout en œuvre pour plaire au tourisme (Panthom), quand l'autre cherche à s'en défaire, ce qui rend le site encore plus attractif, car cela donne l'impression d'être une petite souris qui entre dans l'intimité des thaïlandais (Soi Parinayok). Le visiteur est guidé dans sa promenade par des pancartes explicatives. Les panneaux mettent en avant le passé du site. Il s'agit d'imiter le mode de représentation emprunté dans les musées et sur les sites historiques thaïs pour orienter la lecture autour de la valeur patrimoniale. L'aménagement des espaces non bâtis et des accès reproduisent les codes visuels et spatiaux propres aux lieux historiques accueillant du public. Les espaces communs oscillent entre fonction de représentation (mise en scène de l'architecture et des éléments patrimoniaux pour la communauté de Soi Parinayok) et fonction commerciale d'entrée de soi (boutiques, point de stationnement, d'information et de regroupement). Le décor n'est pas l'expression d'une appropriation individuelle mais une appropriation plurielle pour la seconde communauté et une invitation de l'étranger à découvrir le site, pour les deux.

Nous avons pu analyser ces espaces communs plus en détails. Dans la première communauté, ils se résument, la plupart du temps, à des espaces de seuils. Quand nous avons pu discuter avec des habitants ils nous accueillaient sur le bas de la porte, à l'entrée de leur commerce. Cette entrée donne directement sur la voie piétonne, et les habitants se l'approprient avec des chaises, des bancs, des plantes, afin d'inviter le passant à s'arrêter discuter avec eux, parler du bon vieux temps. Ils invitent rarement à l'intérieur surtout si ce sont des espaces de la cellule familiale, ils préfèrent rester sur le palier et contempler le canal. Certains habitants se servent des interstices entre chaque arbres plantés le long du canal, pour aménager un espace personnel dédié au sport, ou au repas (voir figure n°28). Ces espaces peuvent devenir des espaces communs lorsqu'ils veulent organiser des rassemblements. Mais ce sont des espaces qui restent discrets car la communauté laisse au maximum la place à la promenade touristique. Le tourisme est profitable aux activités artisanales et aux commerces de cette communauté. Cette volonté de se caler à des usages touristiques, peut provoquer une perte de leur identité et une perte des usages autrefois collectifs.

Dans la communauté de Soi Parinayok, les espaces communs sont, avant tout, les marchés. Une fois passé la barrière du logement, l'espace est composé principalement d'une voie carrossable, bordée d'arbres, puis de la zone de marché sur un large trottoir, qui vient déborder sur le fleuve. Les commerçants s'approprient très souvent la voie et nous ne pouvons pas, dans certains cas, distinguer la limite entre la route et le trottoir. L'espace urbain se mélange et vient jusqu'à la porte du logement. Les espaces ombragés sont souvent aménagés pour y faire des espaces de détente (voir figure n°29). Certains espaces laissés libres accueillent des zones de parkings ou de stockage. De plus, nous observons que cette communauté comme on a pu le voir dans la présentation du spontané ancien, entretient un lien étroit avec la nature et son territoire. De nombreuses plantes viennent déborder des maisons pour se fondre dans l'espace public, des arbres et des maisons de prières sont installés et l'espace autour est aménagé de sorte que les habitants puissent vivre leur lieu de culte pleinement. Ces maisons de prières nous pouvons également les retrouver sur le premier site.

Enfin, la seconde communauté nous montre une appropriation de l'espace public encore différente. Lorsque nous nous éloignons de la voie centrale et que nous nous baladons dans la communauté, entre les logements, nous pouvons assister à une démonstration de leur vie sociale. Les ruelles entre deux habitats spontanés

3 L'habitat de la communauté de Panthom, par exemple, a fait l'objet de rénovations devant appuyer sa conservation et sa participation à l'embellissement de Rattanakosin.

anciens, sont, elles aussi, investies par la communauté. Les habitants y aménagent des jardins, planifient des zones de restauration. Mais surtout des espaces de rencontre, où nous oublions que le seuil de chez soi s'arrête à celui des autres. La projection de soi est vraiment présente dans ces espaces communs, ils colorent, décorent de façon à ce qu'ils se sentent bien, et permettent aux autres de découvrir un peu d'eux-même. Le partage de soi est une notion qui n'est pas facile à analyser mais j'ai pu le ressentir quand je me promenais dans ces ruelles étroites (voir figure n°30). La communauté dans sa plus simple définition est alors présentée ici, ils peuvent partager des moments, discuter, ou travailler ensemble. Même si l'architecture a évolué avec son temps, que les pilotis ont pour la plupart disparus, les espaces de rencontre, qui autrefois se trouvaient sous la maison, se retrouvent aujourd'hui sur l'espace urbain.



Source : photos prises lors de ma mobilité

Figure 28 - Des espaces communs appropriés par la communauté



Source : photo prise lors de ma mobilité

Source : photos prises lors de ma mobilité

Figure 30 - Projection de soi

Figure 29 - Espaces de détente

Enfin, les acteurs de ces espaces sont à la fois les membres de ces communautés, mais également les touristes qui participent à l'évolution de ces espaces, et aussi les autorités locales et les personnalités académiques, même si ces dernières ne sont pas très présentes encore dans les deux études que j'ai choisies de montrer mais elles peuvent le devenir. Dans les résidents, deux groupes se distinguent, les défenseurs de l'habitat spontané ancien, et les autres plus aptes à lisser leur culture, habitudes de vie, avec les nouvelles productions. Les communautés doivent évoluer pour espérer leur maintien dans le cœur historique de Bangkok, établir des perméabilités avec le quartier. Nous avons pu voir que son organisation spatiale doit être cohérente avec la fonction touristique, pour perdurer. Le choix des matériaux dans la rénovation des logements est d'ailleurs évocateur de tensions avec les services urbains. Certains habitants souhaitent rénover les façades en utilisant le bois, par conviction (par respect de l'harmonie du bâti) mais aussi par choix stratégique. L'emploi de matériaux contemporains nuit au discours patrimoniale. Avec le bois, les résidents maximisent leur chance de demeurer sur place en gommant l'esthétique de bidonville attachée au lieu. L'harmonisation des espaces et la conservation d'activités, de traditions, de pratiques et d'une mémoire collective renforce « l'authenticité » recherchée pour déjouer l'éviction. La rénovation dans ce cas, où l'action des habitants, apparaît comme un outils de « réhabilitation morale » destiné à renforcer la confiance des autorités, reconnues comme supérieures, et à acter l'aptitude des résidents à être des citoyens légitimes de Bangkok. Cette aptitude est contrariée par un autre effet de la transformation du site par les résidents : l'appropriation expansive de l'espace. Alors que les espaces de rassemblements principaux sont libérés de toute « invasion » individuelle (décoration, mobilier), les limites du site sont transgressées par l'ajout de structures ou par des appropriations temporaires de l'espace public. Entente la recherche d'une adhésion au projet de rénovation urbaine de Rattanakosin et la pratique quotidienne expansive de l'espace, la posture des résidents est ambivalente. Elle trahit la divergence de point de vue entre les autorités et les membres de la communauté.

De plus, la question du patrimoine est à prendre compte, dans leur recherche de protection de leur habitat. Quelles peuvent être les conséquences d'une protection patrimoniale ? Est-il judicieux pour ces communautés de prétendre à une conservation du patrimoine ? Les conséquences sont dans un premier temps la régularisation d'un tissu irrégulier, et donc la perte de leur identité et d'un certains nombres d'usages mais cela leur permet aussi d'accéder à des services publics vitaux comme l'accès à l'eau et à l'électricité, un service de traitement des ordures ,etc. En effet, la BMA, va aider ces populations, c'est donnant-donnant, si elles font l'effort d'entretenir une étroite relation avec les espaces gentrifiés, alors elles auront accès à ces nouveaux services. Est-ce dans l'intérêt des habitants ? Ou est-ce dans l'intérêt de la ville ?

3. LA NOTION DE PATRIMOINE COMME LIEN AVEC LA VILLE

La notion de patrimoine est très importante pour ce type d'habitat spontané, car elle permet de le légitimer dans sa construction mais également elle fait lien avec la ville de Bangkok.

Si on reprend une notion basique du patrimoine, une notion qui nous vient d'au-delà des influences asiatiques. La notion de patrimoine, est bien antérieure au XXème siècle. Pourtant, la période post-seconde guerre mondiale marque une profonde accélération du nombre de monuments historiques protégés. D'après Françoise Choay⁴, les moyens techniques, dont la révolution culturelle mondiale nous a doté, ont eu plusieurs incidences mentales et sociétales, en particulier une normalisation des cultures au détriment de leur différence, avec pour conséquence un appauvrissement spectaculaire. Peu à peu, cette normalisation planétaire impacte toute forme d'architecture et d'urbanisme en puisant dans des moyens techniques très performants. Françoise Choay nous explique aussi comment la mondialisation a entraîné « la fétichisation du patrimoine, sous l'effet de deux réactions opposées ». La première intègre le patrimoine et, avec une certaine innovation, le rend compatible avec l'urbanisme contemporain, quand la deuxième agit dans une nostalgie passéiste et conserve le patrimoine préservé comme un objet de musée. Une des conséquences de la muséification du patrimoine est sa

4 Choay Françoise, *Le Patrimoine en questions, Anthologie pour un combat*, éditions du Seuil, La couleur des idées, 2009, 214p.

marchandisation. Comme Françoise Choay le rappelle dans son livre, depuis janvier 2002, «la loi 2000-5 confère aux musées nationaux le statut d'établissement à caractère industriel et commercial». Au-delà de développer une culture de masse, la mondialisation a également placé la culture comme objet de consommation. Le Patrimoine n'est alors plus perçu comme bien commun mais comme un levier économique, permettant de s'enrichir non pas intellectuellement mais financièrement.

Par ailleurs, la labellisation du patrimoine mondial, par l'UNESCO, a développé de manière exponentielle l'économie du Patrimoine ; et du même fait, sa dégradation. Les structures conçues pour accueillir les visiteurs suite à la labellisation du site en question dégradent le lieu et son histoire.

Finalement, Françoise Choay questionne le lecteur sur le réel problème auquel notre société est confrontée aujourd'hui, suite à la mondialisation : «sommes-nous aujourd'hui capables de produire des milieux humains différents, sous peine de perdre, cette fois, non pas notre identité culturelle mais bien une identité humaine dont la diversité des cultures est l'indissociable condition?». Le Patrimoine n'est donc plus une manière de conserver notre histoire, il devient la preuve de notre identité passée, la démonstration physique que l'on a su construire et concevoir autrement.

Dans le cadre de l'habitat spontané ancien, la notion de patrimoine transparait dans les discours d'acteurs au sujet de ces communautés, dans la manière de concevoir la métropole contemporaine. La question patrimoniale ouvre de nouvelles perspectives de négociations pour les résidents des ensembles spontanés anciens, des lors qu'ils sont rattachés à une projection de la ville. L'objectif de la BMA en termes de développement et d'attractivité touristique modifie la perception spontanée et son éventuel apport dans la capitale contemporaine. L'enjeu patrimonial n'est qu'un aspect de la valorisation de Rattanakosin tandis que l'habitat spontané apparait comme une ressource dans cette zone historique.

Le patrimoine, ou bien l'héritage, comme on peut dire en anglais, peut être défini comme « une formalisation d'ensemble de représentations que les collectivités choisissent ou non de retenir de la perception de leur environnement ». Cet ensemble de représentation s'articulent autour des mémoires, des gestes, des cultures, qui, entre autre « spécialise les identités collectives ». C'est pour Askew⁵, des valeurs normatives et commerciales en rapport avec « la préservation, la restauration et l'exposition d'une histoire, d'une culture et aussi de la nature », alors porteuses de signes de pouvoir.

Les organismes de conservation et de promotion du patrimoine (UNESCO, ICCROM, ICOMOS, etc), ainsi que les manifestations culturelles participent à inscrire le pays dans une image et une économie mondiale. Ces communautés vont, dans ce cadre, être perçues selon les acteurs, comme une partie du patrimoine, ou au contraire être considérées comme illégitimes dans le cœur historique de Bangkok.

Les communautés de l'habitat spontané ancien ont une attractivité bien elles, qui est reconnue. L'ensemble spontané a su conserver sa clientèle et sa réputation malgré les tensions avec la BMA, ainsi que sur le plan commerciale, avec l'attractivité du centre historique. Spatialement cela apporte une plus-value potentielle dans un contexte d'homogénéisation architecturale, permettant de maintenir des racines de l'habitat, construit par les habitants eux-même.

Enfin, sur le plan social, l'habitat spontané ancien agit comme un révélateur des entraves à la participation de la hiérarchie des enjeux urbains. Il questionne la constitution d'un patrimoine national en mettant à jour les références et cultures de travail divergentes ainsi que le crédit encore faible accordé à la population dans les affaires urbaines. Même si l'assimilation de l'habitat spontané ancien comme patrimoine n'est pas tranchée, ces communautés comptent déjà de nombreux touristes et visiteurs réguliers. Cette configuration urbaine, considérée à l'échelle de la ville, ajoute une dimension supplémentaire : un événement. La question ne serait pas tant de savoir si l'habitat spontané ancien est ou n'est pas un patrimoine, mais de considérer son potentiel au regard de l'évolution rapide de Bangkok, de la disparition des traces de son passé, et de son intérêt dans la cadre d'une globalisation et d'une fréquentation touristique croissante.

5 Askew Marc, *Bangkok. Place, Practice and Representation*, Londres : Routledge, coll. « Asia's Global Cities », 2002, 358 p.

La notion de patrimoine sauvegardé est associée à celle du parcours, de la promenade, de la découverte d'un passé. Pour le visiteur, les ensembles spontanés, quels qu'ils soient, peuvent provoquer un sentiment d'insécurité associé à des pratiques « anormalisées ». Mais ce sentiment n'est pas ressenti par tous, la singularité spatiale suscite même de l'intérêt chez certains visiteurs. Le ressenti dans l'appréhension de l'habitat spontané est une dimension fondamentale pour en mesurer l'impact. Ces communautés seront logiquement perçues comme des bidonvilles au premier regard. En tant que farangs (étrangers), les communautés denses frappent par l'enchevêtrement des constructions et les matériaux dégradés ou l'étroitesse des espaces ou leur appropriation. Quand le visiteur entrevoit l'intimité des résidents, il a conscience de ne pas faire partie du lieu. Cela peut provoquer un effet répulsif (sentiment d'insécurité) pour les visiteurs extérieurs mais aussi de la curiosité. S'associe donc la transgression, pénétrer sans y être invité, à des expériences annotées plus positivement : la surprise, la découverte, l'originalité d'un espace qui ne ressemble à aucun autre, la découverte d'un patrimoine révélé.

On entre dans un ensemble d'habitat spontané ancien consciemment, en percevant qu'il est différent de la ville alentour, et on s'y promène après en avoir fait le choix.

Ce patrimoine peut donc être un moyen de singulariser la ville de Bangkok. On ressent cette singularité vis à vis des oppositions qu'on a pu énoncer plus haut, entre les autorités de la ville et les communautés. Cette opposition soulève l'enjeu de l'image de la ville : ses modèles, ses références, la ville conçue et perçue. Certains voient le spontané ancien comme l'échec d'une vision moderniste de la ville idyllique. Tandis que d'autres ont une vision environnementaliste socialement responsable qui reconnaît le tissu social et spatial, essentiel à la survie de la vie urbaine. Pour ces derniers, le spontané ancien est une sélection de ce que l'on donne à voir d'un territoire dans sa dimension spatiale, sociale, culturelle et symbolique.

Durant toute ma mobilité, ces deux communautés m'ont montré que l'habitat spontané ancien peut représenter un intérêt en tant qu'expérience touristique. Il emporte cependant de mesurer l'impact qu'une fréquentation touristique provoque sur ces communautés. Les flux de visiteurs et l'aubaine commerciale ont transformé ces sites. Les résidents doivent trouver de nouveaux moyens de soutenir leur développement sans mettre en péril les résidents originaux. Une montée des prix, l'arrivée de nouveaux commerçants qui dénaturent le bâti ou encore nuisent à la tranquillité des résidents, entraîne un mécontentement dans ces communautés. Face à un phénomène de gentrification, que nous développerons plus bas, la notion de patrimoine est peu à peu remplacé par un « folklore touristique ».

Si l'habitat spontané ancien peut trouver un public dans le cadre d'un développement touristique à Rattanakosin, Bangkok se trouve alors face à un moyen de s'illustrer, par sa bonne gouvernance et l'originalité de sa gestion urbaine. Les communautés ouvrent de nouvelles opportunités dans la gestion de l'espace urbain, dans la mise en place d'une gouvernance plus inclusive et partagée. Même si la question de la juxtaposition de catégories sociales dans un même espace, peut parfois être un obstacle pour les autorités thaïlandaises. Ces anciennes communautés spontanées pourraient bien représenter un moyen pour Bangkok de se singulariser face à des métropoles actives culturellement, qui mettent en avant leur histoire et leur patrimoine.

Finalement la préservation du patrimoine tient davantage compte des enjeux politiques et économiques, que des enjeux de transmission d'un héritage humain. Sur le plan de la gouvernance urbaine, le spontané ancien pointe la nécessité de repenser le processus de rénovation et de développement urbain afin de prendre en compte son potentiel dans la métropole tant dans le processus participatif, que dans la constitution d'une culture de la négociation et du partage de compétences.

4. QUEL FUTUR POUR CES COMMUNAUTÉS ? APPARITION DU PHÉNOMÈNE DE GENTRIFICATION ET LA PLACE DE LA PARTICIPATION DANS LE SYSTÈME DE RÉNOVATION

Dans ce dernier point, nous aimerions soulever en quoi l'apparition du phénomène de gentrification à entrainer une re-qualification de ces espaces ? Et quelle place pour l'auto-construction, ou plutôt, est ce que la participation dans le système de rénovation, prévu par la ville de Bangkok, va se révéler être un atout pour ces communautés ?

Le phénomène de gentrification est de plus en plus présent au sein de Rattanakosin. L'habitat spontané ancien qui borde les fleuves du centre historique est-il voué à disparaître ? De moins en moins de familles restent dans ces secteurs ou se battent pour y rester. La communauté de Soi Parinayok, comme celle de Pom Mahakan et Ban Khrua, continue de se battre contre cette gentrification et ce tourisme envahissant. Une des habitants, qui tenait un stand alimentaire, a expliqué qu'elle n'imaginait pas vivre autre part qu'ici : « chez moi c'est ici, avec ma communauté, on ne déteste pas les touristes, mais ils ne sont pas chez eux et ils ne le seront jamais, qu'on essaye de nous sortir d'ici, ils verront bien (en parlant du gouvernement) ». Les années de lutte pour rester sur ce territoire, n'ont pas divisé ni épuisé la communauté, elles ont au contraire renforcé ses liens en créant une résistance presque monolithique contre les forces qui menacent ses terres et son peuple. En continuant de produire de l'habitat spontané ancien, ils repoussent leur expulsion. La ville a besoin d'eux, et ils le savent. Pour rester ensemble, ils se sont appuyés sur la grande signification historique que représente la communauté pour Bangkok. Et pour l'instant cela a l'air de fonctionner. Cependant un point négatif est à ajouter à cela, les constructions sont de moins en moins solides, de plus en plus insalubres. Elles sont faites de matériaux de récupérations, cela est dû au peu de moyens de ces communautés et aussi du fait que le savoir-faire qui se transmet de génération en génération disparaît peu à peu. Les habitats, qui autrefois avaient des qualités architecturales appréciables, ont laissé place à de l'habitat précaire qui risque de s'effondrer ou de prendre feu à tout moment car remplacés aujourd'hui par l'auto-construction. Cela pose la question de la durabilité de ces projets, et de la mise en danger des habitants. La population locale n'accepte pas les changements et ne voit pas l'utilité du tourisme alors que cela pourrait être le seul rempart qui la maintient dans ce centre-ville de Bangkok. Pour la communauté de Panthom, la gentrification a pris une place très importante au sein de l'habitat spontané ancien. De plus en plus de touristes viennent admirer ce qu'ils pensent être l'image même du patrimoine traditionnel thaïlandais. Trop peu de familles anciennes restent, seuls quelques commerçants nous expliquent que cela leur convient, qu'ils ont trouvé une deuxième famille auprès de ces touristes. Le tourisme leur est surtout profitable, et dans un monde où l'argent est source de prospérité, ces familles ne veulent pas repartir et devoir recommencer à zéro, même si cela signifie perdre du lien sociale qui faisait autrefois la force de leur communauté. De plus, la question de la gentrification nous interpelle sur le devenir de l'architecture vernaculaire ou ancien. Même si quelques uns reprennent des typologies pour en faire du tourisme folklorique, est-ce que les pratiques d'auto-construction introduites dans le passé, seront présentes dans le futur ? Est-ce que la gentrification ne va pas empêcher la préservation d'un patrimoine, d'une culture et des traditions thaïlandais jusque-là maintenus par ces quelques communautés anciennes ? De quoi la ville aurait-elle le plus besoin ? Ce tourisme grandissant, basé sur des fausses traditions, ou cet habitat spontané ancien ?

Une autre question nous vient à la suite de cette analyse, nous remarquons que la ville de Bangkok, commence à s'intéresser à la rénovation de ces communautés. Même si je pense que cela cache bien souvent un désir d'éviction retardé, le débat de la régularisation ou de l'expulsion de ces communautés reste d'actualité. La communauté de Soi Parinayok, que nous avons étudié, est révélatrice du faible crédit accordé aux habitants d'ensembles spontanés anciens. En soulevant les notions de patrimoine, de communautés, de conservation, de sécurité urbaine, etc, qui sont pour la plupart des priorités envisagées différemment par les acteurs impliqués, cette étude de cas montre le caractère politique de l'habitat spontané ancien dans le contexte métropolitain. Si le patrimoine architectural comme l'artisanat local ou la culture culinaire par exemple, sont indéniables, la localisation en plein cœur de ville dans un secteur sauvegardé est un facteur déterminant dans l'avenir de ces communautés. Alors quelle sera la solution ? Un relogement de masse, comme nous allons le voir par la suite pour les communautés des bidonvilles de Bangkok ? Ou alors une solution qui mise sur une étroite collaboration entre ces communautés et des professionnels de la ville (architectes, urbanistes, ONG, personnalités universitaires, etc) ? Est-ce que la participation dans des projets de rénovation va réussir à combler

le besoin grandissant de ces communautés en terme de développement ? Nous verrons par la suite une étude de cas sur cette question du spontané participatif, et je pense, en tant que future architecte, que cela serait la solution idéale pour une amélioration des conditions de vie de ces communautés. Mais en tant que rédactrice de ce mémoire, et ayant arpenté de nombreuses fois ces lieux où vivent ces communautés, je ne suis pas certaine, que ces dernières voient d'un bon œil ces projets qui semblent tellement dénotés avec les idéaux patrimoniaux qu'elles défendent.

(Pour plus de photos des espaces de l'habitat spontané de ces deux communautés, voir annexe 4 et 5)

B. LE SPONTANÉ GREFFÉ : DU TISSU RÉSIDENTIEL SOCIAL TRANSFORMÉ À L'IMAGE DES USAGES DE CES COMMUNAUTÉS

Le spontané « greffé », regroupe les pratiques et constructions spontanées qui prennent appui sur des structures régulières. A Bangkok c'est le cas sur les bâtiments résidentiels conçus et construits par la NHA (National Housing Authority) dans le but de reloger d'anciens résidents de communautés denses. Afin de résoudre le problème de pénurie de logements en Thaïlande, le gouvernement a créé le 12 février 1973 : l'Autorité nationale du logement (NHA) pour servir directement le développement résidentiel. La NHA a pour objectif de fournir un logement aux personnes à revenu faible ou moyen, de fournir une aide financière à ceux qui ont besoin d'avoir leur propre logement. C'est elle s'occupe de la construction de bâtiments et de l'acquisition de terrains, et de rénover, démolir ou déplacer des bidonvilles afin d'aider les gens à améliorer leurs conditions de vie, sociales et économiques. Trente ans après avoir reloger les communautés des bidonvilles dans des grands ensembles sociaux, des modifications plus ou moins lourdes sur les bâtiments, les espaces extérieurs, les espaces publics viabilisent les structures trop étroites et mal adaptées aux usages d'habitants qui vivent et travaillent simultanément dans leur appartement. Ces « barres » régies par les principes de l'architecture moderne, laissent de vastes espaces libres investis par des activités temporaires puis permanentes. Ce « spontané greffé » regroupe donc ces pratiques spontanées d'anciens habitants de bidonvilles, reportées sur ces immeubles de logements sociaux.

A la différence des architectes de communauté, qui agissent avec des organismes sans entrer complètement dans le cadre de la légalité, la NHA accorde un point d'honneur au respect des règlements, condition sine qua non à l'intégration véritable des ensembles spontanés à Bangkok. Un ensemble d'habitat spontané peut persister selon eux s'il prend en compte « le droit des autres », « les règlements », en assimilant le cadre juridique dans lequel il s'insère. Ce positionnement de la NHA permet de légitimer son champ d'action et sa production de logements sociaux : des logements de masse dont les surfaces, les modes constructifs, et les procédés de projet sont tous régis par un cadre autorisé, propre aux constructions sociales. Cela montre que pour le gouvernement, Bangkok est passé d'une solution d'urgence à une production de logements, qui doit évoluer avec la métropole, dans le sens d'une meilleure intégration liée à l'enrichissement de la population.

Les logements sociaux dans Bangkok sont une réalité quotidienne pour nombres d'habitants, bien que le phénomène soit méconnu de l'immense majorité des touristes et des expatriés de la capitale. On en compte des milliers dans toute la ville. Les bidonvilles de Bangkok et ses alentours sont en train d'être effacés et leurs habitants sont reloger dans des appartements de la NHA. Les habitants de ces bidonvilles quittent pour la plus part leur ensemble spontané suite à un incendie, une procédure d'éviction, etc et bénéficient alors de l'attribution d'un logement social locatif. Le rôle de la NHA est de leur apporter un logement décent avec le confort minimal (eau, électricité, espaces extérieurs, etc). Cela marque la volonté d'inscrire ces anciens bidonvillois dans des pratiques régulières : paiement mensuel d'un loyers, contacts avec des administrations, etc. Ainsi, habiter dans un de ces logement sociaux donne accès au statut de citoyens, à la légalité mais il peut aussi modifier le rapport au sol, aux autres (envers ses voisins, envers les autorités), les représentations du chez soi, et même freiner cette projection de soi présente dans l'habitat spontané ancien. C'est ce dernier point qui m'intéresse dans cette étude de cas. Je vais essayer de vous montrer que l'impossibilité de modifier un plan, le manque d'espace, une architecture non adaptée à certains usages, les habitudes de vie héritées des ensembles spontanés et le mode de vie au jour le jour peuvent avoir raison de la conception ordonnée et normalisatrice des bâtiments de la NHA. Les résidents vont donc se battre à travers ce spontané « greffé » pour retrouver une vie de communauté. Cette étude qui sera à la fois spatiale et sociale permettra de constater que les habitants de ces communautés relogées sont à la recherche de modes de vie et de pratiques en relation avec leur passé « bidonvillois ». Ils s'adaptent et remettent donc en question les principes de l'architecture moderne de ces logements sociaux. On verra dans cette étude deux types de greffes, les greffes spontanées qui sont majoritairement dédiées à un usage personnel et familiale et celles qui permettent de créer de nouveaux espaces publics extérieurs, s'adaptant à des activités commerciales.

La communauté relogée à Klong Toey (localisation, voir figure n°13) me semblait appropriée pour ces analyses, car c'est une des premières cités de relogements de Bangkok, elle a donc eu le temps d'évoluer et l'architecture de se colorer en fonction de ses habitants. Cet ensemble de 10 tours appartient au ket (secteur) de Klong Toey, où cohabitent le port de Bangkok et la plus grande emprise spontanée (slums) de la métropole (voir figure n°31). Klong Toey a fait l'objet de la plus grande attention de la communauté scientifique de la NHA et des ONG de par sa démographie et sa localisation polémique, c'est une zone laboratoire, un patchwork d'opérations sur le logement. Les projets successifs d'extension du port avaient déjà entraîné des expulsions en 1972, avec réinstallation sur une autre parcelle inoccupée. En 1983, une autre série d'expulsions de communautés de ce slum s'est effectuée dans des conditions plus dramatiques. Il a donc fallu trouver une solution et est une des propositions était le relogement dans un groupement de 10 immeubles en béton gérés par la NHA, à proximité du port. Il est donc indéniable que ces communautés, une fois relogées, ont dû subir une période d'incertitude, où crainte de l'inconnu, l'adaptation n'a pas dû être simple. Cette étude a donc pour but de voir comment des habitants qui viennent du plus grand bidonville de Bangkok, mais également d'autres horizons (autre type d'habitat spontané) refaçonnent leurs vies une fois relogés dans du tissu résidentiel social.

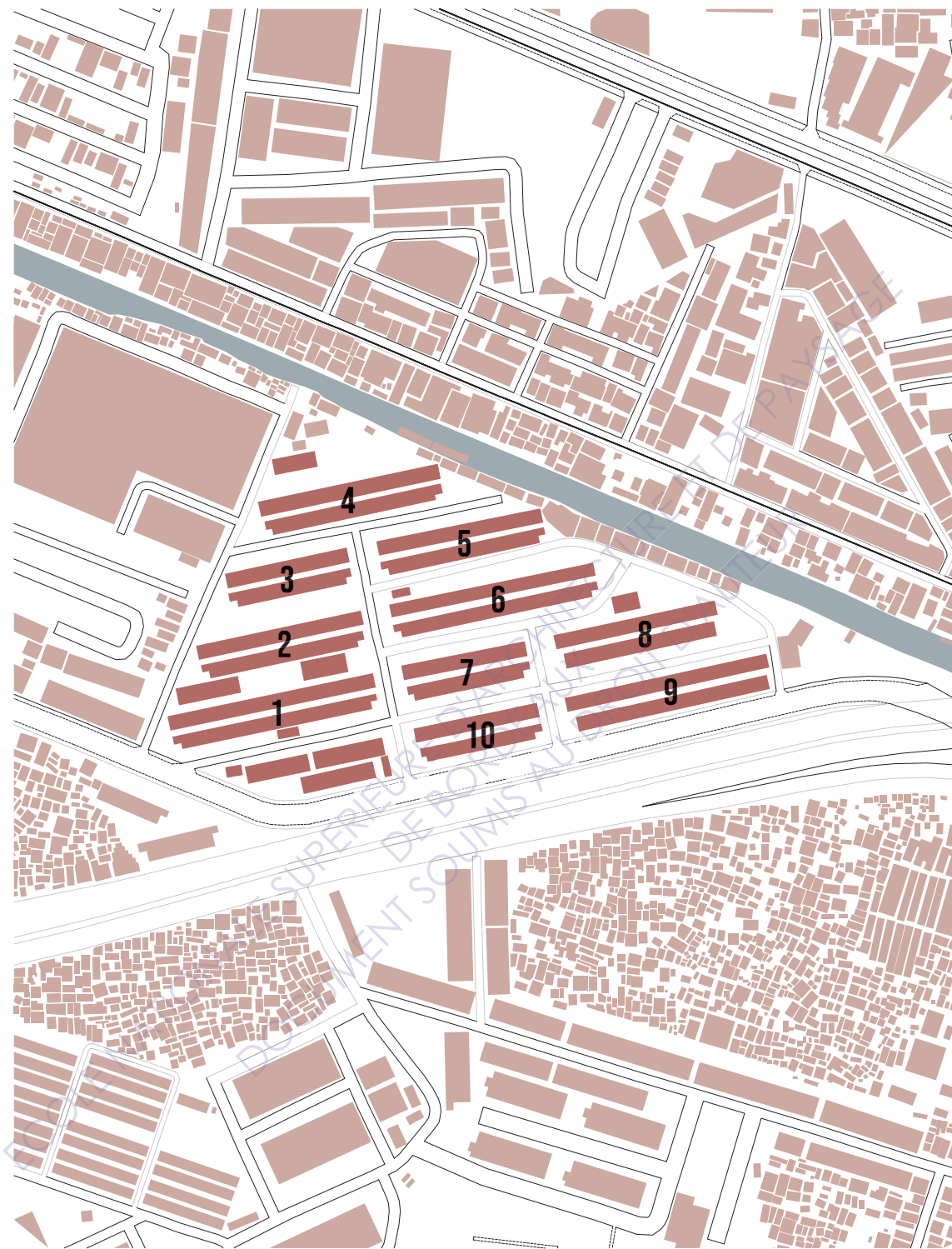


Figure 31 - Plan masse de la cité de relogement de Klong Toey

1. LE SPONTANÉ GREFFÉ À KHLONG TOEY, LA CITÉ DE RELOGEMENT DE LA NHA

Cette seconde étude de cas analyse le spontané « greffé » comme expliqué précédemment. Ce spontané greffé vient en complément du tissu résidentiel social. Il est donc important de comprendre de quoi est composé ce tissu résidentiel social. Mais également d'analyser ces espaces, de comparer les espaces prévus par la NHA et les espaces transformés après l'appropriation par les habitants.

Lorsque les habitants des ensembles spontanés, purs ou anciens, sont obligés de quitter leur logements pour diverses raisons comme des incendies à répétitions ou des procédures d'évictions, ils bénéficient de l'attribution d'un appartement qu'ils peuvent louer. Ces logements locatifs se situent dans des grands ensembles sociaux composés généralement de plusieurs bâtiments construits par la NHA. Bien souvent ces bâtiments sont des R+4 implantés et dessinés selon les préceptes de l'architecture moderne : façade libre, toit terrasse, suivant parfois le plan libre avec l'emploi de pilotis en RDC. À l'extérieur, entre chaque tour, de larges voies de circulation séparent des espaces extérieurs qui peuvent être engazonnés, des immeubles en retrait des trottoirs. Toute cette construction est standardisée, chaque étage comporte en général des appartements d'environ 20 m², ainsi que des cages d'escalier couvertes donnant sur des coursives de desserte et les vides ordures communs. Le but de cette standardisation étant de donner à chaque habitant un logement décent avec le confort minimal : accès à une salle d'eau, à l'électricité avec raccordement licite, ramassage des déchets, vastes espaces extérieurs de loisirs, etc. Ces bâtiments sont composés d'une structure béton et d'un remplissage de briques, ils sont édifiés pour résister sur le long terme. Résister sur le long terme certes mais sûrement pas prévu pour intégrer des greffes spontanés, la transformation des appartements et des espaces extérieurs n'étaient pas dans les plans de la NHA comme on va pouvoir le constater avec cette étude de cas. Les murs mitoyens en dur à l'intérieur des cellules du logement visaient à individualiser les espaces, réduire la promiscuité et les nuisances sonores, tout le contraire des espaces que l'on peut trouver dans le spontané ancien ou pur. Les coursives sont pensées comme des espaces de circulation, ils n'avaient pas prévu une quelconque appropriation de palier. De plus, les espaces intérieurs et extérieurs n'étaient pas dessinés de façon à accueillir de l'activité professionnelle, espaces insuffisants pour contenir les besoins de stockage, d'espaces de travail, etc. Mais il fallait bien se douter que le paiement mensuel de charges et loyers se combine difficilement avec les revenus irréguliers du secteur informel ou le faible salaire des travailleurs pauvres. Donc une fois relogé, la plupart des habitants ont voulu retrouver une activité professionnelle afin de ramener des sous à la maison pour pouvoir rester au sein de la cité de relogement, certains vendeurs de rue ont poursuivi leur activité professionnelle au sein même du logement. Ces immeubles massifs aux principes organisationnels rigides ont donc subi au fil du temps de nombreuses modifications, ces modifications comme on a pu le voir en introduction de cette étude portent le nom de greffes. Cette transformation de l'espace conçu s'observe à plusieurs échelles, modifiant à la fois le cadre architectural et le paysage ainsi que les ambiances.

Enfin ces logements sociaux enclavés ont des connexions moindres avec l'échelle urbaine en terme de flux, d'attractivité, de relation au bâti autour. La NHA n'avait donc pas prévu que ces greffes allaient permettre, comme on va pouvoir le démontrer avec cette étude de cas, d'avoir une transition entre l'extérieur et l'intérieur mais aussi entre la cité de relogement et la ville urbaine.

Avant de commencer à étudier le site de Klong Toey, je voudrais recontextualiser le travail de la NHA au sein de ces communautés ainsi que sa position face à l'apparition de ce spontané greffé. Dans la première phase du développement résidentiel en Thaïlande, le gouvernement a créé la Division du logement, le Bureau du logement, la Banque du logement du gouvernement et le Bureau d'amélioration des bidonvilles de Bangkok, et tout cela visait à résoudre une pénurie de logements pour les personnes, dont le nombre avait augmenté chaque année. Cependant, cette action n'a toujours pas été en mesure de répondre complètement à la demande du public car chacune de ces organisations appartenait à des juridictions différentes. Par conséquent, afin de résoudre ce problème de pénurie de logements, le gouvernement a créé l'Autorité nationale du logement (NHA)

pour servir directement le développement résidentiel ainsi que transféré certaines fonctions et du personnel pertinents à cette organisation⁶. La NHA est «une organisation à haute performance dans le développement résidentiel des communautés et des villes pour la sécurité sociale»⁷.

Klong Toey Lock 1-10, fait parti des projets phares de la NHA. Ce que la NHA n'avait pas prévu dans sa réflexion sur le relogement est l'apparition de ce spontané greffé et des transformations apportées à la fois au bâti mais aussi aux espaces extérieurs. Il a donc fallu trouver des solutions, une nouvelle réflexion pour régulariser ces pratiques non envisagées au moment de la conception, et peu maîtrisables une fois en place. Pour Klong Toey il était envisagé de tirer parti de ces greffes pour les contrôler et améliorer la cité de relogement, plutôt que de les interdire, une décision qui malheureusement fut vouée à l'échec par manque de moyens et de réactivité. En découle une adaptation, ou plutôt un assouplissement du règlement, avec pour but d'inspirer une modification des documents d'urbanisme et mener à une assimilation des constructions spontanées au tissu urbain. Pour Klong Toey Lock 1-10 les modifications progressives des appartements et des espaces libres ont généré de nouvelles pratiques de gestion des espaces. Les extensions, dont nous parlerons plus tard dans l'étude, qui ne font l'objet d'aucune autorisation préalable, sont tolérées puis encadrées par une taxe mensuelle d'emplacement pour les commerces. Par ces moyens la NHA contrôle, du moins essaye de contrôler, l'évolution et la densification de son parc immobilier et peut bénéficier grâce aux taxes, d'un apport financier qu'il réinjecte alors dans l'entretien des espaces verts et des immeubles.

2. LE SPONTANÉ GREFFÉ : UN USAGE PERSONNEL ET FAMILIALE

Après avoir présenté le contexte de cette étude, je vais donc m'attaquer à son analyse. Je vais m'efforcer de vous montrer la transformation d'une communauté relogée au sein de la cité de relogement de Klong Toey, à travers plusieurs axes. Grâce aux nombreuses références que j'ai pu lire sur cette étude⁸, ainsi qu'en analysant les photos et les vues google maps de ce site, j'ai pu constater que ces communautés relogées sont à l'origine de plusieurs transformations, à la fois architecturale mais aussi paysagère, urbanistique et ambiante. Ces transformations, ou plutôt « greffes », peuvent être séparées en deux catégories : les greffes spontanées qui sont majoritairement dédiées à un usage personnel ou familiale et celles qui concernent les nouveaux espaces publics extérieurs ou intérieurs. Dans le premier cas elles comprennent toutes transformations de la cellule du logement, apparition de cages, extension du logement, appropriation de la coursière à des fins personnelles, etc. Dans la seconde catégorie ces greffes sont souvent associées aux activités commerciales des habitants mais aussi à la recherche d'une vie de communauté.

Je vais donc, à travers une analyse spatiale et sociale, étudier ces deux types de greffes et ainsi comprendre à la fois ses apparitions, ses développements et leurs futurs. J'aimerais également, comme dans ma première étude de cas, faire apparaître les outils et méthodes de participation, dans ce type de projet de relogement.

A Klong Toey Lock 1-10 les résidents du secteurs ont d'abord été attirés par les emplois de la zone portuaire et ceux qui habitaient auparavant dans le bidonville ne se voyaient pas être reloger loin de ce secteur et cette source de travail. Cette cité de relogement est composée de diverses communautés, celles qui arrivent du bidonville mais également des migrants venus à Bangkok pour fuir leurs régions natales et le manque d'emploi. C'est un véritable miroir de la Thaïlande dans toute sa diversité, un concentré de toute la population

6 Cette entreprise d'État, rattachée au Ministère du développement social et de la sécurité humaine, fonctionne actuellement, en vertu de la loi sur la National Housing Authority Act, avec pour objectif de fournir, entre autre, un logement aux personnes à revenu faible ou moyen.

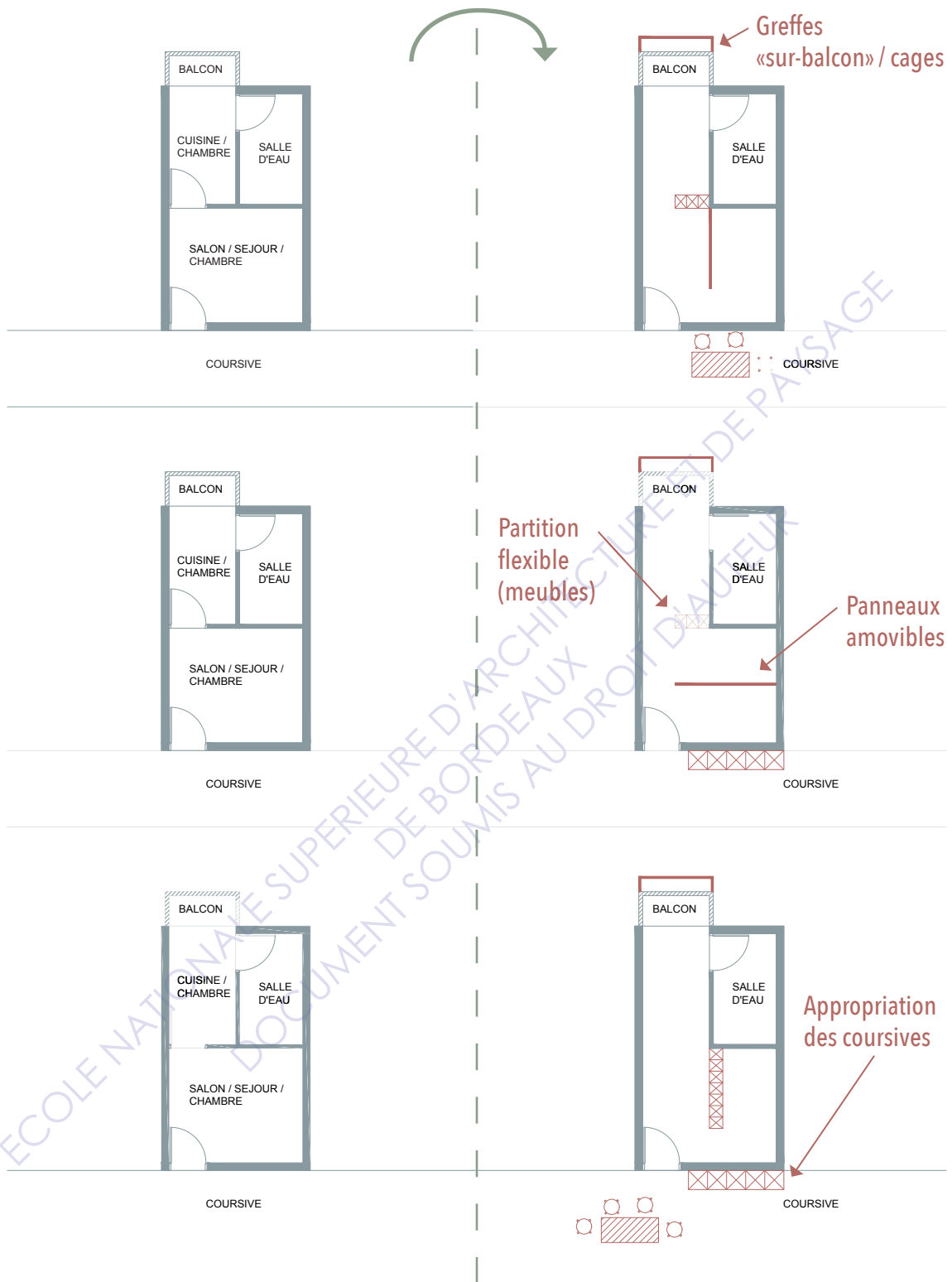
7 Cette citation traduite de l'anglais provient du site internet de la NHA, dans la partie «about us», <https://www.nha.co.th/en/>

8 Parmi ces lectures, nous pouvons citer : Bæhr Mathieu, *Klong Toey yourself : un outil pour consolider l'habitat*, 2014 / Gerbeaud Fanny, *L'habitat spontané : une architecture adaptée pour le développement des métropoles ? Le cas de Bangkok*, 2012 (étude de cas du contexte d'émergence du spontané greffé)

du royaume. Mais cette diversité peut être source à la fois de mixité sociale mais aussi de conflit, les familles sont relogées séparément de leur communauté. L'appartenance à une communauté disparaît peu à peu et les résidents se retrouvent proches de voisins dont ils ignorent totalement la vie. Le sentiment d'insécurité peut se faire sentir et les relations sociales entre les résidents sont globalement liées aux contextes de sélections des résidents pour le relogement. Le relogement n'a pas permis la persistance du réseau relationnel, les locataires se connaissent moins et certains déplorent des relations sociales limitées en comparaison de leur ancienne vie en habitat spontané ou ancien. En plus d'être relogé dans des bâtiments et des espaces qui ne sont pas adaptés à une vie de communauté, ni aux besoins et activités informelles, les résidents se plaignent de cette nouvelle vie sociale. Cependant Klong Toey est un site bien placé et demeure un bassin d'emploi pour beaucoup d'ouvriers non qualifiés, à proximité des commerces, des transports et des écoles. Alors si le logement social est source de meilleure qualité de vie, pourquoi partiraient-ils ? Si seule la question d'appropriation, du manque d'espaces et du lien social pose problème, il doit bien y avoir une solution ? Cette solution les résidents de Klong Toey Lock 1-10, l'ont trouvée à travers les greffes spontanées.

À l'échelle du logement, la transformation des immeubles est visible dès l'entrée dans Khlong Toey et même depuis l'autoroute. Enfin de pallier au manque d'espaces, ou plutôt à une configuration spatiale non adaptées à une vie informelle, les résidents vont au fil du temps modifier l'architecture du bâtiment. Ils vont agrandir la surface utile en refermant leur balcon, en changeant l'affectation des espaces et en empiétant sur les espaces extérieurs.

A Klong Toey, les appartements sont à l'origine coupés transversalement par une paroi en dur. On accède au séjour depuis la coursière puis au-delà de la paroi on entre dans la cuisine qui avec la salle d'eau partage la largeur de l'appartement. En prolongement de la cuisine, sur une demi-largeur vient se dessiner un balcon d'une profondeur de 80 cm. Cette configuration spatiale ne permet pas de séparer l'usage domestique de l'usage professionnel (pour ceux qui travaillent chez eux, soit la plupart des résidents), ni même de créer un espace de nuit privé (voir figure n°32). Tous les habitants d'une même famille doivent se partager ce petit volume. Et quand ils ont des invités (ce qui est rare) ils sont reçus dans le premier espace qui sert aussi au couchage. Ils ne se servent donc, la plupart du temps, de l'appartement que pour le travail et dormir, les espaces n'étant pas adaptés à d'autres activités. Certains habitants vivaient dans des maisons individuelles plus spacieuses et au calme même si c'était plus précaire. Ils ont donc une satisfaction mitigée et une impression d'avoir régressé socialement, du moins dans le confort quotidien. Ils vont alors transformer cette cellule familiale, l'aménager et l'agrandir pour l'adapter à leur besoins, en parallèle d'une adaptation due à de nouveaux rythmes quotidiens. Au début ces greffes n'étaient pas « autorisées », les logements étant au départ loués ou sous loués, les transformations définitives et radicales sont impossibles. Puis au fil du temps on observe d'abord de petites transformations telles que la partition du volume d'entrée, par exemple certains résidents utilisent des panneaux de bois légers ou du mobilier pour partitionner l'espace du séjour. Des fois la paroi séparatrice entre le séjour et la cuisine a été remplacée par un meuble haut ou un buffet, pour avoir des espaces de stockage sans empiéter sur les espaces extérieurs (voir figure n°32).



Plan d'un appartement avant transformation / appropriation par la communauté

Plans : exemples des nouveaux espaces de la cellule familiale / apparition de greffes

Figure 32 - Les greffes spontanés à l'échelle du logement

Mais la majorité des appropriations s'observent depuis l'extérieur du logement : au niveau des façades et des balcons, parfois des coursives et sur les espaces extérieurs en RDC (voir figure n°33). Ces structures rajoutées croissent horizontalement si possible, vestige de l'habitat spontané ancien. Au départ, ces façades étaient surtout support de personnalisation, elles permettaient aux résidents d'entreposer des objets de représentation sur les garde-corps, balcons et coursives. Certains se sont mis alors à peindre leur portion de façade afin de retrouver une certaine appropriation personnelle du lieu. D'autres referment leur balcon à l'aide de verres teintés, pour en faire des loggias. Cette fermeture du balcon permet de gagner en surface. D'autres gains de surface est possible en s'appropriant les espaces de circulation à l'entrée du logement et en façade arrière. Les résidents peuvent alors créer parfois un jardin, une cuisine extérieure simple, voire un enclos de transition avant d'entrer dans le logement. La décoration murale, la végétalisation des façades ou alors l'ajout d'objets personnels adoucissent l'architecture rigide et massive de ces bâtiments. En parallèle du vieillissement des structures régulières, les greffes sont de plus en plus importantes et pérennes et on retrouve alors des pratiques propres à l'habitat spontané ancien. On voit apparaître une prolifération d'effets personnels, la création d'un univers de représentation de soi au niveau de la façade, mais également une invasion des espaces communs. Ces greffes spontanées ont d'abord transformé les balcons et les façades puis les résidents s'approprient la moindre niche, le moindre espace ou détail architectural que laissent libre ces tours. Ils vont par exemple utiliser l'épaisseur de la façade pour étendre leur linge ou les renforcements au niveau de la coursive pour créer des étagères extérieur (voir figure n°34). Ces modifications sont mobiles et réversibles. Puis dans un second temps, les résidents vont transformer la fonction même des espaces du logement. L'appartement qui, à la base, était dédié à un usage seulement domestique va permettre d'affecter une surface commerciale. Le balcon, qui devient une « cage », peut servir à la préparation des aliments épicés, étant le lieu le plus ventilé et souvent équipé d'un robinet. Il devient un espace semi intérieur meublé. Il fut souvent fermé par une cage métallique par sécurité et pour diminuer le vis à vis avec les voisins. Ce nouveau balcon devient donc un extérieur privatisé, il sert à la fois de de véranda, de cuisine, de stockage et d'interface avec l'extérieur puisque de là les résidents assistent à la vie de l'ensemble sociale.

Les greffes seraient bien plus conséquentes si les résidents n'étaient pas limités par leur contrat de location et par des techniques constructives basiques. Elles dépendent aussi de la configuration du bâtiment et la localisation de l'appartement, plus facilement appropriable en fin de coursive en raison des flux limités. Au RDC et R+1 des tours de Klong Toey, on trouve également des compositions différentes que sur les reste des étages. Les balcons sont non seulement épaissis par des cages métalliques, mais ils rattrapent également la différence de niveau jusqu'au sol en créant d'autres extensions. Ces nouvelles extensions font la transition entre la première cage et de nouveaux aménagements en extérieur. Ces extensions greffées servent de terrasse surélevée, d'étagères pour des plantes mais aussi de place de stationnement clos ou de petits jardins qui donnent accès au balcon via une volée de marche. Dans la cité de relogement de Klong Toey certaines de ces greffes ont une vocation professionnelle, les plats sont préparés dans la cuisine sur le balcon d'origine et ils vendent sur ces extensions publiques.

On peut donc constater que les greffes sont majoritairement dédiées, dans un premier temps, à un usage personnel et familial car les anciens « bidonvillois » ont tout d'abord besoin de retrouver leurs repères et donc de modifier leur lieu de vie en fonction de leurs besoins personnels. Mais ces greffes s'adaptent petit à petit aussi à des activités professionnelles (commerciales, etc), et ainsi fournissent aux résidents des revenus et stabilisent leur situation. Certains appartements de la NHA vont même subir un changement total de fonction et deviennent des locaux professionnels (salons de coiffures, commerces, restaurations, etc), surtout en pied d'immeuble, aux étages inférieurs et à proximité des flux importants. Ces greffes diversifient donc l'offre résidentielle de départ car malgré la structure de base qui à priori est non modifiable, les résidents modèlent les vides par des aménagements susceptibles de mieux répondre à leurs besoins tant domestiques que professionnels.



Source : google maps street view

Figure 33 - Les greffes en façade : recherche d'espace + support de personnalisation



Source : https://www.thailande-fr.com/bangkok/30525-bangkok_logements-sociaux#axz26jHL2wZM

Figure 34 - Détails architecturaux libres pour l'appropriation des habitants de la communauté

3. LE SPONTANÉ GREFFÉ : UN USAGE PUBLIC, COMMERCIALE ET COMMUNAUTAIRE

Nous avons vu dans un premier point que les greffes spontanées servent de jonction entre deux fonctions, résidentielles et professionnelles mais elles servent aussi de fonction entre deux échelles, l'appartement familial privé et la rue et les espaces publics. C'est cette deuxième échelle ou seconde catégorie de greffe qui va nous intéresser ici.

Sur Klong Toey en dehors des greffes commerciales qui s'accrochent aux appartements, s'installent des kiosques mobiles ou semi fixes. Ces structures mouvantes permettent aux barbiers, aux restaurants, à la vente ambulante de boisson et de fruits par exemple de prospérer et donc aux habitants de la cité de continuer leur commerces et aux personnes extérieures de venir y faire du business. Créant ainsi une vraie vie de quartier avec des commerces de proximité fleurissants. D'autres activités sont fortement liées à la configuration architecturale des logements sociaux. Les bâtiments de la NHA suivent bel et bien les principes d'architecture modernes et possèdent des pilotis. Sous ces pilotis sont aménagés des aires de stockages, de rangements qui tirent parti des volumes communs disponibles et du manque d'espace à l'intérieur des appartements. Certaines des familles de Klong Toey s'accommodent de la surface exigüe de leur appartement mais nombreux sont ceux qui n'hésitent pas à déborder sur les espaces communs pour exercer leurs activités professionnelles. Tout cela on peut le constater avec le contraste fort qui se déroule sous nos yeux à Klong Toey, entre le début de la cité de relogement comme elle a été conçue, pensée et construite, et son aspect actuel en 2020. Ce que l'on remarque le plus en étant spectateur et en regardant des images aériennes se sont les espaces extérieurs qui ont évolué au fil du temps. Ces espaces qui ont même radicalement changé l'atmosphère du site. Le paysage de cette cité s'est transformé au gré des souhaits, des besoins et des activités des résidents. Et l'appropriation de ces espaces est plus ou moins personnelle suivant l'implication de chacun. Plusieurs familles veulent retrouver cet esprit de communauté qu'ils avaient perdu en déménageant à Klong Toey Lock 1-10, en créant des espaces de rassemblement au niveau des espaces libres qu'offre la cité. Ces nouveaux espaces sont temporairement appropriés entre les dates de célébrations et les rassemblements communautaires.

Les espaces extérieurs sont séparés en plusieurs sous espaces suivant le besoin des résidents mais aussi suivant les principes urbains et architecturaux de la cité. On remarque donc que les résidents retrouvent petit à petit leur habitude liée à l'auto-construction qu'on pouvait remarquer dans l'habitat spontané ancien. Ils pensent l'espace non seulement pour leurs usages mais aussi suivant leur positionnement, leur accessibilité, leur valeurs architecturales. Ils re-dessinent Klong Toey grâce à ces greffes. Les espaces ombragés et les quelques espaces végétalisés de la cité servent aux moments de détente mais aussi accueillent des aires de jeux, de jardinage communs, ou des maisons de prières (voir figure n°35). Il y a ici une réelle attention portée aux espaces offerts par le plan de la cité, ils cherchent des espaces pour leur fraîcheur, pour leurs ombres afin d'avoir une appropriation la plus adaptée. Les sous faces des immeubles sur pilotis accueillent les espaces de stationnement pour véhicules légers et permettent d'entreposer les carioles de vente ambulante (voir figure n°36). Mais ils peuvent également servir aux coins repas de restauration rapide, les enfants y construisent des cabanes et les jeunes peuvent y jouer au football. Les plus anciens y discutent à l'ombre ou y jouent, et d'autres y vendent et préparent du matériel (voir figure n°37). Les espaces entre deux d'immeuble non accessible en voiture donc un peu isolés, font office d'espace dédié aux sports et aux rassemblements comme vu précédemment (voir figure n°38). Au contraire les espaces à fort passage, où la circulation est dense, servent aux greffes commerciales.

Figure 35



Espaces ombragés : espace de prières

Figure 36



Espaces sous-pilotis : espace de stockage

Figure 37



Sous faces: espace de détente

Figure 38



Entre-deux : espace sportif

Ces greffes spontanées commerciales s'organisent en deux implantations majeures, correspondants au flux passants et au besoin d'affichage.

La première implantation est en contact direct avec les voies principales de circulation piétonnes et automobiles (voir figure n°39). Elle est donc dédiée principalement à la vente. Les résidents tirent parti du passage pour y implanter leur commerce et font tout pour attirer des clients, comme par exemple des devantures colorées, affiches imposantes, etc. A Klong Toey ces constructions spontanées commerciales se regroupent sur l'artère principale, formant un corridor continu et très fréquenté. Du point de vue architectural et urbain, ces greffes utilisent des éléments structurants comme les limites de trottoir, les différences de revêtements de sol et les barrières pour s'y implanter. L'esthétique reprend souvent les particularités du spontané pur : toitures légères en pente, structure généralement fine en bois ou en métal, matériaux peu onéreux pour économiser le plus possible. Elles prennent souvent la forme d'un grand couvert, cloisonné par des parois plus ou moins stables selon les phases de consolidation. Leurs dimensions peuvent varier suivant 3 facteurs : l'espace disponible, déterminé par le retrait entre les immeubles de la NHA et le trottoir ou les barrières ; le type de matériaux utilisés pour la portée de la construction ; l'emploi de matériaux ou éléments standardisés comme des poteaux, des rideaux de fers, des plaques métalliques, etc. Toutes ces greffes sur la voie principale offrent un paysage horizontal et deviennent un élément accrocheur à l'échelle du piéton (voir figure n°40). Se crée alors un effet de rue comparable aux artères des quartiers chinois : l'activité au sol et le résidentiel aux étages. Elles cassent la régularité du site, par un ensemble de petits détails, de décorations et de messages commerciaux qui vont interpeller le client. Elles dynamisent l'espace public mais expriment en contrepartie une certaine précarité. « Si vous regardez les communautés nouvellement construites, ça paraît très joli, bien, mais après un certain temps, s'ils n'entretiennent pas bien les immeubles, pas assez de coopération/contribution/participation... ce n'est pas suffisant, et la communauté tout entière se détériore » extrait entretien avec un membre du Department of Housing and Development Studies de la NHA, ⁹. Mais cette précarité n'est pas que négative vu qu'elle permet de part une pratique informelle de vente bien connue des bidonvillois, d'assurer une continuité physique et économique avec le passé en communauté dense.

Toute cette première implantation de greffes commerciales permet aux résidents en se regroupant autour des voies principales de développer une nouvelle fonction à cette cité et un revenu supplémentaire. Klong Toey flats 1-10 permet non seulement à ses habitants commerçants de stabiliser leur finances mais aussi à des marchands extérieurs de venir travailler dans la cité. C'est donc à la fois une opportunité économique pour de nombreuses familles et également un confort pour les habitants locaux (une offre variée de commerces et bien pratique). Ce couloir commerciale sert donc au quotidien pour de petites courses mais forme surtout une interface entre les barres de logements et l'espace public. Cette interface est généralement très investie à Bangkok par les vendeurs ambulants, on retrouve donc ici des similarités. Avant tout, cette implantation, qui permet la vente, sert à redonner une vie sociale au site, « ça doit exister pour qu'il y ait des interactions entre les gens »¹⁰. Chacun se croise, se côtoie dans ces boutiques, les gens peuvent également se surveiller et ainsi apprendre à connaître leurs voisins, cela invite à s'intéresser à l'autre. Ces commerces de l'artère centrale, jouent le rôle de filtre entre la sphère privée, domestique et le domaine public, une forme de matérialisation de l'entre-soi communautaire. Le sentiment d'appartenir à une communauté existe donc dans ces espaces, en plus des espaces de rassemblements (aires jardinées, aires de jeux, etc).

9 Entretien réalisé par Fanny Gerbeaud pour sa thèse, 2012

10 Extrait d'un entretien réalisé par Fanny Gerbeaud pour sa thèse, 2012

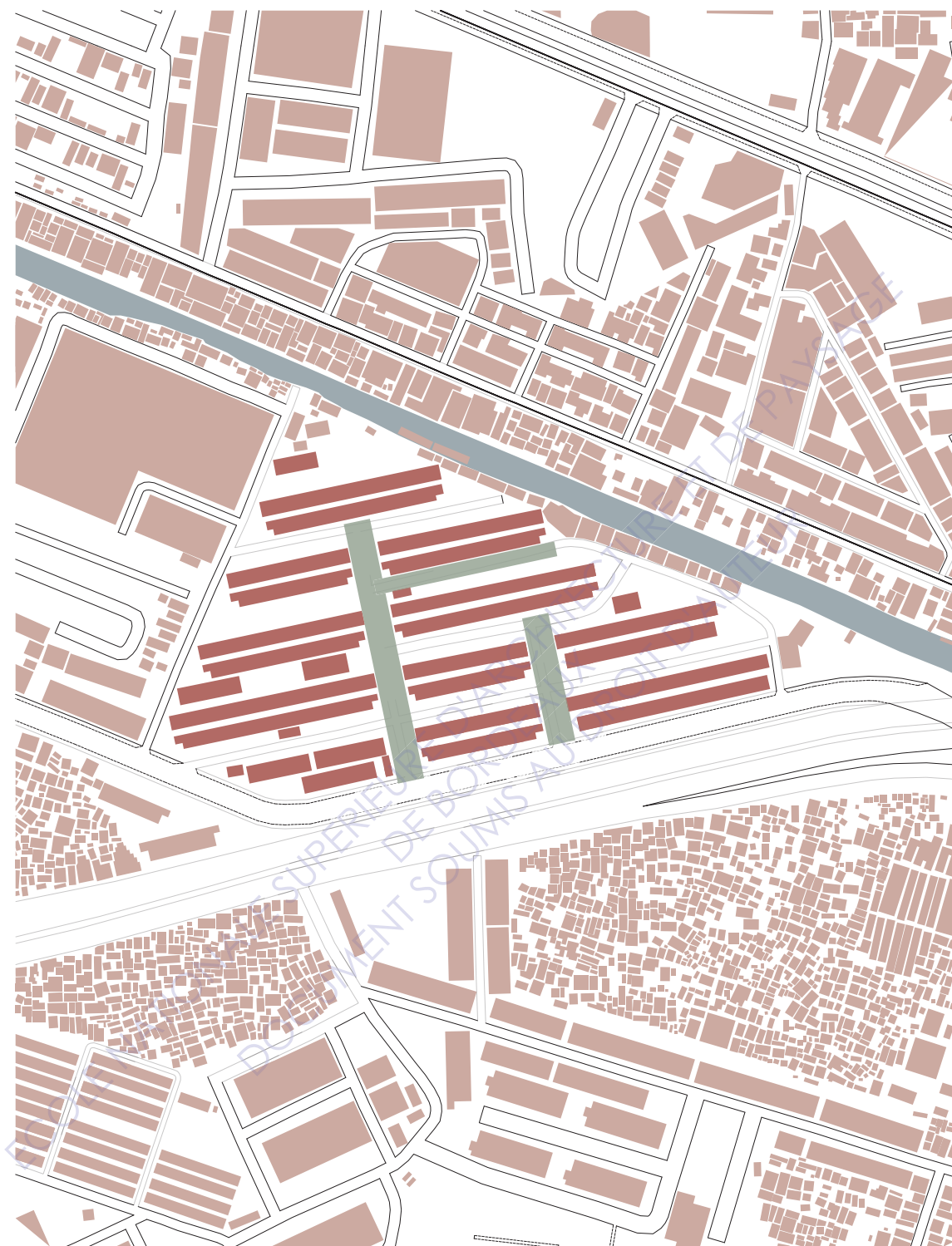
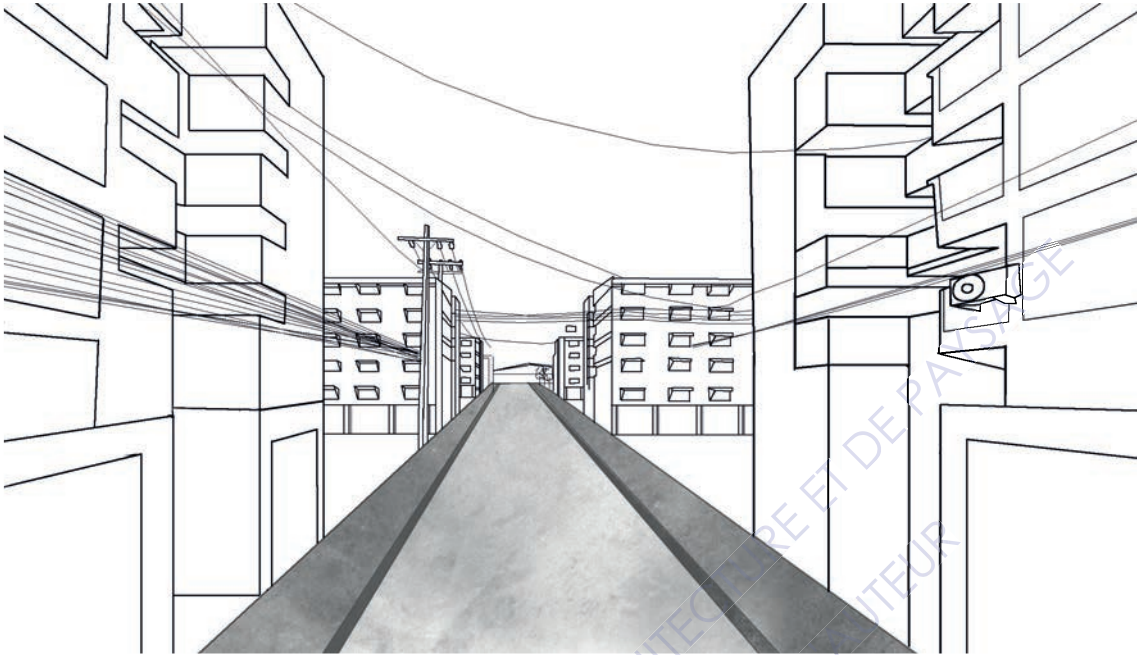


Figure 39 - Plan des greffes commerciale (1ère implantation : le long des voies principales)

AVANT GREFFES COMMERCIALES



APRÈS GREFFES COMMERCIALES



Figure 40 - Effet de rue aux ambiances colorées

La seconde implantation se trouve à proximité des voies secondaires et dans les entres deux. Si on reprend le plan masse de Klong Toey on peut voir que les artères majeurs sont re-découpées perpendiculairement par des voies secondaires (voir figure n°41). D'autres greffes spontanées sont localisées au niveau de ces voies secondaires, ainsi qu'au niveau des bouts d'immeubles (les espaces adossés au mur pignon). On peut y trouver la même offre commerciale que sur les voies principales : salons de coiffures, food shops, commerces de faits et légumes, etc. Mais on y trouve surtout des activités ou des structures privées, comme des petites entreprises, des ateliers de coutures, des magasins de matériel électrique, etc. Ces activités sont moins soumises aux flux d'une clientèle passante, mais davantage en relation avec l'échelle du logement. Elles sont parfois juste des extensions de l'appartement pour exercer une activité professionnelle privée. Enfin ces greffes peuvent convenir aussi à de l'habitat spontané pur. En retrait des voies de circulation majeures, dans les entre deux moins bruyant et les bordures de la cité, on voit apparaître quelques habitations informelles, car le dynamisme commerciale de Klong Toey attire de nouveaux résidents. On peut supposer que sont les commerçants extérieurs qui s'installent dans ces habitations spontanés. Ces installations sont dans la continuité des barres de logements sociaux et se servent des câbles (raccordements aux réseaux électriques, d'eau et d'évacuation) de ces bâtiments, en les tirant illégalement depuis les lignes aériennes. Au début, la NHA pensait que c'était occasionnel et de courte durée car leur construction était composée de matériaux de récupérations mais ces greffes se sont petit à petit consolidés avec des matériaux plus pérennes. Cette évolution de la cité de relogement, par la constitution de greffes d'appoint et professionnel au départ puis de densifications résidentielles, met en évidence l'hybridation complète du site.

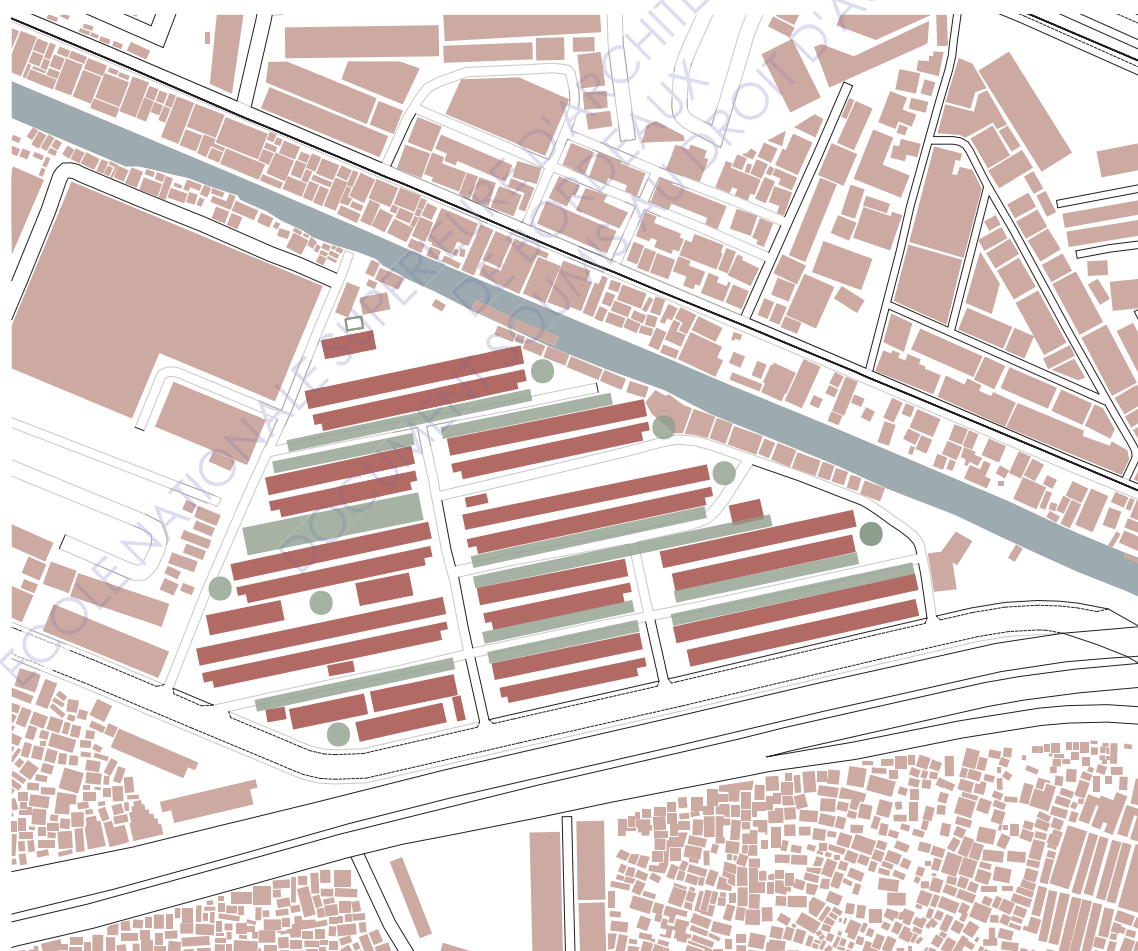


Figure 41 - Plan des greffes commerciale (2nd implantation : le long des voies secondaires + en bouts d'immeubles)

Ce deuxième type de greffe montre donc que, sur un territoire comme celui de Klong Toey, la population qui autrefois fonctionnait suivant les principes de la communauté et de l'auto-construction, puis qui une fois relogée s'isole et s'intègre tant bien que mal à l'architecture et l'urbanisme froid et moderne de cette cité, a évolué au fil du temps. La communauté a repris ses droits et ses avantages, et dorénavant les résidents de Klong Toey ont retrouvé leur usages quotidiens des espaces qui fonctionnent suivant leur idéaux. Ces greffes sont bel et bien l'expression d'une projection de l'individu dans son espace, comme nous avons pu le voir dans l'habitat spontané ancien.

4. TRANSITION ENTRE EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR : UN LIEN ENTRE LA CITÉ DE RELOGEMENT ET LA VILLE

Nous avons pu voir jusqu'ici, avec cette étude de cas, que les greffes spontanées modifient et créent des transitions sur plusieurs plans au sein de la cité de relogement. Elles modifient le plan architectural en créant de nouvelles typologies, sur le plan paysager en créant une hiérarchisation des voies et de nouvelles compositions spatiales, mais également elles changent le plan de l'ambiance même de la cité. Elles sont aussi source de transition entre l'espace public et la sphère domestique privée. Et enfin, ce qui nous intéresse dans cette étude de cas c'est aussi la transition entre l'espace intérieur et extérieur de cet ensemble social. On a montré jusque-là que ces greffes avaient pour but de mettre en confiance et de permettre aux résidents de se sentir chez eux, de se projeter, d'exprimer leur volonté et leur mode bien à eux d'habiter. Mais également, ces greffes leur ont permis d'avoir un accès au monde professionnel et aux commerces de proximités afin de rendre plus vivable le site. Mais ce que recherchent aussi ces communautés c'est le lien, elles ne veulent pas être isolées et mal perçues par les autres. Elles veulent faire partie de la ville. Ces greffes s'affirment alors comme un liant à l'échelle du secteur en reprenant des formes urbaines de l'habitat spontané de Bangkok (voir figure n°42).

Le site de Klong Toey est cerné par de hauts murs et une porte imposante au niveau de l'artère, ce mur marque la fin de l'emprise NHA. On remarque que cette barrière physique et visuelle avait pour but de contenir ces logements mais l'apparition des greffes spontanées en ont peu à peu effacé ses propriétés. Ces constructions informelles assurent une continuité avec les environs d'un point de vue formel et fonctionnel. Les étals, les marchands de rues créent des connexions avec les passages préexistants, cela marque donc une plus grande fluidité entre les espaces extérieurs à l'enceinte et les espaces intérieurs de la cité. Les services proposés dans ces espaces tampons (entre extérieur et intérieur) sont les mêmes que ceux que l'on peut trouver dans n'importe quel soi de Bangkok, des motos taxis par exemple mais aussi des 7/eleven ou encore de la vente ambulante. A l'autre bout de la cité, au Nord, le mur cède sa place à une limite plus perméable, plus naturelle, c'est un canal qui borde la limite de l'emprise de la NHA. Ce canal et ses abords viennent accueillir de l'habitat spontané pur. On passe donc de l'habitat spontané greffé, logements sociaux, à de l'habitat spontané pur comme on en trouve dans certains recoins de la cité, comme expliqué précédemment. Entre ces deux formes résidentielles, les jonctions se caractérisent par la présence d'équipements sanitaires et sociaux, comme un centre de soin et de désintoxication. On peut aussi y trouver une aire de jeu, d'autres habitations spontanées pures, des greffes formant une halle et servant à un marché commun aux différentes communautés de cette limite, un long de boxe Thaï et des espaces libres qui, sans doute, serviront plus tard à accueillir de l'habitat spontané. Donc en quelques minutes le piéton passe d'un site d'urbanisme moderne à du spontané pur et tous les espaces qui le caractérisent; et tout cela sans vraiment sans rendre compte. Si l'on ne regarde pas vers le ciel mais seulement en face de nous, de par les griffes horizontales et ces espaces libres qui sont également exploités par les communautés, on a l'impression que la limite de la cité s'efface peu à peu. Les greffes spontanées ont donc cet atout de rendre « banal » les logements sociaux pour le passant extérieur. Depuis la route ou depuis le bidonville, la cité ne dénote presque plus. Le lien urbain est fait. Le spontané greffé crée ce lien tout en favorisant une certaine convivialité en adéquation avec les besoins et usages des résidents. Leur aspect de bric et de broc et leur omniprésence sur le site tendent aussi à « bidonviliser » le paysage bâti. Ce n'était sûrement pas l'effet recherché par la NHA et cela va donc être une limite au pouvoir de ces bâtisseurs. Et cela sera-t-il suffisant pour convaincre les communautés du bien-fondé de ces

cités de relogements.



LÉGENDE :





-  Emprise du slum de Klong Toey
-  Emprise du site de relogement
-  Entrées sur le site
-  Accroches entre logement social et habitat spontané par les greffes



Figure 42 - Plan de continuité urbaine

5. REMISE EN QUESTION DES LOGEMENTS SOCIAUX ET DU TRAVAIL DE LA NHA

Dans un dernier point, nous allons donc parler de la limite de ces greffes spontanées et de la remise en question de la production résidentielle sociale planifiée.

A l'échelle urbaine, l'impact des greffes est plus visuel ou symbolique que spatial. On a pu voir précédemment qu'elles permettent une connexion entre l'intérieur de la cité et l'extérieur mais cette connexion, avec le tissu alentour, s'achève généralement à proximité des limites de l'emprise NHA. Cependant à l'intérieur même de la cité de relogement, l'évolution urbaine entraîne des questions. La question de changement d'urbanisation que provoque l'ajout de ces installations et la modification du plan masse de la cité, suscitent une prise de recul quant aux principes de conception spatiale utilisés jusque-là pour le relogement de ces communautés. Doit-on repenser la manière de faire la ville plus généralement en s'appuyant sur des nouvelles propositions qu'engendrent ces pratiques spontanées. Les greffes commerciales, comme on peut le constater dans cette étude, modifient l'affectation du sol et l'organisation de base, qui paraissait rigide dans la continuité du plan masse. Elles débordent visuellement de l'emprise NHA pour se connecter au tissu urbain alentours créant des appels depuis la rue. Elles effacent ainsi petit à petit les différences de formes urbaines, et les architectures bien différentes. Dans le temps, ces changements aux couleurs des résidents, dégradent les bâtiments autant matériellement que symboliquement. Cela témoigne donc qu'il faut une meilleure prise en compte de la volonté de ces résidents dès le départ de la conception d'une cité. Les greffes spontanées sont la limite de cette architecture moderne mais cette architecture moderne est la limite de l'appropriation totale par ces greffes spontanées. La rationalité fonctionnelle, conceptuelle et constructive qu'offrait ces modes de fabrications standardisées, est loin d'avoir pourvu aux besoins de ses usagers. L'architecture ne convient pas à la mixité fonctionnelle des espaces tels que pratiqués par les anciens bidonvillois, ni à leur usage horizontal de l'espace. Il faut donc requestionner cette architecture. La NHA n'avait pas prévu l'appropriation pérenne des résidents, là où la trace de l'homme devait rester soumise à l'ordonnancement initial des formes¹¹. Ces greffes spontanées marquent bel et bien le décalage entre la vision des concepteurs et celle des habitants. Est-on face à un échec peut être seulement partiel mais un échec quand même, de la politique de relogement de masse de la NHA ?

Ce relogement de masse a donc un bilan mitigé selon les études déjà réalisées à ce sujet. Ces logements sociaux sont apparus suite à une pénurie du logement et surtout comme une forme de réponse au mal logement. Le bidonville de Klong Toey commençait à saturer et les incendies se faisaient de plus en plus violents et dévastateurs, il fallait donc trouver une solution. Mais cette réponse de relogement est insuffisamment reliée à la réalité des habitants de ces anciennes communautés. L'architecture de ces cités ne peut pas seule résoudre la question du mal logement, d'autant qu'elle ne tient pas compte du travail informel, des revenus irréguliers, ni du nombre d'habitants par famille. Le point positif pour ces habitants c'est qu'ils obtiennent un logement pérenne. Mais ce logement est difficilement adaptable surtout du point de vue professionnel. Et vivre en cité donne souvent une image négative et la question de sécurité fait peur à la plupart des relogés. Les greffes vont donc modifier cette perception et la gestion des ensembles de logements sociaux va donc échapper à la NHA.

Certains des résidents n'ont pas pu suivre le règlement de la NHA, surtout au niveau des paiements réguliers du loyer ou des taxes, et sont donc repartis vivre dans des bidonvilles ou dans de l'habitat spontané ancien. Les plus pauvres n'ont pas été séduits surtout durablement par cette offre sociale. Et certains au contraire, ceux qui avaient plus de moyens, ont tiré profits des logements alloués en augmentant le prix de la rente mensuelle grâce à la sous location. Ces appartements sous loués sont donc devenus inabordable pour les personnes qui étaient ciblées au début de ce processus. Certains pensent même que la tentative de la NHA à pourvoir au logement pour tous, et surtout pour les pauvres a échoué.

De plus ces opérations de relogement de masse ne sont pas une réussite complète pour la NHA car

11 La NHA avait prévu des cellules d'habitation identiques et non communautaires, des espaces collectifs définis, des stationnements collectifs, des coursives non appropriables, des façade libres, etc

certaines parcelles sont demeurées vides pendant un temps, donc la NHA a perdu de l'argent, le temps de régler ce problème. Ce problème peut venir de plusieurs facteurs. Un de ces facteurs est que les constructeurs et promoteurs privés falsifient les listes qu'ils doivent présenter à la NHA. Un promoteur doit soumettre son projet et présenter une liste de futurs locataires éligibles aux critères de la NHA (revenus fixes max à 15 000 baths/mois) pour obtenir un financement. Mais des fois, afin de renflouer ces listes ils donnent des noms fictifs et la NHA mets du temps à s'en rendre compte. Deuxième point de non réussite, et que, de base, une fois livrés, les immeubles devaient, en principe, être gérés 3 ans par la NHA puis cédés aux habitants ou aux propriétaires des terrains. Ce n'est bien évidemment pas ce qui se passe en réalité, la NHA s'en occupe donc plus longtemps.

Faut-il donc repenser la manière de concevoir ces logements sociaux ? Peut-être que l'habitat spontané greffé peut être la solution à la panne d'invention dans la production de ces logements sociaux. On sait que les greffes accordent davantage de place à l'appropriation et une certaine flexibilité au niveau du processus de création. Elles permettent aussi d'apporter une plus grande diversité fonctionnelle et programmatique. Et permet aux résidents de s'impliquer dans une vie collective. Donc pourquoi la NHA n'envisage-t-elle pas d'impliquer les futurs résidents dans la conception et l'élaboration de ses projets de relogement ? Je pense qu'ils préfèrent tirer parti de l'appropriation et des greffes spontanées pour compléter leur offre mais garder le pouvoir de conception et ainsi limiter la participation au projet.

La NHA a rapidement tiré des leçons des greffes spontanées, et a donc commencé à réguler leur implantation surtout pour les greffes commerciales qui empiètent sur l'espace public. Les emplacements sur les trottoirs sont alors loués, il faut donner 30 baths par jour ce qui reste raisonnable. Mais certaines pratiques informelles et illégales persistent. On peut voir sur le site internet de la NHA, qu'ils ont de nouvelles préoccupations, ils veulent reformuler leur programme et offrir une meilleure offre à ces communautés dans le besoin. Ils envisagent de nouveaux bâtiments n'excédant pas plus de 4 étages dans les ensembles urbains, des appartements avec des plus grande surfaces (33 m² contre 17 m² auparavant). Ils proposent des RDC et parois des R+1 avec des surfaces largement ouvertes sur rue pour accueillir les activités professionnelles. Ils veulent aussi régler la question de l'accessibilité des sites en envisageant des arrêts de transports en commun. Ainsi que la construction de salles communes pour développer l'activité communautaire. Et pour finir pourquoi pas l'implication sociale dans les futurs projets. Mais pour l'instant la participation populaire dans les projets de la NHA reste anecdotique. Ils vont juste faire des enquêtes de satisfaction, afin de gérer le processus et non laisser part à une co-conception qui serait selon eux instable.

Est-ce que cette remise en question de la NHA sur ces projets de relogement sera suffisante pour que la population se sente à la fois en sécurité mais aussi chez soi ? Ce n'est pas certain, et on peut voir d'autres solutions pointer le jour qui répondent mieux à l'attente de ces communautés.

C. LE SPONTANÉ PARTICIPATIF : LES COMMUNAUTÉS AU CENTRE DE LA CONCEPTION ARCHITECTURALE

Après avoir démontré à l'aide des deux premières études de cas, que ces communautés sont à la recherche d'une réelle appropriation de l'espace et également cherchent à être au centre de ce processus de conception de l'habitat spontané, nous allons mettre en avant un nouveau type d'habitat spontané que l'on pourrait nommer, selon moi, l'habitat spontané « participatif ». Cette nouvelle notion est le fruit de plusieurs projets réalisés avec et pour ces communautés à l'aide de professionnels qui les mettent au centre du processus architectural. En Thaïlande, l'habitat spontané impose le rapprochement des professionnels de l'espace avec une cible jusque-là délaissée, la population des classes moyennes, il rétablit une dimension éthique dans leurs pratiques professionnelles. Une nouvelle notion est alors créée à leur image : les « architectes de communautés », notion que l'on détaillera plus précisément dans la partie 3 de ce mémoire. Être architecte de communauté c'est tout d'abord revenir sur l'idée de professionnel « sachant » ou spécialiste : l'architecte intervient sur un site, dans une communauté dont il doit savoir révéler les problèmes, les enjeux et les qualités. Il va participer à mettre au point un projet avec les habitants des communautés et pas seulement pour eux.

Cette dernière étude de cas portera sur les communautés du Baan Mankong program de CODI, ce programme qui comme nous avons pu l'expliquer précédemment, a été créé comme soutien (technique, économique, sociale et politique) pour ces communautés pauvres. Avec ce programme, ces dernières planifient et réalisent elles-mêmes, à l'aide de professionnels (architectes, urbanistes, acteurs publics, etc) des améliorations de leur logement, de l'environnement et des services de base. Afin de mettre en relation cette étude avec les deux autres j'ai choisi d'étudier les communautés du Khlong Bang Bua, qui vivaient avant dans de l'habitat spontané ancien voir pur et qui maintenant grâce à CODI, mettent en place une architecture spontanée participative. Cette étude dévoilera une analyse sur la vie de ces communautés, avant et après, le Baan Mangonk programme et ainsi montrera le rôle de CODI (ici en tant que professionnels dont des architectes de communauté) et le rôle des communautés au sein du projet. Une analyse à la fois sociale, économique, politique et spatiale sera faite. J'aimerais, à travers cette étude, comprendre la nécessité d'une approche du logement axée sur la demande et comment ils vivent ce processus de « modernisation » de leur habitat. Cette partie est aussi là pour faire le lien avec le troisième point de mon mémoire : les architectes de communautés et leur rôle dans l'avenir de l'habitat spontané.

Dans cette étude, je présenterais tout d'abord, le projet de CODI et son Baan Mankong program. Ce programme aboutira sur la présentation du contexte sur la mise à niveau du Klong Bang Bua, ainsi que son déroulé et la place du canal dans ce processus. Puis je vous montrerais deux études (sur deux communautés) qui ont participé à cette mise à niveau : la communauté de SAMAKI RUAM, qui fut la première à y participer et qui est donc là comme vitrine du projet et la communauté de BANG BUA (localisation, voir figure n°13). Elle est d'autant plus intéressante car elle montre l'évolution du projet de modernisation du canal. Nous verrons à la suite de ces études, l'analyse des outils et méthodes de participation, comme nouvelle manière de construire la ville. Et enfin je ferais une critique ou plutôt une remise en question du spontané participatif, qui selon moi finira par tendre vers l'auto-construction. Cette étude je l'espère permettra de comprendre ces communautés à travers leur dynamisme, leurs façons de vivre, leurs façons de s'approprier l'espace, leurs façons de créer de l'architecture et même de l'urbanisme. Comprendre également comment ils font pour évoluer, s'adapter et participer au développement de la ville de demain. A travers cette analyse, je pense mettre en avant le rôle de ces architectes de communautés et le pouvoir d'une architecture participative dans l'avenir de ces communautés thaïlandaises.

1. LE PROJET DE CODI AUTOUR DU BAAN MANKONG PROGRAM, CONTEXTE SUR LA MISE À NIVEAU DU KLONG BANG BUA

CODI est une institution publique qui facilite un processus de développement mené par les communautés urbaines pauvres et les communautés rurales de Thaïlande. CODI se concentre non seulement sur la réduction de la pauvreté, mais sur la recherche de moyens par lesquels les communautés peuvent être les

acteurs clé dans tout développement qu'elles jugent nécessaire. Le développement du logement a été au centre des travaux de CODI depuis le tout début. Au début des années 1990, la Thaïlande profitait de dix années de boom économique, mais en ville les pauvres ne recevaient pas assez de soutien. Leurs conditions de logement s'étaient détériorées et ils étaient de plus en plus confrontés à la perspective d'être expulsés, à mesure que le prix des terrains et la demande de sites au centre des villes augmentaient. Pour mieux comprendre la situation, une équipe d'étude a été mise en place au sein de l'Autorité nationale du logement (NHA). L'étude a rassemblé des groupes communautaires, des militants, des fédérations de bidonvilles, des ONG, des groupes civiques, des entrepreneurs et des membres clé du gouvernement afin de partager des idées et de développer un nouveau processus pour lutter contre la pauvreté urbaine. C'était la première fois, en Thaïlande, qu'on réunissait une entreprise de si grande envergure et elle a représenté un degré inhabituel de collaboration et de participation.

L'équipe a analysé les succès et les échecs des expériences passées et a identifié les potentiels des initiatives en cours. Ils ont constaté que les organisations communautaires pauvres en Thaïlande faisaient déjà beaucoup et avaient le potentiel nécessaire pour gérer leur propre développement. Ce qui manquait, cependant, c'était l'accès aux ressources et un mécanisme de soutien plus participatif pour aider à renforcer et à relier ces efforts dispersés. Les conclusions de l'étude ont été présentées au gouvernement, ainsi qu'une proposition visant à établir un nouveau programme pour améliorer les conditions de vie et renforcer la capacité organisationnelle des communautés urbaines pauvres, par la promotion de groupes d'épargne et de crédits communautaires, qui seraient soutenus par un fonds de prêts renouvelables. C'est ainsi que fut créé en 1992, le Bureau de développement des communautés urbaines (UCDO). Lorsque l'UCDO a été fondé, l'une de ses principales priorités était le développement du logement, et l'une des principales fonctions du nouveau fonds de l'UCDO était de canaliser les prêts au logement accessibles aux communautés pauvres. En 2000, lorsque le travail de l'UCDO a été intégré à CODI, des prêts au logement avaient été accordés à 47 projets de logements, dans des situations diverses, impliquant 6 400 ménages. Ces premiers projets de logement ont permis au personnel de l'UCDO et aux réseaux communautaires de tirer de nombreuses leçons, et l'une des plus importantes est que le logement ne peut être développé de manière isolée, mais doit faire partie d'un processus de développement communautaire beaucoup plus vaste, qui aborde les questions structurelles de la pauvreté dans une ville comme la terre, les infrastructures, la gouvernance et la participation politique. Au fur et à mesure que les projets se sont multipliés et que chacun a pu apprendre, il est apparu clairement que lorsque la production de logements s'attaque à ces problèmes socio-économiques et politiques plus vastes, elle renforce les communautés, améliore les moyens de subsistance et crée de nouvelles relations de confiance et de respect entre les communautés pauvres et leurs villes.

Ainsi, lorsque la scène politique a ouvert de nouveaux espaces en 2003, CODI a vu une opportunité et était prêt à proposer la construction d'un processus de logement communautaire à plus grande échelle, plus complet et plus intégré. Ce fut le début du programme Baan Mankong (qui signifie «logement sûr» en thaï). Le programme de mise à niveau de la communauté de Baan Mankong canalise les fonds du gouvernement, sous la forme de subventions extrêmement flexibles pour les infrastructures et de prêts à des conditions favorables pour le logement et la terre, directement vers les communautés pauvres, qui planifient et réalisent collectivement des améliorations de leur logement, de leur environnement, des services de base et de la sécurité d'occupation, en utilisant des budgets qu'elles gèrent elles-mêmes. Ce programme place les communautés (et leurs réseaux communautaires) les plus pauvres de Thaïlande, celles qui proviennent des bidonvilles, au centre d'un processus de développement de solutions globales à long terme. Pourquoi fournir des unités de logement à des familles pauvres individuelles ou apporter que quelques améliorations infrastructurelles standardisées, alors qu'on peut travailler avec ces communautés et leur offrir une aide plus globale et adaptée aux problèmes de terres et de logement dans les villes thaïlandaises. Dans toute ville, la terre est toujours l'un des éléments les plus difficiles, et la transformation des établissements informels en communautés formelles pleinement légales est l'une des parties les plus cruciales du processus de logement. Le soutien (entre autre financier) du programme Baan Mankong, permet à une communauté d'obtenir un terrain et ainsi commencer à planifier et à réaliser son projet de logement. CODI, qui est un organisme public dépendant du ministère du développement social et de la sécurité humaine, offre alors un programme où les communautés élaborent leurs plans d'amélioration en

étroite collaboration avec les autorités locales, les professionnels (architectes, urbanistes, constructeurs, etc), les universités, les associations de quartier et les organisations non gouvernementales.

D'un point de vue politique, le programme Baan Mankong représente un changement radical dans le rôle du gouvernement, qui est passé d'un rôle de fournisseur de logements axé sur l'offre à celui de facilitateur d'un mécanisme de coproduction de logements locaux axés sur la demande, dans lequel les communautés, leurs gouvernements locaux et d'autres acteurs locaux sont les partenaires essentiels de ce mécanisme de résolution. Le programme Baan Mankong représente un engagement important du gouvernement thaïlandais pour permettre aux gens d'être les acteurs principaux. De plus, ce programme permet de fournir un cadre légal à la politique gouvernementale pour toutes les communautés informelles, de sorte que les projets qu'elles entreprennent pour améliorer leur logement, leur mode d'occupation et leur environnement sont légitimés. C'est une fusion de la politique publique, du financement gouvernemental, de plusieurs partenariats locaux et du pouvoir créatif des réseaux communautaires, qui permet de créer non seulement un grand nombre de bons projets de logement, mais aussi une plateforme de collaboration à l'échelle de la ville.

Après avoir présenté, le projet de CODI autour du programme de Ban Mankong, qui montre qu'on est face à une approche du logement axée sur la demande, nous allons voir maintenant une étude de cas spécifique, qui est la remise à niveau, par ce programme, du Klong Bang Bua.

Environ 3 400 familles vivent dans les 12 quartiers informels qui bordent les 13 kilomètres du canal Bang Bua de Bangkok (voir figure n°43), beaucoup d'entre elles sont des vendeurs, des ouvriers et des travailleurs journaliers. Après avoir vécu près d'un siècle dans l'insécurité, avec le risque quotidien d'incendies et d'expulsion, et confrontées à des accusations constantes de pollution du canal, les personnes vivant le long du canal Bang Bua se sont jointes au programme Baan Mankong pour améliorer leurs communautés et sécuriser leur régime foncier.

Klong Bang Bua a été le premier réseau de communautés du canal, à Bangkok, à négocier avec succès un bail à long terme pour les terres publiques qu'elles occupent, qui sont la propriété du département du Trésor. Ce bail n'aurait jamais pu être négocié par une seule communauté, qui n'a aucun pouvoir de négociation. Mais ce n'est pas en tant qu'une seule communauté mais en tant que réseau de 12 communautés, et avec le soutien du «pouvoir du réseau», composé de 200 communautés riveraines des canaux, que Bang Bua a pu convaincre les autorités. Ils les ont convaincus que le réaménagement de leurs communautés devait être au même endroit, car c'est un atout à la fois pour les gens, qui ne sentent pas dépaysés, et donc plus à l'aise avec le programme, et aussi pour la ville dans son ensemble. Le bail de 30 ans renouvelable est la clé de la sécurité d'occupation à long terme de ces communautés. Après de longues négociations, le peuple a négocié, avec le département du Trésor, un taux de location d'environ 1 baht par mètre carré par mois, avec un ajustement pour l'inflation tous les 5 ans.¹² Avant les maisons étaient construites directement sur l'eau et risquées de tomber ou d'être inondées à tout moment. De plus, la plupart des gens de la communauté ne pouvaient pas accéder au canal, et la seule façon d'entrer dans la communauté était de marcher le long du réseau de passerelles dangereuses, étroites et branlantes faites de planches de bois et de bambou. Aujourd'hui, le canal bénéficie d'un tout nouveau lifting (voir figure n°44) avec la création de nouvelles maisons et infrastructures pour les communautés, ainsi que d'une toute nouvelle voie de 6 mètres bordée d'arbres, construite en partie sur les bords marécageux où les maisons se perchaient, et en partie sur des terres récupérées par les autorités du district dans le canal. Cette nouvelle passerelle au bord du canal permettra d'accéder aux communautés situées le long du canal et aux camions de pompiers de pénétrer dans le bidonville en cas d'urgence. Même si les motos et vélos pourront y circuler librement, les habitants considèrent cette passerelle comme un important équipement pour les piétons, offrant un espace de jeu pour les enfants, permettant de visiter le site et de le distribuer facilement, pour permettre aux habitants de vendre leur nourriture et leurs marchandises.

12 Cela signifie que chaque famille paiera entre 40 et 70 bahts (environ 1€) de loyer foncier chaque mois, en fonction de la taille de leur maison. Chaque famille paie la coopérative, qui effectue ensuite un paiement collectif au département du Trésor.)



Figure 43 - Implantation des communautés du canal Bang Bua avant les projets de remise à niveaux

AVANT



APRÈS

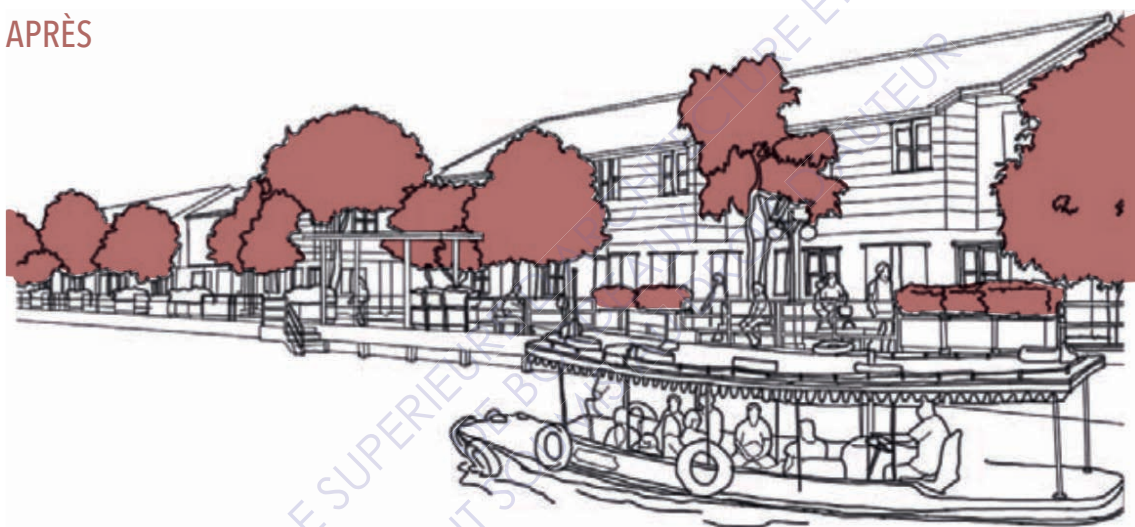


Figure 44 - Remise à niveau des communautés du canal Bang Bua

2. LE CANAL AU CENTRE DE CE PROCESSUS DE MODERNISATION

Avant même de commencer à lancer le processus de remise à niveau, avec le programme Baan Mankong, les communautés ont voulu régler le problème lié à l'insalubrité de leur canal, qui était devenu si noir et pollué à cette époque. Le système de canaux est important pour la ville de Bangkok et ces communautés sont souvent montrées du doigt comme étant des pollueurs. Pourtant elles ont tout fait pour sensibiliser et remédier à ce problème qui les touche de près. Un entretien avec un membre de la communauté CODI révèle que ces communautés tirent parti des ressources qu'offre le canal, et s'en servent dans leur quotidien. Khun Gomeen (membre de la communauté de Bang Bua) a expliqué : « Il y a cinquante ou soixante ans, lorsque nous sommes arrivés ici pour la première fois, le canal était si propre et plein de poissons, de palourdes et de crevettes. Il suffisait de mettre un seau à l'eau et il en sortait plein de crevettes ! Il y a 20 ans encore, nous utilisions l'eau du canal pour nous laver, nous baigner. Nous utilisions même l'eau du canal pour boire, mais nous devions d'abord la faire bouillir. Le canal était une ressource - nous tirons une grande partie de notre nourriture de l'eau. Et pas seulement nous : il y a 1 060 canaux comme celui-ci à Bangkok, et il y en avait trois fois plus avant. ». Il était donc important de débiter par cela.

Depuis des années, les communautés de Bang Bua organisent régulièrement des jamborees (fêtes) de nettoyage du canal, ils utilisent un compost organique non conventionnel «E.M.» et des plantes aquatiques pour redonner vie à l'eau du canal. Ils installent également des filtres à graisses pour les eaux usées dans toutes les cuisines et continuent à négocier avec les pollueurs en amont pour réduire les effluents toxiques dans le canal. A terme, lorsque les travaux de modernisation seront terminés, les communautés ont des projets pour mettre en place un «marché flottant» traditionnel sur le canal, et ainsi redonner la forme et les fonctions originelles du khlung. Toutes ces activités, qui ont été stratégiquement planifiées avec d'autres réseaux de canaux de Bangkok, sont des moyens de démontrer à la ville que ces communautés riveraines du canal ne sont pas des pollueurs mais constituent un atout important pour la ville dans ses efforts pour maintenir son système de canaux. Grâce à la bonne collaboration des deux autorités de district (Bang Ken et Laksi) de chaque côté du canal, de l'université Sripatum toute proche et de CODI, les 12 communautés situées le long de Klong Bang Bua ont formé un réseau, créé des groupes d'épargne, préparé des plans de réaménagement de leurs établissements et de revitalisation de leur canal et formé une société coopérative. Dans ce processus, les communautés de Bang Bua sont devenues l'allié de la ville pour la revitalisation et le nettoyage de cet important canal. Maintenant, ils ont un bon système pour traiter le problème de leurs déchets. Ce système fut pensé en collaboration avec toutes les communautés et discuté lors de débats collectifs. Ce système est ménagé à trois niveaux :

- 1 = Les septictanks : chaque maison dans les communautés développées possède sa propre fosse septique, qui nettoie les déchets des toilettes avant qu'ils ne soient rejetés dans le système de drainage principal de la communauté.
- 2 = Kitchen grease filters : chaque maison possède également un filtre à graisse dans la cuisine, qui filtre l'eau sale de la cuisine avant d'être évacuée par le réseau d'égouts. Ils fabriquent ces filtres eux-mêmes, en utilisant des choses simples qu'ils peuvent acheter sur le marché local : des tuyaux en PVC, des seaux en plastique, du gravier et du charbon de bois. La fabrication de chaque filtre ne coûte qu'environ 300 bahts (8,20 €). Et ils peuvent même vendre la graisse recueillie dans ces filtres pour fabriquer des bougies. Pleins d'astuces sont alors trouvés pour pas gaspiller et créer d'autres déchets.
- 3 = Traitement des eaux usées à l'échelle communautaire : chaque communauté collecte les «eaux grises» des cuisines, des salles de bain et des fosses septiques de son système de drainage principal, qui l'amène à une station d'épuration centrale, où il est nettoyé, filtré et traité avant qu'une partie ne soit utilisée pour arroser les arbres de la communauté. Le reste va dans le canal - sans trop le polluer.

Depuis que ces solutions ont été trouvées, ainsi qu'avec le processus du programme de revitalisation, de nombreux visiteurs d'autres communautés viennent s'inspirer de ce projet. Ainsi une fois sensibilisées, ce système développé à Bang Bua s'est répandu. Beaucoup de communautés dans d'autres parties de Bangkok et dans toute la Thaïlande font maintenant de même !

Une fois le problème du canal, réglé et planifié, ils ont pu débiter le processus de remise à niveau de leur communauté avec l'aide de CODI et des professionnels. La première étape était donc de lancer un programme environnemental et démontrer que les véritables pollueurs du canal étaient les usines, les hôpitaux, les restaurants, les appartements en amont, et pas eux. Cette première étape était primordiale pour faire valoir au public qu'ils étaient sérieux et qu'ils faisaient cela ensemble !

La seconde étape était de prendre le processus de planification collective au sérieux, étape importante de la modernisation de la communauté. Ils ont commencé à travailler avec des architectes et ont essayé de nombreuses techniques d'organisation pour amener les gens à réfléchir et à planifier ensemble (voir figure n°45). Enfin, ils ont mis en place un système de «gestion de petits groupes», avec cinq maisons dans chaque groupe. Chacun de ces petits groupes discutait de ses idées de logement avec l'architecte. Dans la communauté Samaki Ruam Jai, qui a été la première à voir le jour, il y avait 38 de ces petits groupes, chacun avec son propre processus de planification, chacun passant par plus de 20 réunions pour obtenir l'accord des cinq de leurs membres sur les questions d'aménagement, de planification, de droits et de conception des maisons. Si on additionne tout cela, des milliers de réunions ont été consacrées à la planification de la modernisation de Samaki Ruam Jai.



Source : «A conversation about upgrading at Bang Bua », Sept 2008 (document publié par CODI)

**Figure 45 - Processus de planification collective -
Habitat spontané participatif**

Ces discussions en petits groupes ont été un véritable processus de transformation. Avant, il y avait beaucoup de situations difficiles dans la communauté, beaucoup d'inégalités : certaines personnes avaient de très grandes maisons et de grands terrains, d'autres étaient locataires, d'autres encore vivaient sur pilotis sur le canal, d'autres encore avaient beaucoup de chambres à louer, pendant que certains n'avaient presque rien du tout. Les accords conclus dans le cadre de ce processus de planification complexe ont impliqué de nombreux compromis et des accords difficiles, afin que tout le monde soit inclus. Dans un extrait du document « A conversation about upgrading at Bang Bua », Ek Sompop, un organisateur communautaire explique qu'« un type, par exemple, possédait 20 chambres de location et gagnait 1 500 bahts par mois pour chaque chambre. Maintenant, il n'a plus qu'un seul logement, comme tout le monde, et l'espace où il avait toutes ces chambres à louer est un petit parc pour la communauté ! Ils ont réussi à s'entendre sur ce point ! De plus, tous ses anciens locataires ont maintenant des droits et font également partie de la coopérative. ».

Ce processus qui consiste à mettre les habitants au centre du projet fut donc vite pris au sérieux et la question de la mise en œuvre a donc été abordée.

La troisième étape a été de faire du projet une réalité par sa mise en œuvre. Au début ce fut difficile parce que même si les groupes de communautés participaient aux réunions pour planifier leur avenir, ils étaient quand même réticents à démolir ce qui leur appartenait pour débiter les transformations. Il y avait beaucoup d'hésitation et de méfiance, beaucoup de bagarres et d'accusations. Et même quand avant tout cela, le chef de la communauté Prapaat a parlé à tout le monde de Baan Mankong, personne ne l'a cru. Ce fut quand ce même chef, démoli sa propre maison (il était le premier), que le sacrifice du Prapaat a permis de démarrer les choses. Une fois la première maison démolie, la mise en œuvre du programme a vraiment débuté.¹³

Ce programme renforce les capacités des personnes dans les quartiers pauvres, améliore leurs connaissances, leur confiance en soi, leurs capacités de gestion, leur sensibilisation, leurs relations avec le gouvernement et les systèmes administratifs, leurs organisations sociales et leur statut dans la ville, leurs systèmes financiers.

S'il ne s'agit que d'une amélioration physique, le projet peut être finalisé en quelques jours. Il n'y aura pas besoin de faire beaucoup de travail, juste envoyer un entrepreneur pour le faire. Mais les gens ne seront pas changés. Leurs capacités ne changeront pas. Leurs systèmes financiers ne seront pas changés. Leurs relations ne seront pas changées. Leur insécurité foncière ne sera pas changée. Il s'agira toujours d'un groupe de personnes pauvres, marginalisées et non organisées, qui vivent ensemble dans le même campement de squatters légèrement amélioré. Et deux ans plus tard, ils pourraient encore se retrouver expulsés. Ce n'est pas une amélioration. La mise à niveau signifie beaucoup plus que cela, il faut agir ensemble et pas seulement améliorer physiquement mais aussi socialement et politiquement.

Avant de passer à l'analyse de deux de ces communautés du Klong Bang Bua, j'aimerais présenter la question du budget et subventions liées au programme de CODI.

Dans le programme de Baan Mankong, CODI agit comme une sorte d'intermédiaire. CODI reçoit le budget du gouvernement central, puis le transmet directement aux communautés, avec l'accord d'un comité de dirigeants communautaires et de divers partenaires de développement dans chaque ville. Ainsi, les gens s'occupent du budget, c'est leur travail, leur mise à niveau.

CODI met en place 4 types de subventions pour ces communautés qui suivent le programme.

La première est une subvention d'infrastructure, qui est divisée en 3 subventions également : une subvention pour la mise à niveau sur place de 25 000 bahts (685€) par famille pour les mises à niveau/réparations sur place ; une subvention de reconstruction de 35 000 bahts (955€) par famille pour les communautés qui reconstruisent leur installation sur les terres qu'elles occupent actuellement ou pour les communautés qui se déplacent sur d'autres terres et y reconstruisent ; et des subventions supplémentaires (selon les besoins, et non de façon ponctuelle) pour aider les communautés sur plusieurs domaines (installer des systèmes de traitement des eaux usées domestiques, aménager le paysage du nouveau quartier, construire une maison de réunion

13 Voir les étapes clés du démarrage des projets liés au programme de CODI, en annexes

communautaire, etc).

La seconde subvention est un prêt foncier par logement. Des prêts bonifiés sont mis à la disposition des familles par CODI pour l'achat de nouveaux terrains (en cas de relogement) et pour améliorer leur logement ou en construire de nouveaux. Depuis peu, les communautés peuvent bénéficier de la bonification d'intérêt du prêt sous la forme d'un versement unique de 20 000 bahts (545€) par famille, au début du projet de modernisation. La troisième subvention est administrative. Une subvention égale à 5 % de la subvention totale pour l'infrastructure est mise à disposition, dans le cadre du programme de mise à niveau, à toute organisation choisie par la communauté (ou le réseau communautaire) pour l'aider et la soutenir dans son processus de mise à niveau local. Il peut s'agir d'une ONG, d'un autre réseau communautaire, d'une université locale, d'un groupe d'architectes ou d'une agence gouvernementale locale.

Enfin, la dernière est une subvention de soutien aux processus. Il s'agit de la subvention que le programme fournit pour soutenir toutes les diverses activités qui vont de pair avec un processus de mise à niveau national aussi vaste.

Il y a aussi beaucoup de familles qui prennent des prêts au logement et qui utilisent beaucoup de matériaux de construction recyclés dans leurs nouvelles maisons, pour réduire le montant du prêt et diminuer leurs remboursements mensuels. Elles utilisent le prêt au logement de CODI uniquement pour payer les parties de la maison qu'elles ne peuvent pas construire elles-mêmes - les fondations, la charpente en béton, les dalles de plancher et le toit. Elles peuvent ensuite faire le reste elles-mêmes, en utilisant du vieux bois, de vieilles portes et châssis de fenêtres, des tôles et des planches d'amiante d'occasion, des carreaux de plancher et de salle de bain cassée ou mal assortis. Les gens peuvent être débrouillards quand leur budget est extrêmement limité comme cela.

D'autres solutions, comme par exemple des fonds collectifs de génération de revenus, de biens et de communautés, ou encore divers programmes d'aide sociale, ont été mis en place par les habitants. Nous les verrons par la suite au sein des études des deux communautés pilotes du projet de Baan Mankong.

3. LE SPONTANÉ PARTICIPATIF : UNE NOUVELLE FORME D'APPROPRIATION SPATIALE ET SOCIALE

Une fois donc que les habitants des diverses communautés de Bang Bua aient pu régler les problèmes liés à l'insalubrité de leur canal, la deuxième phase du processus de planification collective a pu être mise en place. Les communautés se sont rassemblées et ont travaillé ensemble pour planifier leur avenir. La première mise en œuvre du projet, voit alors le jour au sein de la communauté de Samaki Ruam Jai, communauté du canal qui se déclare alors à la fois pilote et test de ce programme.

Analyse de la communauté de SAMAKI RUAM JAI : des prototypes pour montrer l'exemple

Dans cette communauté de Samaki Ruam Jai, qui se situe au sud du canal (voir figure n°46), CODI a commencé à planifier la modernisation de ses bâtiments en décembre 2003 et a commencé à construire les maisons de la première phase en décembre 2004. Les 14 premières maisons ont été inaugurées par le gouverneur de Bangkok en octobre 2005, et ils ont pu ensuite construire les maisons des deuxième et troisième phases. Le chef de communauté aimait dire « Construisez les maisons vous-mêmes, ici à Bangkok, et nous avons un système approprié pour gérer la construction, acheter les matériaux, répartir le travail, savoir qui fait quoi, combien nous faisons ensemble et combien les gens font par eux-mêmes. ».

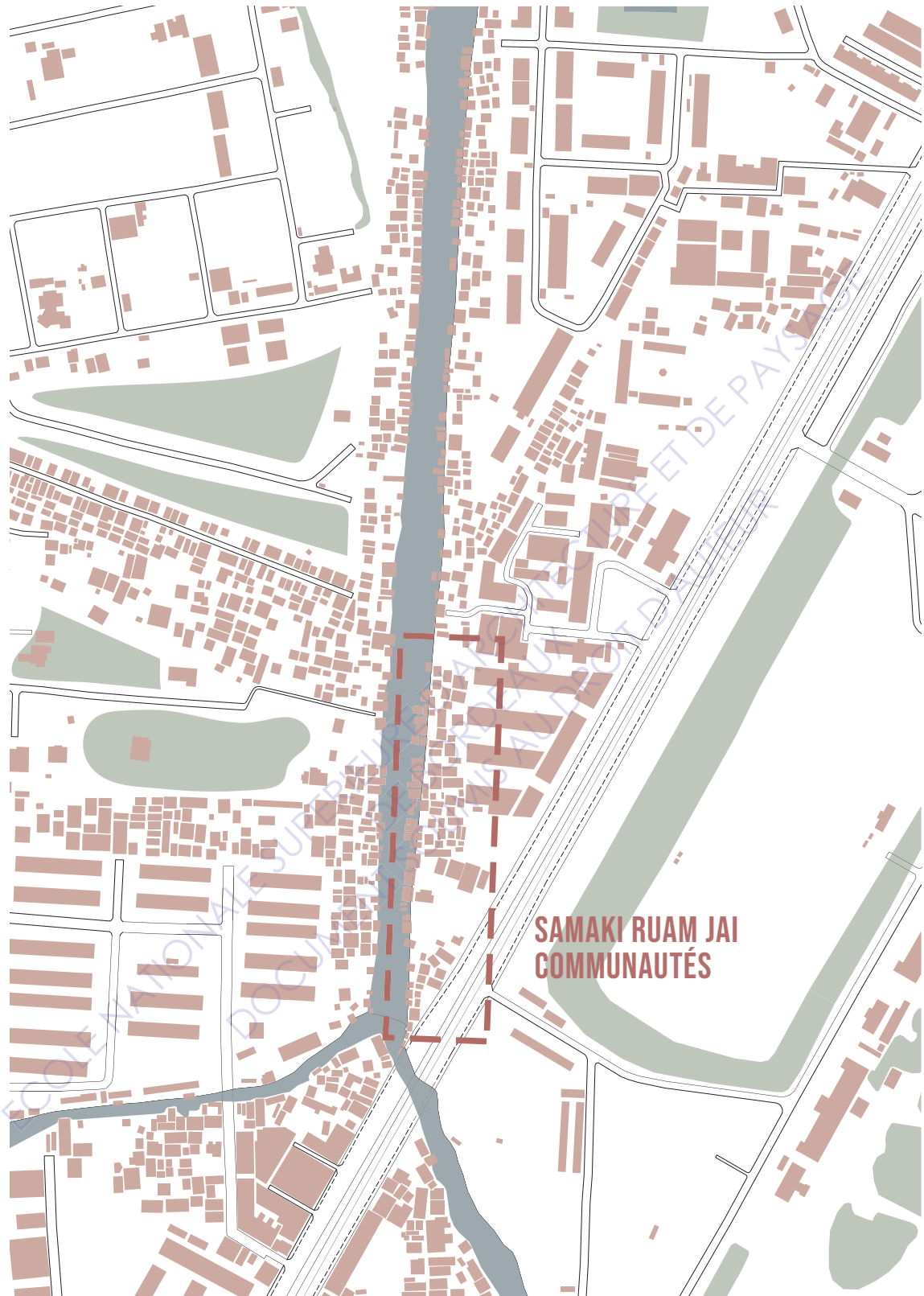


Figure 46 - Localisation de la première communauté de l'habitat spontané participatif étudiée

Comment la construction s'est-elle déroulée ? Il fallait tout prévoir pour que les communautés soient à la fois au centre du processus et aussi qu'elles puissent continuer à se loger pendant les travaux. Alors que la construction de ce nouveau foyer débute, les personnes dont les maisons vont être reconstruites, restent dans des «maisons démolies» que les professionnels du programme mettent en place au sein même de la communauté. Pour ces maisons temporaires, ils utilisent une petite subvention temporaire de logement de CODI de 18 000 bahts (50 €) par maison. Il s'agit de simples maisons d'une pièce, construites en contreplaqué, en tôle et en bois, dans le peu d'espace qui reste ou sur un terrain emprunté à proximité. Mais ce système de maisons provisoires, n'a pas satisfait toutes les familles. Certaines familles y séjournent et d'autres décident de camper sur le site de leur nouvelle maison ou de louer des chambres à proximité pendant la construction de leur nouvelle maison. Les travailleurs, au centre du processus de mise en œuvre, essaient de terminer les maisons dans les trois mois, afin que personne ne reste plus longtemps dans ces maisons provisoires. Les normes de confort et de commodité dans ces chambres temporaires sont équivalentes, voir bien meilleures, à celles de beaucoup de leurs anciennes maisons. Donc si les travaux durs, les communautés ne se plaignent que très peu.

Presque tous les travailleurs travaillant sur les nouvelles maisons ont été recrutés au sein de la communauté. On peut y trouver à la fois des ouvriers non qualifiés, mais également, des maçons, charpentiers, plombiers et électriciens qualifiés. L'idée du programme Baan Mankong, est de faire en sorte que tous les membres de la communauté aient du travail, et de diffuser les possibilités d'emploi que le projet de modernisation crée dans la communauté, afin que ceux qui ont besoin de travail puissent gagner de l'argent, pendant qu'ils reconstruisent les maisons de leur communauté. Cette main d'œuvre qualifiée ou non, mais communautaire, c'est aussi une façon de maintenir les retombées économiques du projet au sein de la communauté.¹⁴ L'argent pour le travail provient du budget d'infrastructure de Baan Mankong et des budgets de construction des maisons individuelles des familles. De plus, un des autres constats sur l'arrangement entre le programme et la communauté, est que les membres de Samaki Ruam Ja, fournissent de la nourriture et de l'eau aux travailleurs, c'est un arrangement amical.

Grâce au programme de CODI, les professionnels, comme les architectes de communautés, en plus d'aider, comme expliquer précédemment à la planification du projet, permettent aux habitants de devenir ouvriers et de prendre part au projet dans son moindre détail. Des ouvriers du bâtiment forment les habitants volontaires et leur apprennent un savoir-faire, jusque-là réservé à une classe supérieure. Beaucoup de gens deviennent alors des ouvriers du bâtiment expérimentés et qualifiés, et beaucoup d'entre eux vont travailler sur des projets de Baan Mankong dans d'autres communautés, où ils reçoivent maintenant un bon salaire et un travail stable.

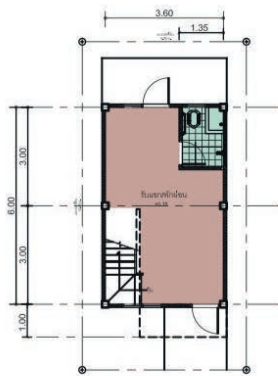
Avant de commencer à analyser les espaces et leur appropriation par la communauté, je voulais vous présenter les modèles de maison du programme de modernisation, qui concerne l'ensemble du projet du canal Bang Bua. Lors des séances de groupe avec les professionnels, les communautés ont développé trois types de maisons de base, que la plupart des familles construisent, en y ajoutant les petites variations qu'elles souhaitent. Ces maisons ont été pensées entre autres, avec l'aide Archarn seng de la faculté d'architecture de l'université de Sripatum. Toutes les maisons ont deux étages, mais elles vont se différencier en 3 catégories: les maisons individuelles, les maisons en rangée et les maisons jumelées (« twin »). La plupart ont une cuisine, une salle de bain, un salon et une salle à manger au rez-de-chaussée, et deux chambres à l'étage, avec un petit balcon devant (figure n°47). Et chacune offre au moins 90 mètres carrés de surface habitable, avec un petit espace à l'arrière pour accéder aux canalisations d'égout. Le sol est souvent recouvert de céramique, avec des couleurs différentes, afin de rendre plus harmonieuses et joyeuses ces maisons. Les murs sont en briques et ciments. Un important travail sur la circulation de l'air a été fait lors de la planification de ces maisons, car le climat chaud et humide de la Thaïlande l'exige. La plupart des maisons n'ont que des fenêtres pour la circulation de l'air, mais plusieurs maisons ont leur circulation d'air sur le mur.

À Samaki Ruam Jai, les familles de plus de 8 personnes peuvent obtenir une maison légèrement plus grande, avec une autre pièce, mais elles doivent quand même payer le coût supplémentaire de la construction pour cette maison plus grande. Il faut compter environ 70 000 bahts (1 900€) pour le travail de construction d'une maison

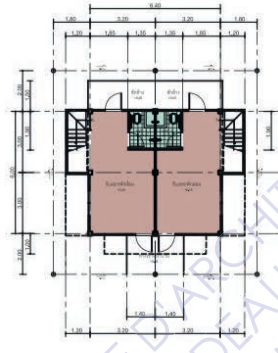
14 Les travailleurs qualifiés sont payés à un taux fixe de 250 bahts (7€) par jour, et les travailleurs non qualifiés sont payés 220 bahts (6€) par jour.

individuelle, et environ 65 000 bahts (1 800€) pour la construction d'une maison mitoyenne («jumelle»). Grâce aux murs communs et aux colonnes centrales communes dans une paire de maisons avec un mur mitoyen, ils économisent de l'argent sur le travail.

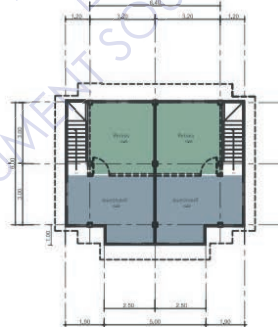
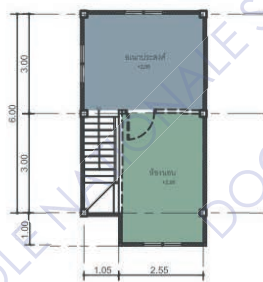
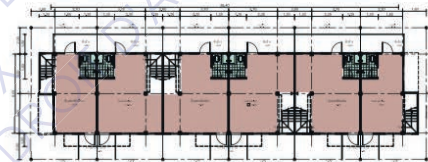
1. Single house - maison individuelle



2. Semi-detached house (twin house) - maisons jumelées



3. Row house - maisons en rangée



Source : Baan Mankonh at Klong Bang Bua community guide-book, septembre 2013 (document publié par CODI)

Living Room - Séjour
 Multi-perpose
 Bedroom - Chambre

Figure 47 - Processus participatif : 3 catégories de maison

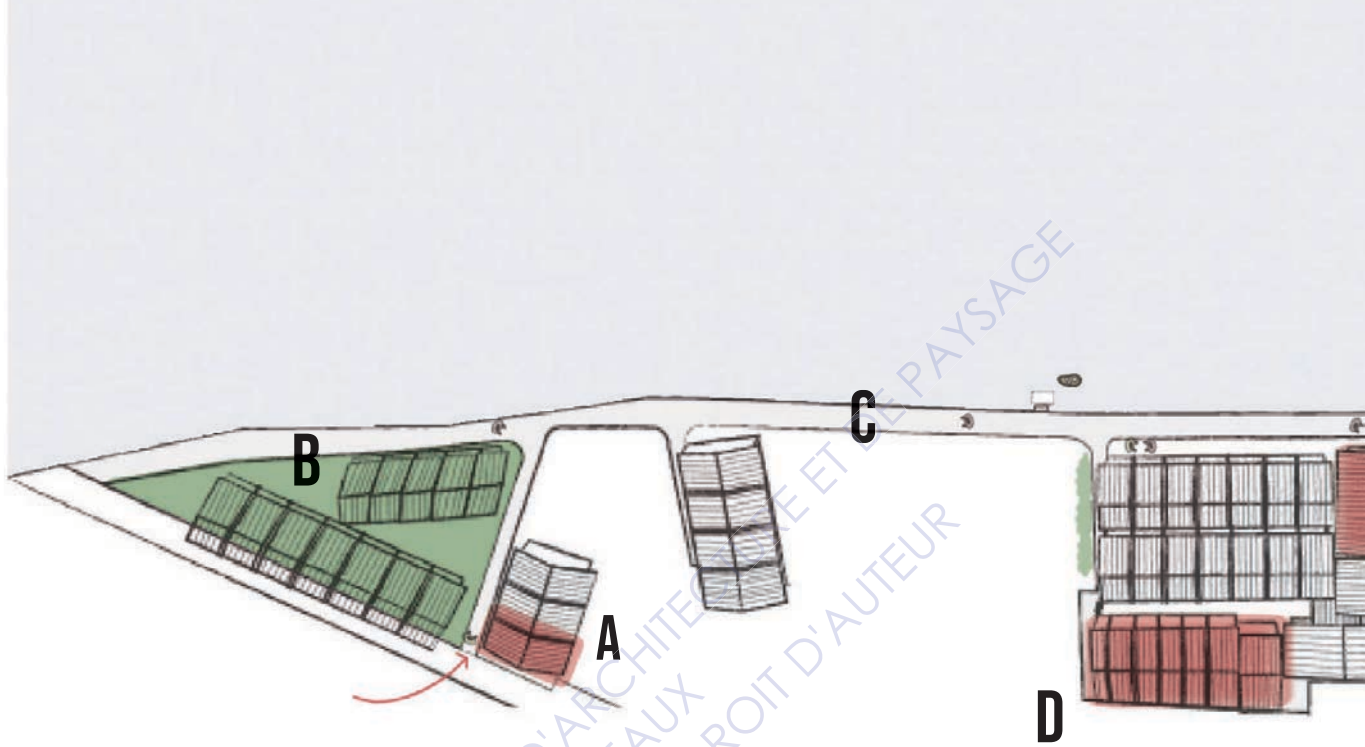
Par la suite, j'ai réalisé diverses analyses des transformations spatiales, sociales et économique de la communauté de Samaki Ruam Jai, afin de comprendre comment le spontané participatif a eu un impact sur l'appropriation des espaces au sein de la communauté.

Débutons par une analyse spatiale des modifications apportées à l'ensemble de la communauté. À l'époque, le canal était peuplé d'habitats spontanés anciens, avec des espaces dédiés à la communauté, puis les espaces se sont détériorés en même temps que le canal lui-même. On est donc passé du spontané ancien à du spontané pur, les espaces ressemblaient à un vrai bidonville. Certains espaces étaient même dangereux, et de nombreux dealers de drogues y faisaient leurs commerces. Il y avait beaucoup de coins sombres. Il n'y avait pas grand-chose à faire, aucunes activités, aucun lien entre les communautés du canal. Les gens n'avaient pas confiance en eux. Le chef de la communauté de Samaki Ruam Jai, explique qu'« auparavant, beaucoup de maisons étaient construites sur pilotis juste au-dessus du canal, et quand une de ces maisons s'effondrait, ce qui arrivait assez souvent, nous disions : «C'est votre problème, pas le mien !» Quand il y avait des mauvaises inondations et que l'eau montait si haut, il fallait relever les lits pour pouvoir dormir, et si on tombait du lit, on tombait dans l'eau ! »¹⁵. Les membres de la communauté vivaient dans des taudis et avaient du mal à s'en sortir. Mais tout cela a changé, grâce au programme, ils sont désormais actifs au sein du projet, et améliorent littéralement leur condition de vie.

Samaki Ruam Jai, c'est 135 familles au sein de la communauté, leur type de programme était avant tout de la reconstruction. Cette modernisation a débuté avec la construction d'une maison à l'entrée du canal (voir figure n°48). C'est la toute première maison construite dans le cadre du programme de logements collectifs de Baan Mankong sur le réseau de canaux de Bang Bua. Le propriétaire a cédé une partie de sa propriété d'origine afin qu'un prototype de maison pour la communauté puisse être construit. Une cérémonie d'ouverture du programme de logements collectifs à l'échelle du district a eu lieu à cet endroit même. Ainsi, le reste de la communauté et les communautés voisines ont pu observer la mise en oeuvre du programme à l'échelle de la maison. C'est aussi à cette entrée qu'ils ont débuté la construction de la nouvelle passerelle le long du canal (voir figure n°48). D'une largeur totale de 3 mètres, cette passerelle comprend un mètre qui était déjà là, un mètre au milieu qui a été nouvellement construit par la communauté avec les principales canalisations de drainage en dessous, et un nouveau mètre qui a été construit par l'autorité de district, sur un terrain récupéré du canal, avec rampes, jardinières et marches descendant vers le canal. Cette voie permet de relier toutes les communautés le long du canal, tout en offrant un accès public au canal, conformément à l'objectif du programme. Toujours à l'entrée du Khlong Bang Bua, juste avant la maison prototype, la communauté a décidé, lors des réunions avec les professionnels, de planifier la création d'une «zone verte» pour la communauté (voir figure n°48). Cependant, quelques problèmes et retards dans les négociations avec les membres de la communauté ont eu lieu, donc le phasage de la construction a été interrompu pendant un temps. Au final, ils se sont rendu compte que certaines maisons existantes ne pouvaient pas être déplacées hors de la «zone verte» proposée. Ces maisons ont ensuite été reconstruites au même endroit. C'est là toute l'importance des décisions collectives, car si cela ne convient pas ou s'il y a des soucis avec la mise en oeuvre, des solutions peuvent être trouvées. Ici, je pense que la communauté souhaitait avant tout un espace de verdure où les membres pouvaient se retrouver et profiter de cette entrée de canal pour réaliser des événements. Certes, ils n'ont pas eu la surface demandée préalablement, car certaines maisons ont dû être reconstruites à cet endroit, mais comme on peut le voir sur le plan (voir figure n°48), l'espace libre à l'entrée du canal offre une zone suffisante pour accueillir des réunions, fêtes et activités en extérieur. Un peu plus loin sur la parcelle, les membres de la communauté ont décidé de construire un autre site pilote, pour encourager les habitants à prendre part au programme. Ce site accueillera le premier logement collectif de la communauté, et se situera à l'angle d'un des îlots d'habitations (voir figure n°48). Pour ce site, les architectes avaient initialement envisagé une rue de 4 mètres de large, avant le début de la construction. Malheureusement, le propriétaire d'une maison existante a refusé de déménager pendant la construction, alors la communauté a décidé de poursuivre le plan et de construire tout ce qui est possible autour de cette maison particulière. À une date ultérieure, lorsque le propriétaire a finalement accepté de déménager, la communauté a rapidement improvisé sa propre solution. Encore un exemple, de l'adaptabilité des communautés face aux problèmes rencontrés lors de la mise à niveau. Samaki Ruam Jai, a également développé, dans cet îlot, une maison partagée spéciale pour deux jeunes célibataires. «Nous n'avons pas beaucoup de biens. Nous sommes

15 Citation extrait du document « A conversation about upgrading at Bang Bua », CODI, 2008

Figure 48 - Plan de remise à niveau de la communauté de Samaki Ruam Jai



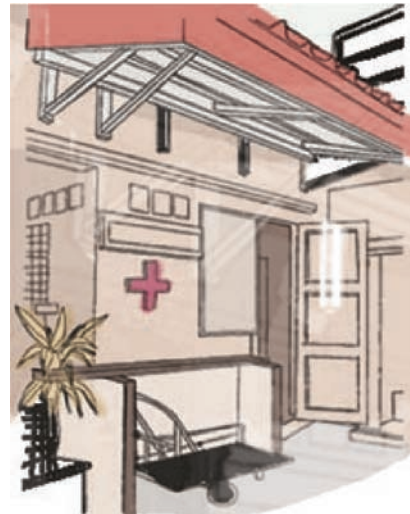
A Première maison construite : prototype du processus de conception architecturale participatif



B Création d'une «zone verte» pour la communauté : espace commun (détente et partage)



C Création d'une nouvelle passerelle piétonne



- D** Site pilote:
- premier logement collectif de la communauté
 - maison partagée spéciale pour jeunes célibataires

- E** Création d'un centre communautaire et de santé

- F** Groupe de maisons : premiers habitants de Bang Bua cèdent une partie de leur espace de vie à la communauté
L'espace privé devient alors un espace semi-public.

Source : Baan Mankonh at Klong Bang Bua community guidebook, septembre 2013 (document publié par CODI)

parfaitement d'accord avec cet arrangement », explique un jeune homme¹⁶. Ils partagent actuellement une entrée commune et une salle de bain. Une maison de deux mètres de large a également poussé à côté d'eux ; il abrite deux résidents qui prétendaient avoir la plus petite maison de la communauté. Toute cette planification et ces ajustements ont été effectués par la communauté, sans la supervision de l'architecte, et le plan résultant a hérité d'un caractère plutôt ponctuel.

Si on continue de s'enfoncer le long du canal, plus loin sur le site, on observe un groupe de maisons (voir figure n°48) appartenant aux premiers habitants de Bang Bua (des familles qui vivaient ici dans de grandes maisons, dans de l'habitat spontané ancien). Ils ont décidé de céder une partie de leur espace de vie à la communauté. Ici l'espace privé, qu'est l'habitat, la cellule familiale, devient alors un espace semi-public. La rue devant ce groupe de maisons mesure 4 mètres de large, et la communauté a décidé de la faire fonctionner comme un espace commun pour diverses activités familiales.

Enfin, la création d'un centre communautaire et de santé (voir figure n°48), montre à quel point les membres de cette communauté se sont regroupés et ont imaginé des solutions à la fois personnelles, mais avant tout collectives, pour le bien de tous. Ce centre possède entre autre, un bureau où les membres du comité communautaire se réunissent tous les mois. Le site appartenait à l'origine à un vieil homme nommé Chana, qui était un chef de communauté. Il a fait don de sa maison à la communauté après sa mort.

Toutes ces transformations montrent l'investissement des habitants dans la mise en œuvre du programme de re-dynamisation de leur communauté. Ces mêmes membres qui autrefois avaient beaucoup d'hésitation et de méfiance, ont surmonté leur peur et ont fait démolir leurs maisons pour pouvoir assister à la transformation de leurs espaces de vie. Ce qui autrefois était un simple bidonville, est devenu de l'habitat spontané participatif, se rapprochant des coutumes et espaces autrefois perdus, de l'habitat spontané ancien. De nouveaux usages apparaissent, avec l'appropriation de ces nouveaux espaces, comme la création d'une zone verte, accueillant des usages dédiés au sport, à la célébration, à la rencontre, etc, alors qu'auparavant, ces activités se faisaient souvent dans des espaces urbains d'entre deux, comme on a pu le voir à Klong Toey sur la cité de relogement.

Toutefois, une analyse sociale est nécessaire, afin de voir comment les habitants de cette communauté s'approprient socialement ces espaces. Ainsi qu'une analyse économique, afin de comprendre, quelles aides leur sont apportées pour pérenniser ces espaces.

Je pense, au vu de ce que j'ai pu lire, des entretiens avec les habitants de la communauté qui ont participé au programme de Baan Mankong, qu'ils sont dans l'ensemble satisfaits du travail de modernisation. Les espaces conçus sont utilisés pour la vie en communauté et pour leurs besoins personnels. Ils expliquent bien, qu'avant cela, leur vie communautaire était en péril, plus personne ne souciait de personne. Le chef Prapaat, explique qu'« Une fois, alors qu'il y avait de très fortes pluies et que les inondations étaient très graves ici, une vieille dame dans une très mauvaise maison de l'autre côté est morte dans l'inondation, personne ne s'est occupé d'elle ! » (extrait du document « A conversation about upgrading at Bang Bua »). La question de s'occuper d'autrui est ici très importante, car c'est le devoir d'une communauté de s'occuper de ses membres. Avant le programme, si une personne mourait, elle devait trouver son propre cercueil, prévoir à l'avance, parce que personne ne venait l'aider. Aujourd'hui, la communauté s'est organisée autour des décès : leur fonds d'aide sociale donne 10 000 à 20 000 bahts à tous ceux qui meurent, pour les fleurs, le cercueil, les cérémonies, etc. Tous les membres versent également 20 bahts lorsque quelqu'un meurt. Un soutien à long terme pour les plus pauvres a été pensé : le groupe d'épargne communautaire de Samaki Ruam Jai. C'est un programme d'aide sociale, financé en partie par les contributions des membres (chaque membre verse 1 baht par jour) et en partie par une partie de la marge d'intérêt que la communauté gagne sur les prêts au logement de la CODI. Cette marge supplémentaire soutient la plupart de leurs activités communautaires, ajoute des fonds à leur programme d'aide sociale et fournit un fond tampon pour s'occuper des remboursements dans les cas où des membres individuels rencontreraient des problèmes de remboursement. Ces systèmes qui ont été pensés et mis en œuvre avec des professionnels, montrent que la part du social est plus qu'importante au sein d'un projet comme celui-ci.

16 Extrait de « A conversation about upgrading at Bang Bua », Sept 2008 (document publié par CODI)

Analyse de la communauté de BANG BUA : un projet qui a évolué

Maintenant, nous allons analyser une seconde communauté qui a participé au programme, celle qui porte le même nom que le canal, la communauté Bang Bua, qui se situe dans la continuité de celle de Samaki Ruam Jai (voir figure n°49).

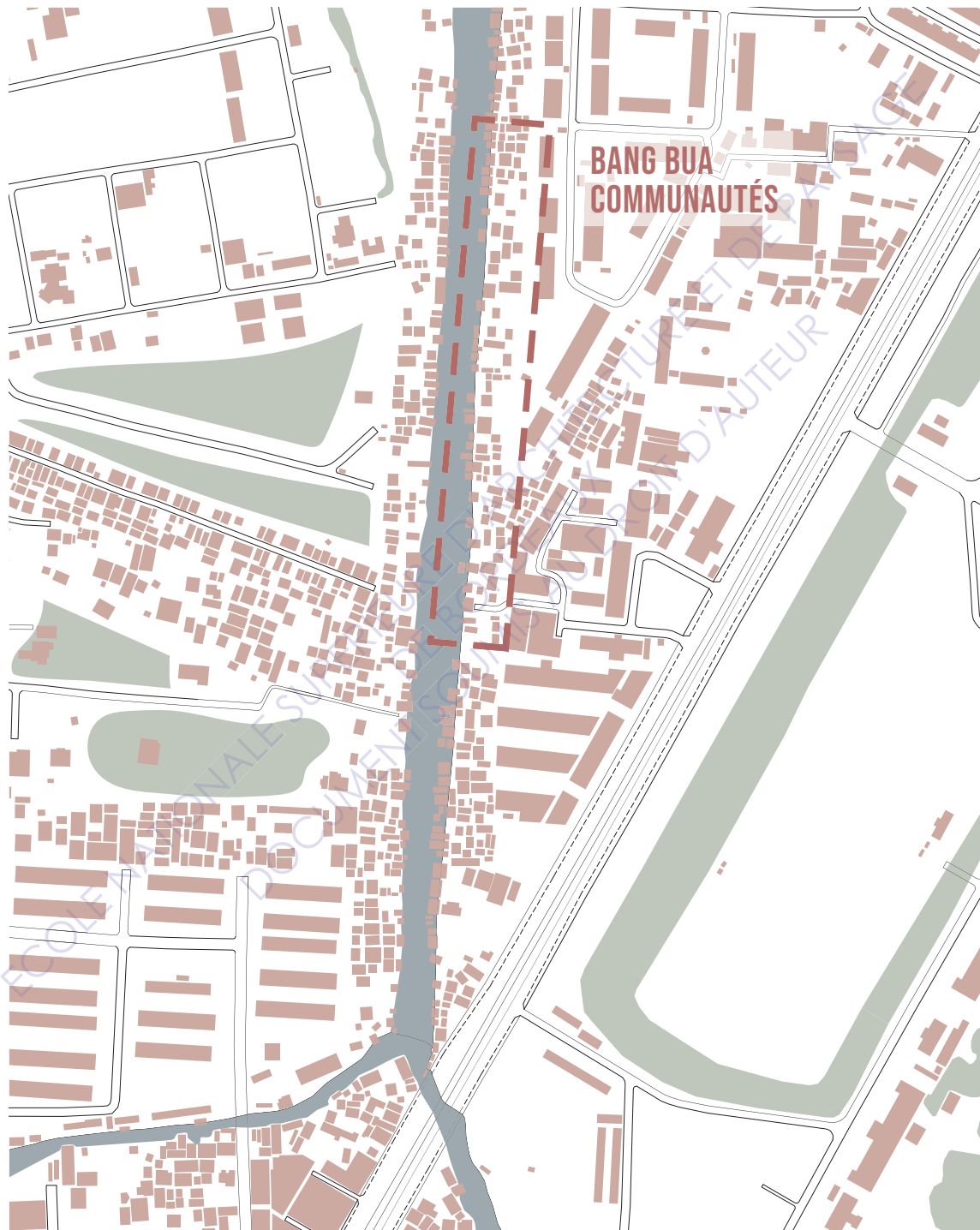


Figure 49 - Localisation de la seconde communauté de l'habitat spontané participatif étudiée

Cette étude diffère de la précédente, car elle montre l'évolution du programme de Baan Mankong. Mais là encore j'ai pu remarquer que plus les habitants participaient au programme, plus ils étaient investis dans celui-ci. Cet investissement se fait donc ressentir à travers les projets mis en œuvre pour la communauté. Dans cette partie, nous verrons donc quelques projets du programme de remise à niveau de cette communauté, en analysant ainsi à la fois leur mise en place, et également l'appropriation de ces nouveaux espaces par les habitants.

Cette communauté comprend 264 familles, deux fois plus que la communauté de Samaki Ruam Jai, il a donc fallu planifier des projets sur la reconstruction des logements de ces familles, mais également des projets communautaires qui reflètent leur manière de vivre collective.

La première phase de ce projet de remise à niveau de cette communauté est un groupe de maisons, situé à l'autre bout du site (voir figure n°50), à côté d'un petit jardin maisons devenues témoins pour le reste de la communauté. La maison de Khun Tan a été la première maison construite ici, car sa vieille maison en bois était en très mauvais état, et allait s'effondrer. La maison de M. Prapas, un leader communautaire, a également été construite dans cette première phase. Bien que sa famille possédait autrefois un grand terrain avec des maisons à louer, la famille a accepté de participer au programme Baan Mankong et a construit une maison plus petite. M. Prapas a estimé que sa position de leader et de pionnier dans le processus de mise à niveau encouragerait les autres à participer à ce programme. De cette façon, les premiers changements physiques visibles lors du processus de mise à niveau, ont commencé à donner aux gens la foi dans ce programme. La question des locataires était souvent soulevée lors des réunions avec les acteurs du projet, leur place dans ce programme peut être remise en question. Toutes les communautés n'ont pas décidé de traiter cette question de la même manière. À Bang Bua, 20 familles locataires vivaient ici avant le début du processus de rénovation, mais n'avaient pas de droits de propriété sur la structure. Il a donc été décidé, lors de débats avec les membres de la communauté, d'intégrer à la planification du projet ces familles. Dans certains projets de Baan Mankong, les locataires ont été expulsés, mais ici, ils les ont intégrés aux plans pour qu'ils puissent rester. Ils ont décidé de construire 20 chambres à louer. S'ils restent et louent pendant dix ans, alors ils obtiendront tous les droits et pourront construire leur propre maison.

Les logements des 264 familles ont été, petit à petit, reconstruits ou réhabilités, et chacun suivant une des 3 catégories d'habitation. La communauté a créé un pavillon polyvalent, comme espace de réunion des membres de Bang Bua pendant le processus de planification participative avec CODI et les architectes (voir figure n°50). Ce pavillon, qui se trouve à l'entrée de cette communauté, continue de servir à des réunions pour la communauté.

Mis à part la reconstruction des logements, les habitants de Bang Bua, ont planifié et mis en place plusieurs projets, qui permettent à la communauté de renouer avec leur passé. Plusieurs espaces voient ainsi le jour, permettant aux habitants de se sentir de nouveaux chez eux. D'autres espaces sont pour eux nouveaux, et nous verrons comment ils s'en approprient. L'espace ouvert principal de cette communauté (voir figure n°50), est dessiné comme élément central du site. Situé entre deux îlots de logements, il a été pensé pour accueillir une aire de jeux, un terrain de football et pour des cérémonies spéciales et des événements festifs. L'architecte avait l'intention de conserver les traces de l'ancienne petite passerelle, des arbres et des étangs de la communauté, qui existaient avant la reconstruction. Ils ont par la suite, construit une garderie communautaire et un centre d'apprentissage communautaire. Pour les travaux de construction de cet espace, la communauté a obtenu un soutien financier d'Action-Aid. Pour eux cet espace innovant est un réel atout, car il offre un re-lifting d'un espace qui comptait pour eux, et qui aujourd'hui reprend forme et permet de nouveaux usages collectifs.

Un deuxième projet a vu le jour, il permet d'intégrer au site la création d'un centre communautaire. Ce centre a été construit, plus au nord (voir figure n°50), sur un terrain qui était auparavant occupé par l'oncle Sanit. Après de nombreuses négociations et aussi des pressions sociales, sa terre a été redistribuée aux autres, et une partie a été donnée au centre communautaire. L'immeuble offre un bureau et un espace polyvalent pour que la communauté puisse organiser des réunions et des ateliers. Un groupe de femmes, qui a créé une petite entreprise de restauration, utilise également cet espace pour gérer régulièrement ses activités. Ce groupe a

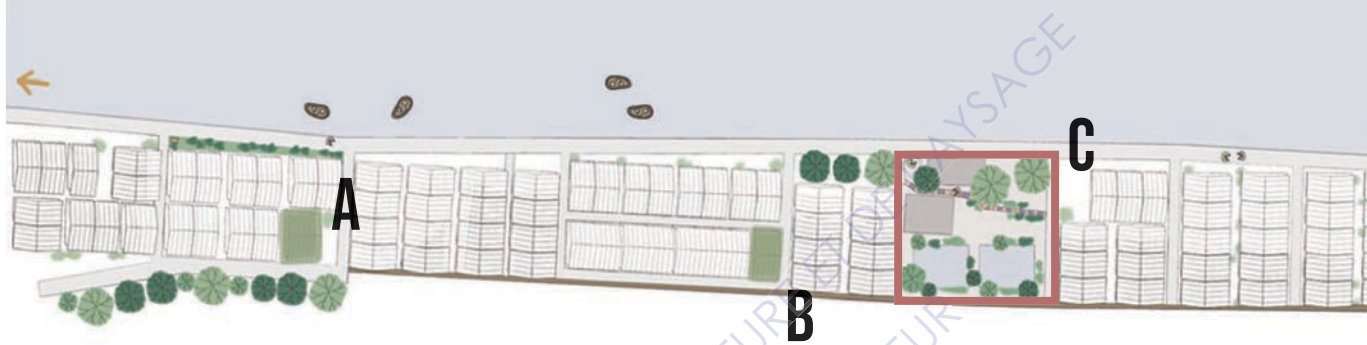
généralisé des revenus pour les femmes au foyer dans la communauté. Un groupe de jeunes mène également activement des activités pour générer des revenus, telles que la production de fleurs artificielles et la culture de légumes dans le canal à vendre à certaines écoles locales. Dans ce centre, il y a un vieil arbre que les habitants respectent, ils ont installé une maison spirituelle pour cet arbre. En effet la pratique religieuse était un point à ne pas oublier lors de cette remise à niveau car ces maisons spirituelles sont nombreuses dans l'habitat spontané et font partie intégrante de l'espace. Ce centre est un atout pour la communauté, quand on voit tous les usages bénéfiques qu'en tirent les habitants.

En plus de ce centre, les résidents de Bang Bua, ont mis en place la création d'une bibliothèque communautaire (voir figure n°50). Ce projet a été soutenu par l'autorité de district de Bang Khen, dans le cadre d'un projet pilote. Le soutien du district comprend le paiement du salaire d'un bibliothécaire (environ 160€ par mois). Cette bibliothèque est partagée entre la communauté Bang Bua et la communauté Roonmai Pattana à proximité.

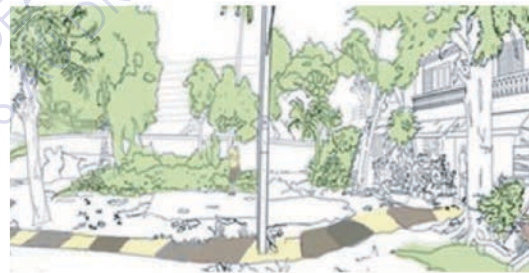
Enfin, un des projets chers au cœur des membres de cette communauté, c'est le Baan Klang ou la «maison du bien-être» (voir figure n°50). Lors du processus de planification, les acteurs du programme ont identifié, grâce à des enquêtes, au sein de la communauté de Bang Bua, sept personnes âgées et handicapées qui n'avaient personne pour s'occuper d'elles. Ils ont donc décidé pour le bien-être de ces personnes, et pour leurs besoins futurs, de construire deux maisons de bien-être. Ces maisons permettent d'accueillir les personnes les plus pauvres, âgées et handicapées, qui sont vraiment seules. Les maisons ont été financées collectivement par les membres de la communauté avec une petite subvention du CODI. Ces maisons ont été pensées de façon à ce que ces personnes habitent au rez-de-chaussée, tandis que les autres pièces à l'étage sont occupées par des familles de locataires (mentionnées plus haut). Les loyers perçus par la coopérative communautaire serviront en partie à nourrir et à prendre soin des personnes hébergées dans la maison d'assistance sociale, et seront également utilisés pour constituer un fonds destiné à prendre soin des futurs nécessiteux. CODI a encouragé des projets similaires de Baan Klang dans plusieurs communautés du Baan Mankong, et le concept est maintenant devenu une caractéristique standard des projets de modernisation des communautés dans tout le pays. Ces projets montrent à quel point les habitants sont investis dans l'avenir et le bien-être de chaque membre de la communauté. Ils nous montrent aussi que le travail de CODI, avec ce programme, n'est pas seulement de la planification collective avec des architectes, mais c'est avant tout des êtres humains qui s'approprient leurs propres espaces qu'ils créent pour améliorer leur condition de vie individuelle, notamment avec la reconstruction des unités familiales, mais aussi pour le bien-être collectif, non envisagé jusqu'ici, dans la culture thaïlandaise.

Ces deux études de cas, nous montrent que les communautés peuvent travailler ensemble afin de planifier leur avenir (voir figure n°51). Le spontané participatif permet donc une nouvelle forme d'appropriation spatiale et sociale d'un territoire, pour les habitants. Mais il est également un nouveau moyen de construire la ville.

Figure 50 - Plan de remise à niveau de la communauté de Bang Bua



A Création d'un pavillon polyvalent, comme espace de réunion des membres de Bang Bua



C Espace ouvert central de cette communauté :
- une aire de jeux
- un terrain de football
- espaces pour les cérémonies spéciales et des événements festifs

B Création de Baan Klang ou la « maison du bien-être »



D Création d'un centre communautaire

E Complexe de maisons auto-construites

F Maisons témoins



G Création d'une bibliothèque communautaire

Source : Baan Mankonh at Klong Bang Bua community guidebook, septembre 2013 (document publié par CODI)



Source : «A conversation about upgrading at Bang Bua », Sept 2008 (document publié par CODI)

Figure 51 - Une communauté changée par ce processus de conception architectural participatif

4. UNE NOUVELLE MANIÈRE DE CONSTRUIRE LA VILLE : ANALYSE DES OUTILS ET MÉTHODES DE PARTICIPATION

Lors de l'analyse des deux communautés, vivant le long de canal Bang Bua, nous constatons que les projets se développent autour de la méthode de participation. Les membres d'une communauté se rassemblent et s'organisent, autour de professionnels, afin de planifier la remise à niveau de leur site. Nous allons donc dans cette partie montrer que les acteurs du programme de Baan Mankong, ont un rôle à jouer dans ce processus de création de l'habitat spontané, tout en rassemblant les outils et méthodes de participation, afin de comprendre comment ces personnes planifient leur amélioration, dans le cadre du développement de la ville.

Des logements à l'échelle de la ville plutôt que des projets individuels, voilà le mot d'ordre de CODI. Au lieu de projets éparés ici et là, le programme Baan Mankong vise à résoudre tous les problèmes de logement dans une ville. Pour ce faire, il faut dès le départ une collaboration étroite entre les communautés pauvres, les gouvernements locaux, les professionnels, les universités et les ONG. La première étape consiste donc à mettre en place un comité commun de la ville afin de fournir une plate-forme à tous ces groupes pour qu'ils comprennent ensemble les problèmes et travaillent ensemble pour superviser un processus dans lequel toutes les communautés pauvres de la ville sont étudiées, les terrains possibles pour le logement sont identifiés (à la fois in situ et en relocalisation) et les négociations foncières et la planification des projets pour améliorer toutes les communautés de cette ville commencent.

Lorsque ils ont lancé le programme Baan Mankong en 2003, CODI s'est fixé comme objectif de réaliser en cinq ans des «villes sans taudis» dans 200 villes thaïlandaises, couvrant 2 000 communautés. À l'époque, ils disposaient d'informations sur les bidonvilles dans 300 villes thaïlandaises, et cet objectif représentait environ deux tiers de ces villes. Cet objectif d'amélioration était important, car il reflétait l'ampleur réelle des changements nécessaires, et il était suffisamment important pour attirer les politiciens et les décideurs politiques, afin qu'ils puissent demander au gouvernement une allocation budgétaire de bonne taille. Et c'était un objectif suffisamment important pour leur permettre de jouer avec l'échelle. C'est très important de jouer avec les échelles. Il y a l'échelle réelle des problèmes et l'échelle réelle des gens. Si vous ne jouez pas avec l'échelle, vous ne jouez qu'avec les projets. Et c'est votre projet, ce n'est pas le projet des gens. Mais s'ils jouent avec l'échelle, cela signifie qu'ils peuvent jouer avec la vraie politique et les vraies relations des choses dans leurs sociétés, avec les causes profondes de la pauvreté et des bidonvilles dans les villes. Il faut donc s'occuper de l'échelle. Cela pourrait tout aussi bien être 100 villes et 1 000 bidonvilles, peu importe. Mais le sens de l'échelle est très important.

Le programme Baan Mankong permet aux communautés de planifier et de mettre en œuvre elles-mêmes les projets de logement, en fonction des besoins et des priorités qu'elles identifient elles-mêmes. Cette méthode participative est rendu possible, grâce à un vaste processus d'enquête, de discussion et de partage horizontal. Ainsi, le programme crée une approche «axée sur la demande» pour fournir des logements. Le système de réseau communautaire, mentionné plusieurs fois plus haut, est le principal mécanisme permettant aux pauvres de se relier et de s'entraider. Ce mécanisme principal, nommé aussi le «People to people», implique que les gens apprennent, discutent, voient, visitent, échangent leurs expériences et leurs idées. De plus, les nouvelles technologies, comme les téléphones portables, permettent aux acteurs de ces remises à niveau, d'être constamment en contact les uns avec les autres. Les organisations communautaires des pauvres en milieu urbain et leurs réseaux sont donc les acteurs clé, car ils contrôlent la mise en œuvre, le financement et la gestion des projets. Mais tout ce travail n'est rendu possible, que par l'aide des professionnels, des universités et ONG. Ils soutiennent les communautés qui sont prêtes à mettre en œuvre des projets d'amélioration et permet une grande variété de réponses, en fonction des besoins, des priorités et des possibilités de chaque communauté. Comme nous allons l'expliquer par la suite, nous ne rentrons pas plus dans les détails, mais l'architecte de communauté a une toute nouvelle place, il n'est plus vraiment un professionnel « faisant » mais surtout le professionnel « sachant ». Il trouve sa place en aidant à révéler les problèmes, les enjeux et les qualités, liés à un site et à des communautés. Puis une fois ces indices et facteurs révélés, il prend place au côté des habitants, afin de les aider

au mieux à gérer la mise en place des projets. Les agences gouvernementales quant à elles, ne sont plus les planificateurs, les exécutants et les maîtres d'œuvre qui fournissent des services aux bénéficiaires, comme on a pu voir dans le spontané greffé avec la NHA. En créant un espace permettant aux communautés pauvres, aux municipalités, aux professionnels et aux ONG d'examiner ensemble les problèmes de logement dans leurs villes, Baan Mankong a apporté un changement important dans la façon dont la question du logement à bas prix est perçue et traitée en Thaïlande en tant que question structurelle importante qui concerne l'ensemble de la ville et qui peut être résolue.

Quand les communautés conçoivent et gèrent leurs propres améliorations physiques, cela contribue à stimuler des changements plus profonds mais moins tangibles dans les structures sociales, les systèmes de gestion et la confiance des communautés pauvres. Ce système contribue également à faire accepter les communautés à faibles revenus dans le processus de développement de la ville en tant que parties légitimes de la ville et en tant que partenaires. Il s'efforce de développer les communautés urbaines pauvres en tant que partie intégrante de la ville. En créant une approche du logement axée sur la demande, les communautés planifient donc leur amélioration dans le cadre du développement de la ville. Nous pouvons constater que les besoins de ces communautés pauvres en terme de logement, mais également les besoins liées à ces logements, comme notamment les espaces public urbains et collectifs, peuvent être intégrés dans le développement de la grande ville de Bangkok. Ainsi, ces besoins et les solutions apportées, pourront probablement résoudre ensuite les problèmes de logement futurs comme une évidence. De plus, ils permettent d'aborder à l'échelle de la ville, de nombreux autres problèmes de développement urbain. Les projets, comme ceux analysés dans ces études de cas, légitiment de nouvelles modes d'occupations, d'appropriation de l'environnement. Par exemple, les maisons de bien-être, créées par la communauté de Bang Bua, sont le résultat d'un travail collectif sur les besoins des personnes âgées en difficulté. En effet ces maisons ont été planifiées suite à un travail d'enquêtes, de discussions groupées, et de prise en compte du site. Tout ce travail a amené la communauté à réfléchir sur la meilleure solution pour ces personnes, mais aussi à prévoir leur futur. Sans s'en rendre compte, les communautés, créent des projets qui ont un impact pas seulement à l'échelle du site, mais aussi à celui de la ville, changeant ainsi les mentalités et permettant à d'autres communautés d'ouvrir les yeux sur leurs besoins. La façon dont est planifié un programme comme celui de CODI, offre de nouvelles visions sur la conception urbaine. Les espaces publics sont repensés de manière collective, partagés.

L'habitat spontané participatif, de par ses méthodes et outils de participation, ainsi que ses résultats en tant que processus architectural, participe à la construction de Bangkok. Cependant un programme comme celui de Baan Mankong, a aussi des limites, et nous pouvons remettre en question l'avenir de ce projet de remise à niveau.

5. REMISE EN QUESTION DU SPONTANÉ PARTICIPATIF : VERS L'AUTO-CONSTRUCTION ?

Le spontané participatif permet aux communautés de créer ses propres espaces, tout en étant cadré par des professionnels. Mais il existe des limites à cela. Les logements sont des unités reproductibles, que les familles peuvent plus ou moins décorer et modifier en fonction de leur budget. Certains ont donc peu de marge de manœuvre pour améliorer leur habitat suivant ses habitudes, ou ses coutumes. De plus, CODI travaille en étroite collaboration avec le gouvernement, certaines décisions peuvent être plus longues que d'autres et donc entraîner du retard et des complications lors des constructions. Par exemple à Bang Bua, certaines rangées de maisons sont traversées par des lignes électriques. En effet, l'Autorité thaïlandaise de la production d'électricité, qui était censée déplacer les poteaux électriques à trois mètres du site, n'a pas bien coopéré au début du programme. La communauté, après de longues demandes, a obtenu un soutien financier de l'autorité de district pour déplacer ces poteaux électriques. Mais il leur a fallu des années pour y parvenir. Les habitants ont donc dû attendre avant de pouvoir s'installer, et cela en a découragé plus d'un.

Dans l'habitat spontané ancien, nous avons montré que les communautés se battaient souvent pour que le gouvernement les laisse s'exprimer. Lek Sompop, un des organisateurs communautaires de Ban Bua explique : «

J'ai grandi dans un bidonville ici à Bangkok. Dans le passé, j'avais l'habitude de me battre avec le gouvernement. J'ai crié, hurlé, piqueté et manifesté devant tant de services gouvernementaux et de ministères en Thaïlande, croyez-moi ! Mais nous n'avons jamais eu de succès, nous n'avons jamais gagné ces combats. »¹⁷. Le programme leur a permis d'enfin avoir une voix qui porte lors des décisions politiques, qui les concerne. Cependant, certaines décisions ne sont pas prises à temps, ou bien le gouvernement ne les accepte pas. Le passé de ces bidonvillois reprend alors le dessus, car auparavant, les communautés pauvres qui vivaient dans des bidonvilles n'avaient pas l'habitude de demander la permission, elles s'installaient où elles voulaient et demander l'avis de personne. Parfois les membres d'une communauté se battent pour faire avancer les choses. Exemple, l'inspecteur des bâtiments du district a affiché un avis « ARRÊT DES TRAVAUX » sur le site de Samaki Ruam Jai. Pour lui, le fait de ne pas avoir de permis, que les maisons ne répondent pas aux normes de construction du district, lui permettait de faire arrêter les travaux. Alors les membres de la communauté ont marché jusqu'au bureau du District et ont offert d'aller en prison. Ils étaient déterminés et cela a fait évoluer les choses, ils sont finalement parvenus à un compromis où l'autorité du district accepte ce que les gens font ici et leur donne des autorisations. De plus, le district leur envoie régulièrement son propre ingénieur pour les aider dans leur planification et leurs structures. Cette méthode a donc pris le dessus sur les lois. Pour les communautés, chaque projet doit démarrer immédiatement, sans attendre une autorisation. Ils négocient, une fois que les travaux sont bien lancés et qu'on ne peut plus faire machine arrière. De nombreuses maisons qu'ils construisent sont de qualité inférieure, selon les règles de construction. Mais l'important est de construire maintenant, ils commencent donc la construction et se battent après avoir les autorisations. « Quand on se bat avec le gouvernement, on ne peut pas se battre avec des théories ! Nous devons nous battre avec des actions ! S'ils disent qu'une maison de 20 mètres carrés est de mauvaise qualité, vous devez la construire et ensuite les inviter à venir voir cette maison. Une fois qu'ils l'auront vue, ils comprendront que cette maison est très bien ! », explique Lek Sompop¹⁸. Est-ce que CODI avait prévu cela ? Nous ne savons pas, mais je pense que les communautés reprennent leur habitude d'anciens bidonvillois, et même si elles sont cadrées, elles ont besoins que les choses bougent. La question que nous pouvons nous poser est la suivante : est-ce que ce comportement va permettre à l'habitat spontané participatif d'évoluer et de perdurer, ou au contraire une nouvelle forme d'architecture va-t-elle se développer ?

Pour la seconde partie de cette question, nous avons en effet des craintes, car ces études de cas nous ont montré qu'un nouveau processus de création architecturale voit le jour. Il s'agit de l'auto-construction, une architecture sans architecte. Dans les communautés de Bang Bua, présentées plus haut, la création d'un complexe de maisons auto-construites (voir figure n°50), permet de comprendre les motivations de certains pour l'avenir. Ce complexe appartenait à un constructeur local, qui vit avec ses proches. L'auto-construction était une alternative pour la famille afin d'économiser sur ses coûts de construction. De nombreux constructeurs communautaires qualifiés ont finalement formé un réseau et se sont mis en place comme une entreprise communautaire pour aider à construire d'autres projets de logements à Baan Mankong. À Bang Bua en particulier, les constructeurs communautaires, en collaboration avec la coopérative communautaire, ont créé un « Home Service Center » qui fournit des services de construction au public, afin de générer plus de revenus. Les habitants, qui travaillent comme ouvriers du bâtiment, forment des groupes de constructeurs locaux travaillant sur le processus de construction. Dans certains cas, ils ont construit leurs propres maisons pour économiser car ils avaient l'expérience et les compétences nécessaires. Les locaux ont également créé une coopérative de construction appelée « Chang Chumchon » (constructeurs communautaires) pour construire pour d'autres communautés du réseau. CODI considère ce type d'entrepreneuriat comme un mécanisme de soutien technique pour le processus de mise à niveau, ainsi qu'une sorte de programme de création d'emplois dans une forme d'entreprise collective. Mais en réalité, n'est-ce pas une preuve que les habitants après avoir participé au programme commencent à se débrouiller par leur propre moyen ?

17 Extrait de « A conversation about upgrading at Bang Bua », Sept 2008 (document publié par CODI)

18 Extrait de l'entretien avec Lek Sompop, « A conversation about upgrading at Bang Bua », Sept 2008 (document publié par CODI)

Nous avons déjà pu voir cette forme d'auto-construction dans les deux premières études de cas, mais jusque-là elles étaient une forme d'appropriation des espaces et du développement de soi. Les communautés dans l'habitat spontané ancien et greffé, créent leur espace selon leur besoin et avec les moyens du bord. Ici, nous avons une toute nouvelle forme d'architecture. L'architecture participative les aide dans leur démarche, puis par la suite, elles s'en détachent et retournent vers de l'auto-construction, mais cette fois-ci avec les compétences adéquates pour un projet conformes aux normes (sécurité, incendies, etc), et à leurs besoins communautaires. Ont-elles désormais besoin des architectes de communautés, maintenant qu'elles ont le savoir faire ? Pour ma part, je pense qu'une architecture ou un espace urbain comme nous avons pu le voir dans les projets de CODI, a forcément besoin de professionnels. Même si un habitant peut construire sa maison, il ne sera jamais exprimé ces besoins à travers un projet. Une communauté sans aide ne pourra pas non plus, selon moi, révéler les enjeux et les qualités d'un site, et de les transformer en des espaces. Au contraire, un architecte saura le faire, mais a besoin dans ces cas précis, des communautés pour rendre le projet humain et appropriable.

CONCLUSION

Les communautés qui bordent le canal Bang Bua, ont rejoint le programme de Baan Mangkong pour changer leur environnement, et transformer leur niveau de vie. Avant Bang Bua c'était des inondations en saison de mousson, un mauvais assainissement, de nombreux crimes (vendeur de drogue), un mauvais environnement pour le développement des enfants, une faible accessibilité, un faible sentiment d'appartenance à la communauté et des problèmes esthétiques. Maintenant, ce sont des logements stables, avec des espaces de vies bien plus harmonieux et plus grands qu'auparavant. Ce sont des espaces extérieurs créés pour de nouveaux usages, une passerelle piétonne qui fait le bonheur de tous. Aujourd'hui les communautés se rassemblent, elles aident les plus démunis, elles organisent de nombreuses cérémonies et célébrations ensemble, elles ont des liens et activités ensemble. Il ne s'agit donc pas seulement de changements physiques, mais aussi de changements sociaux au sein de la communauté. S'il ne s'agissait que d'une amélioration physique, le projet pourrait être finalisé en quelques jours, la venue d'un entrepreneur suffirait. Mais les gens ne seraient pas changés. Leurs capacités ne changeraient pas. Leurs systèmes financiers ne seraient pas changés. Leurs relations ne seraient pas changées. Leur insécurité foncière ne serait pas changée. Il s'agirait toujours d'un groupe de personnes pauvres, marginalisées et non organisées, qui vivent ensemble dans le même campement de squatters légèrement amélioré. Et deux ans plus tard, ils pourraient encore se retrouver expulsés. Ce n'est pas une amélioration. La mise à niveau signifie beaucoup plus que cela pour ces communautés, et nous l'avons démontré dans cette étude.

Le spontané participatif, qui regroupe à la fois le travail des professionnels de l'espace dont les architectes de communautés, et les habitants, peut faire penser à plusieurs processus anglo-saxon. Nous pouvons émettre l'hypothèse que ces processus ont pu influencer sur les politiques publiques thaïlandaises, plus particulièrement sur les projets du spontané participatif. Ici, nous en présenterons trois, qui sont étroitement liés. Le premier, le processus d'empowerment, est une notion qui articule deux dimensions, celle du pouvoir, qui constitue la racine du mot, et celle du processus d'apprentissage pour y accéder. Ce processus peut être à la fois individuel, collectif, mais aussi social ou politique, même si, selon les usages de la notion, l'accent est mis sur l'une de ces dimensions ou au contraire sur leur articulation. Dans l'ouvrage, « L'empowerment, un nouveau vocabulaire pour parler de participation ? », de Marie-Hélène Bacqué,¹⁹ l'auteur nous explique que le projet néolibéral d' « autonomisation » ou d' « auto-prise en charge » vise à produire un individu entrepreneur et consommateur, sujet efficace et responsable, agissant selon une rationalité présumée universelle du calcul coût/bénéfice et capable de profiter des opportunités du marché. L'empowerment ici est plus une démarche de responsabilisation individuelle, que collective, ce qui la différencie du spontané participatif, qui serait lui davantage une autonomisation des communautés. Le spontané participatif est plus un processus d'habilitation qui permet aux communautés d'accroître leur contrôle sur des facteurs et des décisions qui façonnent leur vie. Le processus de conception du spontané participatif est donc plus que l'implication, la participation ou l'engagement des communautés. Elle implique l'appropriation par la communauté et une action qui vise explicitement le changement spatial, social, économique et politique.

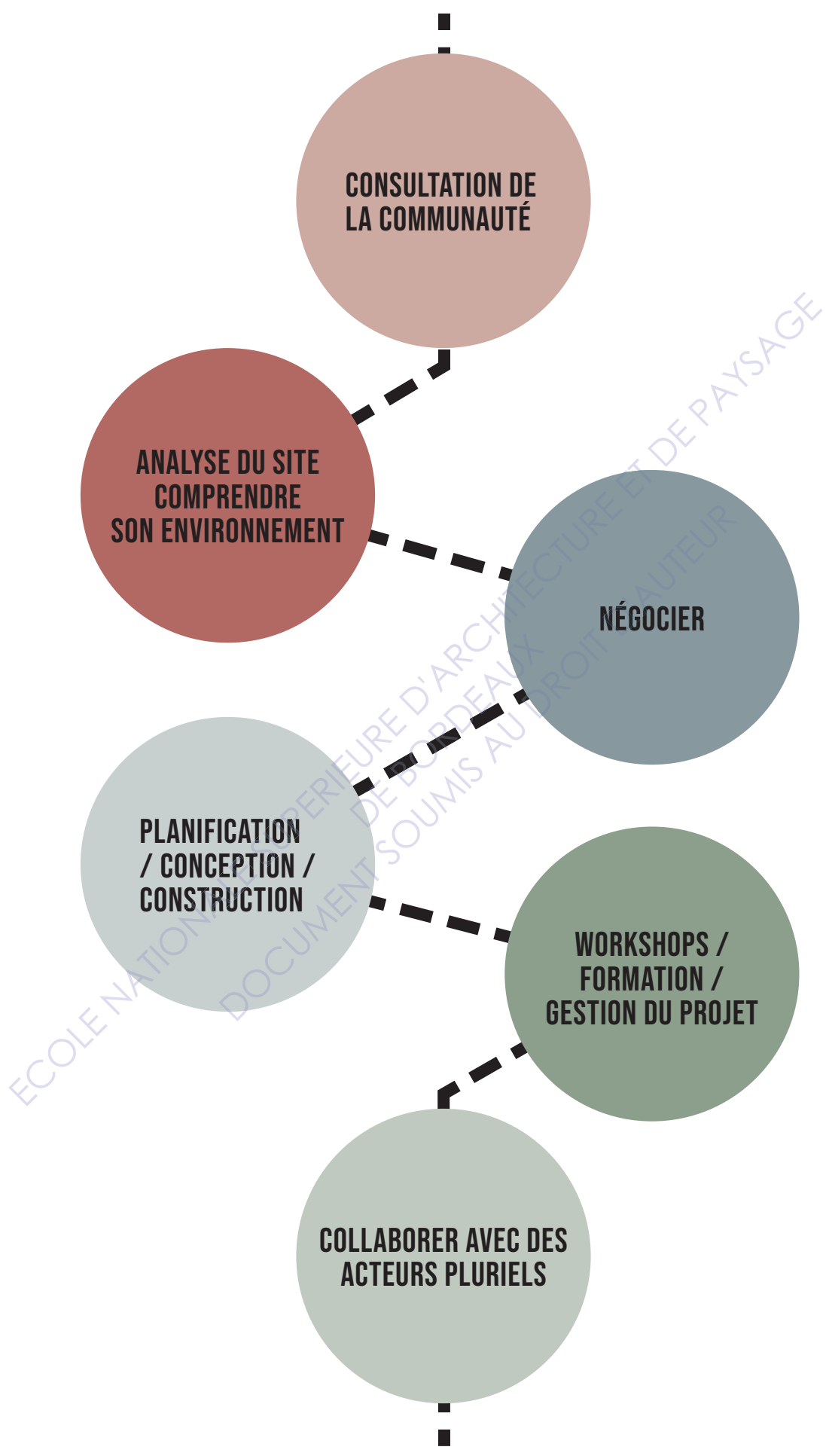
Le second processus anglo-saxon, popularisé par Saul Alinsky, est celui de « Community Organizing »²⁰. Il décrit le processus par lequel des gens vivant à proximité les uns des autres construisent une organisation pour avoir plus de pouvoir et mieux faire valoir leurs intérêts communs face aux institutions publiques, aux entreprises, aux propriétaires dont les décisions impactent leur vie. En effet, ici on retrouve les valeurs et les actions menées par Bang Bua.

Enfin le dernier, le « community development », ou développement communautaire, est un processus dans lequel les gens se rassemblent pour agir sur ce qui est important pour eux. Même principe que la notion précédente, cependant elle met en avant les problèmes d'exclusion de certaines communautés opprimés par la manière dont la société et les structures sont organisées. Le développement communautaire cherche à remettre en cause cette situation et à garantir l'équité pour tous les citoyens. Ces trois processus et cette étude de cas, nous montrent que les communautés thaïlandaises ne sont pas les seules à se battre pour améliorer leur qualité de la vie.

Nous verrons par la suite que les travaux des architectes de communautés en termes de participation et de mise en avant des habitants, en tant qu'acteurs du projet, rappellent également les travaux de certains architectes qui ont opté pour l' « architecture participative ».

19 Bacqué Marie-Hélène, Biewener Carole, *L'empowerment, un nouveau vocabulaire pour parler de participation ?*, 2013, <https://www.cairn.info/revue-idees-economiques-et-sociales-2013-3-page-25.html>

20 Talpin Julien, *Quand le « community organizing » arrive en France*, 2018, <https://www.cairn.info/revue-projet-2018-2-page-29.htm>





LES ARCHITECTES DE COMMUNAUTÉS, L'ACTION DE PROFESSIONNELS AU SERVICE DES COMMUNAUTÉS

A. L'ARCHITECTURE PARTICIPATIVE AU CENTRE DU COMBAT POUR L'HABITAT POUR TOUS

Architecte de communauté, est une vocation, qui comme nous avons pu l'évoquer précédemment, et dont précisera la définition par la suite, prend racine en Thaïlande en la personne de Somsook Boonnyabancha (directeur de CODI). Ces architectes de communautés, dans leur vision, leur savoir-faire et leur processus de création architecturale, nous font penser à un autre mouvement, celui de l'architecture participative. En Thaïlande, l'habitat spontané impose le rapprochement des professionnels de l'espace avec une cible jusque là délaissée, la population des classes moyennes, et rétablit une dimension éthique dans leur pratique professionnelle. Être architecte de communauté c'est tout d'abord revenir sur l'idée de professionnel « sachant », spécialiste. L'architecte intervient désormais sur un site, dans une communauté dont il doit savoir révéler les problèmes, les enjeux et les qualités. Il va participer à mettre au point un projet avec les habitants des communautés et pas seulement pour eux.

En réalisant de nombreuses recherches sur la question de l'architecture participative, nous avons pu constater, que les architectes qui ont opté pour cette tendance architecturale, notamment dans des cas d'architecture d'urgence ou encore pour venir en aide à des populations dans le besoin, montrent des similitudes avec les architectes de communautés. Il est donc intéressant dans cette partie de présenter l'architecture participative, montrer son combat pour l'habitat pour tous, et ainsi révéler les intentions similaires et les références puisées dans ce registre, des architectes de communautés thaïlandais.

L'architecture participative est née dès 1975 au Royaume-Uni alors que des résidents souhaitaient davantage s'impliquer dans la conception architecturale. Le mouvement s'est alors amplifié face à l'inquiétude montante envers les grands travaux de réaménagement urbain.

L'architecture participatif, au départ appelé le « design participatif », ou plus communément co-design, est une approche où tous les acteurs concernés par le projet sont impliqués dans le processus de conception. Si le design implique traditionnellement le commanditaire et les professionnels (industriels sous-traitants par exemple) au cœur du projet, dans le design participatif le cercle est élargi, notamment aux utilisateurs, et tous sont légitimes pour impacter le projet. Sur le même principe que le design participatif, l'architecture participative ou l'urbanisme participatif consiste dans l'implication des futurs habitants dans la conception de leurs espaces (cela va de l'habitation individuelle ou « partagée », de l'immeuble, du quartier, de la ville, etc). Pour les habitants, le bénéfice est évident. Au-delà d'une réponse plus pertinente à leurs besoins, cela incite la population à échanger, à créer du lien social. Cela permet d'engager les habitants dans un « vivre ensemble » plus convivial. Mais est-ce que cette méthode est également bénéfique pour les architectes et les commanditaires ? L'architecture participative permet aux habitants de s'approprier leur environnement, assure un usage efficient des futurs espaces. Ce mouvement permet également de s'assurer d'une certaine pérennité pour ces espaces qui seront

préservés par ceux qui les ont voulus et co-conçus. Bien sûr, cela signifie une évolution du rôle et des méthodes des architectes comme le souligne Judith le Maire, architecte et docteur en architecture contemporaine, directrice du Centre des Laboratoires Associés pour la Recherche en Architecture (CLARA) : « La participation en architecture remet en cause le rôle de l'architecte et sa formation, mais ne doit-elle pas être intégrée à cette formation ? » En Thaïlande, les architectes de communautés se battent pour que petit à petit, ils puissent se frayer un chemin dans le monde professionnel et ainsi être reconnu comme architecte, et pouvoir enseigner leur vision dans les écoles thaïlandaises.

Ce type d'architecture est maintenant reconnu dans le monde entier, et de nombreux architectes s'en servent afin de faire des projets à l'image de ces populations ou communautés. Je vais vous présenter trois de ces architectes qui m'ont à la fois inspiré et aidé à mieux comprendre les architectes de communautés thaïlandais, leur façon de créer l'architecture et les combats menés pour des populations dans le besoin. Ils prônent l'habitat pour tous.

1. DES PORTRAITS D'ARCHITECTES DANS LE COMBAT POUR L'HABITAT POUR TOUS

Dans un premier temps, nous allons commencer par un théoricien de la participation, Yona Friedman (voir figure n°52).

Yona Friedman, né en 1923 à Budapest, a étudié l'architecture en Hongrie et en Israël, où il a commencé sa carrière, jusqu'à son installation à Paris en 1957. Depuis le début des années 1950, les recherches de Yona Friedman interrogent l'architecture dans son rapport aux autres champs de la culture humaine. Il examine de près les sciences (physique et biologie), l'organisation sociale (l'économie, les structures de groupe) et les arts (l'auto-expression sous toutes ses formes). En 1958, dans un contexte d'urbanisation effrénée et de mutation économique, sociale et culturelle, Friedman publie *L'Architecture mobile*. Pour lui, la mobilité n'est plus seulement celle du bâtiment, mais celle de l'usager auquel une liberté nouvelle est donnée. L'architecture mobile, dans sa définition, est donc l'« habitat décidé par l'habitant » à travers des « infrastructures non déterminées et non déterminantes ». Friedman s'intéresse, dans sa recherche de définition du champ architectural, au concept d'auto-construction. Il préférera notamment celui d'auto-planification, que d'auto-construction. Pour lui, l'usager conçoit lui-même son environnement bâti, base même d'une approche libératoire de l'architecture, ouverte et disponible aux interventions de chacun. Vient alors de nouvelles recherches qui vont révolutionner l'architecture, la création de la « Ville Spatiale ». Ce projet manifeste et iconique, devra permettre de créer ce nouvel espace social, cette nouvelle harmonie entre les hommes et leur cadre de vie

Les recherches sur Yona Friedman et sa ville spatiale m'ont permis de comprendre davantage la vision de certains architectes vis-à-vis du rôle important que doivent jouer les habitants dans le processus de création de leur habitat. Une nouvelle vision de l'architecture, de l'urbanisme, de l'art et de la société, qui est totalement visionnaire et anticipe la plupart des mutations que le monde traverse actuellement. Entre utopie créative et réalité concrète, il prône en priorité l'autonomie, l'épanouissement de l'individu et la qualité des relations sociales. Ces valeurs humanistes l'emmènent à travailler sur des notions, telles que l'auto-planification, la mobilité, l'économie du projet et la réversibilité. « L'homme rêve d'habiter comme il veut, mais ne sait pas toujours ce qu'il veut. Il faut donc laisser à l'édifice une grande mobilité d'usages. Et pourquoi pas imaginer une ville qui serait entièrement fabriquée par les pratiques de ses habitants ? », Yona Friedman théorise la ville démocratique et l'harmonie des relations sociales. Les concepts d'architecture mobile et de ville spatiale, l'amènent à réfléchir à des propositions visant à associer des modes de construction autochtones et des structures modernes pour résoudre les problèmes d'habitat dans les pays en voie de développement. Sa « Ville Spatiale » était basée sur un système d'« infrastructures » qui permettaient aux logements et aux règles d'urbanisme d'être créés et recréés pour s'adapter aux besoins des occupants (voir figure n°53). Une structure spatiale surélevée sur pilotis, qui peut enjamber des zones non constructibles ou même des villes existantes.

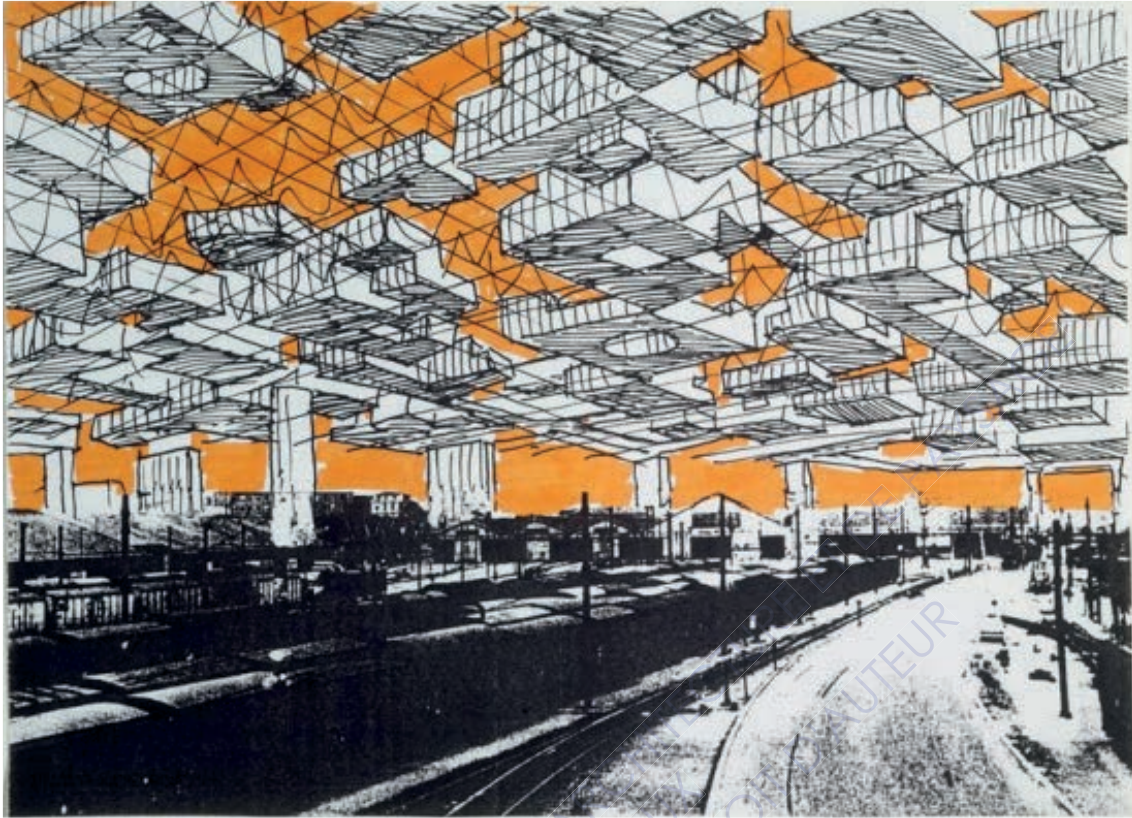
Selon lui, l'architecture ne peut exister que si c'est une architecture dans laquelle l'habitant est au centre

de tout. L'architecte doit alors juste être un « consultant chargé de suivre l'élaboration des bâtiments construits par les habitants. ». Cela re-questionne totalement le rôle de l'architecte, comme nous avons pu le questionner à la fin de notre étude de cas sur les communautés de Bang Bua. Que va devenir le rôle de l'architecte s'il existe en tant que simple consultant ?

Cette dimension participative est importante pour Yona Friedman, il veut redonner cette liberté créatrice aux usagers. Pour lui, se ne sont pas seulement des participants, ils vont eux même créer l'architecture. C'est en cela que l'habitant doit «être maître de son habitat». Aujourd'hui encore, la Ville spatiale nourrit l'imaginaire de nombreux artistes et architectes contemporains ainsi que les recherches les plus actuelles en matière d'architecture modulaire. Les questions d'auto-planification, sont récurrentes dans les projets comme ceux de CODI, et la place de l'architecte peut-être remise en question. Cependant, nous verrons par la suite, d'autres portraits d'architectes, qui sont au centre de ce combat de l'habitat pour tous. Ces architectes voient l'architecture participative d'une autre manière, peut-être moins révolutionnaire que Friedman.



Figure 52 - Portrait de Yona Friedman



Source : <https://arquitecturaviva.com/articles/yona-friedman-1923-2020>

Figure 53 - La «Ville Spatiale» de Yona Friedman

Le second portrait présente Rural Studio, de l'université d'Auburn en Alabama. Ce groupe d'architectes représente pour moi, la finalité du combat mené par CODI ou d'autres architectes de communautés, en Thaïlande, pour être enfin reconnu et pouvoir enseigner leur méthode aux futurs architectes. Je m'explique, fondé par le très influent architecte et professeur Samuel Mockbee (1944-2001), le Rural Studio est à la fois un support éducatif et un moyen d'améliorer les conditions de vie dans l'une des régions les plus pauvres des États-Unis. Le programme de Rural Studio permet aux étudiants qui y participent de construire eux-mêmes leurs projets au bénéfice de populations en difficulté (voir figure n°54). L'auto-construction est à la base de ce système éducatif, qui apprend de manière pratique l'économie, la construction, l'autonomie et la solidarité. L'activité du Rural studio s'est accentuée après le passage de l'ouragan Katerina en 2005, qui a plongé l'Alabama, la Louisiane et le Mississippi dans une profonde détresse. Les mal-logés pouvaient alors reconstruire une maison sur des plans établis par des étudiants et grâce à des subventions du comté et aux donateurs. Les programmes de ces projets sont définis par les besoins de la population, donc se sont autant des projets d'habitats que d'espaces publics. Les étudiants du Rural studio apprennent l'enquête de terrain. Ils partent toujours à la rencontre du futur usager et de leur projet pour évaluer ses envies, ses priorités, ses rêves et ses compétences. Nous observons, dans les projets de Rural Studio, notamment dans le fait que l'architecture planifiée par ces étudiants, dépend toujours d'un matériau de récupération, « c'est dans ce que les gens utilisent et jettent le plus que Rural Studio a la chance de pouvoir récupérer en masse, et que l'inspiration vient le mieux. »¹, une nette ressemblance avec les idéaux des architectes de communautés thaïlandais. Un projet comme celui de Bang Bua aurait très bien pu être mené par un groupe d'étudiants. Ils auraient

1 Extrait de « Quelle place pour l'architecte dans l'auto-construction ? » de Claire Guyet, 2014

été formés afin d'apprendre à mettre en place un projet de remise à niveau d'une communauté, et avec l'aide de professionnels ils auraient pu concevoir ces projets participatifs. L'enseignement architectural thaïlandais, que j'ai pu notamment suivre durant une année, ne développe pas assez dans mon sens, cette notion de participation. Le support éducatif développé par Rural Studio, pourrait permettre d'améliorer les conditions de vie des communautés pauvres de Bangkok. La façon dont l'architecture participative est démontrée ici, peut aussi être une solution pour la re-qualification des communautés de l'habitat spontané ancien, analysé dans ma première étude de cas. Durant un semestre j'ai étudié les phénomènes de gentrification que subissaient ces communautés, sans vraiment apporter de réelles solutions, sur une amélioration de leurs espaces de vie. Un projet participatif aurait pu être intéressant et sûrement être pris en compte par les habitants, qui sont parfois réticents aux projets de la ville, qui les concerne.



Source : <https://www.lemoniteur.fr/article/learning-from-alabama-entretien-avec-rural-studio.704254>

Figure 54 - Portrait de Rural Studio

Les deux exemples suivants montrent davantage le lien fort entre architecture participative et la notion d'architecture de communauté.

Le troisième portrait d'architecte que je cite ici, est Alejandro Aravena (voir figure n°55). La notoriété d'Aravena s'est construite sur un unique projet, celui de la Quinta Monroy, à Iquique au Chili, en 2004. C'est ce projet qui lui a valu le Prix Pritzker, et qui témoigne de la pertinence et de l'originalité de sa vision. Intervenant dans le cadre de la résorption d'un bidonville au nord du Chili, Aravena a proposé un système de demi-maisons, permettant la construction à bas prix. Il livre un clos couvert avec accès à l'eau courante, une base pour l'habitant qui peut ensuite terminer le logement au gré de ses possibilités financières. Dans ce projet, la concertation est mise en avant. À Iquique, ce système aurait permis de construire 100 maisons sur un budget qui ne pouvait en financer que 30,

tandis que la gestion des sols rationalisés a permis de garder en centre-ville des familles vouées à l'exode dans la périphérie. C'est le même principe que l'on retrouve à Bangkok, les communautés qui vivent dans de l'habitat spontané se battent pour rester en centre ville pour des raisons économiques (surtout commerciales) et sociales. C'est donc aux architectes de communautés et leur organisme de trouver des solutions pour améliorer leur condition de vie sans les déloger en périphérie. Les images d'avant/après du projet d'Aravena (voir figure n°56), montrant les bâtiments à la livraison puis leurs transformations quelques années plus tard par leurs habitants, ont fait le tour du monde.

L'économie de moyens entraîne une appropriation inventive dans laquelle le logement est forcément en phase avec ses usagers. Ce système de logement social à finir, a été répété à plus de 2 400 exemplaires aux quatre coins du pays et jusqu'au Mexique. Le point économique de ce projet est que le logement social doit être considéré comme un investissement et non comme une dépense. Ils ont donc dû faire en sorte que la subvention initiale puisse ajouter de la valeur au fil du temps, ce qui pourrait signifier le tournant décisif pour sortir de la pauvreté. La mise à disposition d'un espace physique pour permettre à la «grande famille» de se développer s'est révélée être un point clé dans le décollage économique d'une famille pauvre. De plus, entre l'espace privé et l'espace public, ils ont introduit l'espace collectif, aménagé par une vingtaine de familles. L'espace collectif (propriété commune à accès restreint) est un niveau d'association intermédiaire qui permet de survivre à des conditions sociales fragiles. Le bâtiment initial doit être suffisamment poreux pour permettre à chaque unité de se développer dans sa structure, et afin d'éviter tout effet négatif de l'auto-construction sur l'environnement urbain dans le temps. On retrouve ici, les questions que nous avons pu soulever, avec l'habitat spontané greffé. Le développement de la famille, de la communauté, la projection de soi sur l'architecture, et l'approbation des espaces (privés et communs), peut être pensé en amont et permettre aux habitants des 4 coins du monde, qui sont dans le besoin d'avoir des projets adaptés à leur mode de vie.



Figure 55 - Portrait de Alejandro Aravena



Source : <https://www.archdaily.com.br/01-28605/quinta-monroy-elemental/50102e3c28ba0d4222001005-quinta-monroy-elemental-image>

Figure 56 - Avant / après l'appropriation du projet par les habitants

Au centre de ce système architectural innovant, la question du participatif est importante. Aravena explique que la force de son projet se retrouve dans le partage avec les futures familles, le but étant d'unir les forces et répartir les tâches. Tout au long du processus, il explique que la concertation avec les habitants a révélé des atouts, des enjeux, et surtout des solutions pour le projet.

Enfin, le dernier exemple d'architecte qui a opté pour l'architecture participative est l'américain Teddy Cruz (voir figure n°57), architecte, chercheur et professeur. Il étudie un territoire en particulier, celui de la frontière entre les États-Unis et le Mexique, entre Tijuana et San Diego, lieu de flux migratoires très importants. Il les étudie pour mieux améliorer les conditions d'habitat dans les quartiers précaires. Il travaille notamment sur «l'urbanisme d'urgence». Là, à cette frontière, «L'avenir de l'urbanisation dépend moins de la construction que des transformations sociales et j'espère, explique l'architecte, que cela va mener à l'architecture. », explique Teddy Cruz.

Il s'agit d'un lieu particulier, de commerces et de trafics, d'inégalités et de ségrégations. Cruz constate ainsi qu'en cette région se trouve la plus grande gated community du monde. Avec des bidonvilles se développant de part et d'autre d'une frontière sécurisée, il constate également qu'ironiquement, les bidonvilles du sud se construisent avec les déchets de San Diego, constituant ce qu'il appelle « une architecture de seconde main ». Ces constats le poussent à agir. Conjointement avec une ONG locale, il réalise des projets au sein du quartier de San Ysidro, visant une meilleure qualité de vie pour les habitants de ses bidonvilles. Ce travail lui fait découvrir « la valeur cachée (culturelle, sociale, économique) des activités de ces communautés » et ses interventions à petite échelle, portées par une vision humaniste, prennent une portée politique.

La conception de son projet repose sur un système d'échafaudage qui permettra à Tijuana d'atteindre un niveau de densité plus élevé, une qualité que Cruz considère comme essentielle au maintien de l'ordre dans un cadre urbain déjà proche de l'entropie. L'échafaudage fonctionne comme un cadre sur lequel les déchets récupérés (ex: des caisses à lait, des pneus, des feuilles de métal ondulé, de la terre battue, des parpaings, etc) peuvent être disposés, avec un accent particulier sur le développement vertical. Cruz propose le système d'échafaudage modulaire simple et rapidement déployable, mais laisse le reste du travail et de la conception aux utilisateurs (voir figure n°58). La pensée architecturale, dirigée par l'architecte, vient dans un premier temps, et le travail d'appropriation par les habitants, vient ensuite.

Comme à Bangkok, la frontière entre les quartiers riches et les communautés les plus pauvres est mince, et les matériaux usagés circulent, transformant les types de structures qui y sont créées et modernisant les quartiers pour répondre à aux besoins de ces communautés.

Teddy Cruz est fasciné par la façon dont ce qui était autrefois une maison unifamiliale peut devenir un logement pour une famille élargie, un foyer pour une petite entreprise, voire un lieu de culte. Cette fascination on peut aussi la retrouver en Thaïlande, à Bangkok, dans les quartiers d'habitat spontané, que nous avons présentés. Il fut profondément inspiré par cette utilisation multidimensionnelle de l'espace. « Nous avons exploré comment les communautés informelles de cette ville croissent plus rapidement que les noyaux urbains qu'elles entourent, créant un ensemble différent de règles de développement et brouillant les distinctions entre urbain, suburbain et rural. », explique l'architecte.

En plus d'être au centre de la question de l'habitat pour tous avec ce projet Tijuana, Teddy Cruz développe un autre projet plus centré sur le participatif. Il est le créateur des "Political Equator Meetings". Les «rencontres de l'équateur politique» sont des actions urbaines nomades qui se déplacent sur divers sites entre Tijuana et San Diego. Ces rencontres se déroulent autour d'une série d'œuvres et de performances publiques, et comprennent des promenades qui traversent ces territoires conflictuels et servent de plates-formes pour re-contextualiser les débats et les conversations entre divers publics. Ces conversations en mouvement permettent au public d'être à la fois témoin et participant.



Figure 57 - Portrait de Teddy Cruz



Source : <https://www.moma.org/collection/works/113261>

Figure 58 - Maquette du système d'échafaudage modulaire

Ces quatre portraits, au centre de l'architecture participative, m'ont permis de me rendre compte du rôle de l'architecte dans des projets qui ont pour but de secourir des populations pauvres tout en les laissant plus ou moins acteurs du projet. Ce qui est pertinent dans cette présentation, est que nous pouvons constater qu'il n'y pas une seule solution dans ce combat pour l'habitat pour tous. La participation peut être plus ou moins aboutie, et les architectes plus ou moins présents dans le processus de création architecturale. À la fin de notre analyse sur le spontané participatif, nous avons posé la question suivante, les communautés thaïlandaises ont-elles encore besoin des architectes de communautés ? Nous remettons en question la place de ces professionnels dans la conception de l'habitat spontané, car en effet les habitants montraient un détachement vis à vis de leur enseignement. Cependant ici, nous pouvons voir qu'il n' y a pas une seule manière de produire cette architecture, les solutions sont plurielles et peuvent toutes apporter des solutions dans l'avenir de ces populations. Nous sommes donc peut-être face à une révision du rôle de l'architecte et non son éviction.

Ce thème de la participation prouve que l'architecture moderne devrait permettre à chacun de s'appropriier les lieux et d'y construire son identité. La prise en compte de l'urgence sociale et environnementale actuelle tient d'une grande part dans la motivation des projets de participation. C'est dans cette urgence que viennent se positionner les architectes de communautés thaïlandais, le but étant de créer une architecture avec et pour les habitants de ces habitats spontanés. Développer des systèmes faisant usage des matériaux locaux, développer une économie du projet et mettre en avant la durabilité pour ces communautés : voilà le mot d'ordre des projets de CODI ou autres organismes qui prônent l'architecture participative. Tout comme Yona Friedman, Alejandro Aravena, Teddy Cruz ou Rural Studio, les architectes de communautés pensent que les citoyens ont besoin d'apporter leur pierre à l'édifice dans la construction de leur lieu de vie, de leur quartier, de leur ville.

Même si le terme « architecte de communauté » est principalement employé en Asie, nous constatons qu'il existe d'autres cas similaires dans le monde entier, prouvant que cette méthode peut être la solution pour faire évoluer ces communautés et ainsi répondre à leurs besoins et leurs envies.

2. L'ARCHITECTURE PARTICIPATIVE : LES HABITANTS PARTICIPENT-ILS À LA CONSTRUCTION DE LA VILLE DE DEMAIN ?

Avant de passer, à la partie sur les architectes de communautés, nous pouvons également ajouter que cette méthode de participation permet aux habitants de participer à la construction de la ville de demain.

L'architecture participative et plus encore l'urbanisme participatif ont un pas dans le design des politiques publiques, c'est évident, et un autre de plus en plus ancré dans le design social. En effet, les difficultés sociales et sociétales ne peuvent être surmontées qu'à travers une démocratie participative qui s'exprime également dans ce type de projets. Les urgences humanitaires, que rencontrent un bon nombre de populations dans le monde, peuvent être résolues ou du moins partiellement résolues à travers des projets comme ceux présentés plus haut. La question du processus de création architectural à travers cette notion d'urgence, est étudiée par de nombreux architectes, en quête de réponse à la fois économique, politique et sociale. Il est important de rappeler combien le travail humanitaire sans consultations ni participations des habitants a pu causer des dégâts (Claire Guyet). Une population non consultée ne s'appropriera pas la construction, ce qui générera des problèmes économiques et politiques, et beaucoup de méfiance à l'égard des projets. L'action humanitaire doit être avant un échange de connaissances temporaire qui doit conduire à une indépendance totale de la population aidée. Le projet participatif peut se définir dans les mêmes principes, un échange de connaissance avec des architectes, et petit à petit une indépendance vis à vis des notions simples de la conception.

L'architecture participative conduit bel et bien vers l'appropriation des projets par les habitants, et également vers l'assimilation sociale de celui-ci. Une communauté, un peuple, est à travers sa définition, un ensemble d'êtres humains vivant en société, et formant un groupe culturel, il n'est pas fait pour vivre seul. Un projet participatif aide à la cohésion sociale, et permet d'intégrer ces peuples à échelle plus grande, qui est la ville. Avec leur participation, les citoyens entendent désormais apporter leur pierre à l'édifice dans la construction de leur lieu de vie, de leur quartier, de leur ville. La ville serait alors un terrain d'expressions pour ces populations.

Lors de l'analyse des projets de ces pionniers de l'architecture participatifs, nous remarquons que même si le projet est traité à petite échelle, il permet de répondre à des questions de densité urbaine, et donc permet une intégration à l'échelle de la ville. Les projets conçus et élaborés avec le concours d'un architecte mais résultants d'une volonté citoyenne sont souvent des petits projets : ensembles d'habitations à l'échelle d'un quartier ou d'une communauté, centres communautaires ou investissements de quelques interstices urbains. Ces projets proposent des modèles d'urbanisation nouveaux, avec une réelle gestion de la densité. L'expansion est pensée de manière verticale dans la plupart du temps, comme dans le projet de Teddy Cruz. Cette densité est nécessaire dans les environnements de type bidonville, où le foncier est indisponible, et salutaire dans les villes européennes où l'enjeu est de conserver une proximité entre espaces de vie et espaces collectifs. Nous avons pu voir à travers les trois études de cas, que la Thaïlande traite cette densité de manière différente. Le gouvernement a d'abord testé la verticalité et le relogement de masse, avant de voir que les communautés ne faisaient qu'accroître l'horizontalité avec les greffes. Les communautés anciennes quant à elles continuent d'envahir tous les moindre recoins, mais cela ne plaît pas aux autorités locales. La solution, le spontané participatif, qui traite à la fois de la verticalité et de l'horizontalité. Trouver une solution avec les communautés, permet de comprendre leurs besoins, tout en réglant les questions qui inquiètent la ville. La densité est l'une des préoccupations de toutes les grandes métropoles du monde, ces architectes l'ont comprise et l'exploite à travers des projets dont la population est l'acteur principal.

La ville de demain sera-t-elle donc faite entièrement de projets architecturaux et urbains participatifs ?

En Thaïlande, l'architecture participative, comme le projet de remise à niveau de Bang Bua, se développe de plus en plus, sous la forme et le nom d'architecture communautaire, et avec l'aide d'architectes de communauté. Ces architectes de communauté nous montrent un tout nouveau visage de la production de l'habitat spontané thaïlandais.

B. LES ARCHITECTES DE COMMUNAUTÉ : LE PARTAGE AU CENTRE DE NOUVEAUX PROCESSUS DE CONCEPTION ARCHITECTURALE

Après avoir défini la notion d'architecture participative, d'en comprendre les enjeux et les missions face au combat de l'habitat pour tous, nous allons ici développer celle d'architecte de communauté. Lorsque nous avons étudié le cas des communautés de Bang Bua, nous avons pu remarquer la présence de ces professionnels de l'espace. C'est à travers des portraits de ces architectes de communautés, que nous pourrions développer ce qui a pu être dit précédemment, sur les différents processus de production, de conception et de mise en œuvre de l'habitat spontané.

Dans ce texte, nous vous proposons tout d'abord de définir la notion de conception architecturale, ainsi que les interrogations de nombreux architectes sur ce sujet. Puis nous repérerons la place de l'architecture communautaire à travers les différentes tendances architecturales des années passées, afin d'en comprendre les motivations. Dans un second temps, nous découvrirons les architectes de communautés, leur métier, les projets qu'ils ont pu mener à bien, ainsi que leur façon de voir la profession d'architecture mais aussi l'urbanisme et la vie en communauté. Enfin, nous envisagerons la place de l'auto-construction dans ce processus de création de l'habitat spontané, et quelles en sont les répercussions sur le métier d'architecte

1. LE PROCESSUS DE CONCEPTION ARCHITECTURAL : LA PLACE DE L'ARCHITECTURE COMMUNAUTAIRE DANS LES TENDANCES ARCHITECTURALES

Nous allons retenir les principaux concepts et outils qui nous permettront d'appréhender le processus de conception comme un fruit d'un acte tant individuel que collectif. Nous passerons en revue les différentes natures inhérentes à l'activité de conception ainsi que les divers caractères du processus de conception.

Étymologiquement, la conception concerne la manipulation de concepts, c'est-à-dire la manipulation d'une « représentation générale et abstraite d'un objet ou d'un ensemble d'objets ». (LAROUSSE, 2001). La conception est du registre de l'idée, de la projection mentale. Mais la conception, relève également de l'action, de la mise en œuvre de mécanismes ou de méthodes formelles qui ont pour objectif de permettre la création d'un système. Car le but de l'activité de conception est de définir de manière exhaustive un objet ou un système répondant à un besoin plus ou moins exprimé. Ainsi, la conception consiste à donner un ensemble de propositions permettant de décrire le produit (forme, dimensions, moyens d'obtention, etc.) et répondant globalement à un cahier des charges (fonctions à assurer, conditions de fonctionnement, durée de vie souhaitée, environnement, etc). L'acte de conception relie la connaissance à l'action, la création à l'invention. La réalisation d'un nouvel objet est soit le résultat d'une création, c'est alors l'œuvre d'un artiste, la concrétisation d'un talent ; soit celui d'une invention où un scientifique, utilisant sa connaissance dans un domaine, propose une évolution ; soit celui d'une conception où l'objet a été rationalisé par une personne ou une équipe de personnes.

Notre propos n'est pas de constituer une définition précise de la conception, mais de mettre en exergue certaines de ses propriétés. Ainsi, la conception est à la fois contrainte (on conçoit en vue de répondre à un besoin, donc à un ensemble de contraintes) et créative (on ne peut prédire son résultat et son cheminement, même à très court terme). Elle est à la fois cognitive et productive, puisqu'on ne peut concevoir sans produire des supports et des environnements externes appelés artefacts. Enfin, la conception est le plus souvent individuelle et collective.

Après avoir donné une définition de la conception en terme général, quand est-il de celle associée à l'architecture. La conception architecturale est la phase de création d'un projet. Le créateur aussi appelé maître d'œuvre, formalise, par tous les moyens qu'il juge utile, le projet envisagé. Il dirige la conception pour le maître d'ouvrage, nommé aussi le client, demandeur du projet. Selon la complexité du projet, il peut faire appel à des bureaux d'études spécialisés en thermique, structure, acoustique, ingénierie, etc. La conception se fait dans le profond respect des règles de l'art. La conception se déroule en plusieurs phases (de l'esquisse jusqu'à la passation des contrats de travaux) durant lesquelles le projet de construction est affiné. À la fin de la conception, on passe généralement à la phase d'exécution.

Au cours des dernières décennies, de nombreuses approches sont apparues pour modéliser le processus de conception architecturale et pour établir des méthodes appropriées à l'élaboration de projets architecturaux. Les premiers signes de la modélisation du processus apparaissent au début des années 1960. Dans l'ouvrage « La conception en design industriel et en architecture. », de Jean-Charles Lebahar, l'activité de conception y est définie « comme la construction et la communication d'un modèle d'artefact ne résultant pas de la réplique d'un modèle existant ». Selon lui, répondant à une commande plus ou moins ambiguë, le modèle d'artefact doit satisfaire à un certain nombre de critères (esthétiques, fonctionnels, techniques, économiques, etc) et a pour fonction dans sa phase finale de guider les actions de ceux qui seront en charge de sa réalisation. Il fait alors apparaître trois grandes phases dans le processus de conception :

- Le diagnostic architectural. C'est dans cette phase de la résolution du problème que l'architecte va le cerner et le définir en respect des contraintes de base. Combinant les contraintes du client, les règles et lois, la prise en compte du site, ainsi que ses connaissances et savoirs propres, il rentre alors en phase d'exploration dont le résultat sera une première «base graphique de simulation», un mélange de notes et de premiers dessins.
- La recherche de l'objet par simulation graphique. Dès lors, le concepteur va entamer ce que nous pouvons appeler la génération des solutions et leur évaluation. Et c'est le dessin qui va être le vecteur privilégié de cette démarche. Dans cette situation, le dessin est même plus qu'un support. Il représente, comme le souligne Jean-Charles LEBAHAR, «l'objet en création et la pensée qui le crée».
- L'établissement du modèle de construction. Cette phase est l'établissement des représentations graphiques précises, destinées à rendre claire la solution pour les constructeurs. C'est la «décision définitive concernant l'ensemble du projet» (plans, dessins précis, avec des échelles spécifiques, etc).

Nul besoin d'aller plus loin dans les détails de la conception architecturale pour constater que le dessin tient une place prédominante dans ce processus, et ce à toutes ses étapes. Nous avons pu constater lors de l'analyse de l'étude de cas du spontané participatif, que les professionnels de l'espace mettent tout en place pour valoriser ce travail de dessin avec les habitants.

De nombreux chercheurs, architectes ont eux aussi essayé de définir cette notion et d'y inscrire des étapes, ou phases, afin de généraliser ce processus et le rendre ainsi plus accessible à tous. Cependant, je pense qu'à travers mon sujet, nous pouvons constater que la conception architecturale peut évoluer, suivant une période, des tendances architecturales, mais aussi suivant les acteurs du projet. La conception du projet sera différente si le concepteur est seulement l'architecte et son équipe, ou si le projet est dirigé par les habitants, et avec l'aide de professionnels de l'espace.

L'architecture communautaire est donc une autre manière d'appréhender l'architecture et cette notion de processus de conception. Nous allons voir par la suite, que cette notion de conception a évolué suivant des tendances ou styles architecturaux, et que nous pouvons émettre l'hypothèse que l'architecture communautaire prend référence sur l'un d'entre eux.

L'architecture a vu évoluer ses représentations et ses modes de conception depuis l'architecture paléochrétienne (IIIe - VIe siècle) à aujourd'hui. N'étant pas l'objet principal de mon sujet, nous n'allons pas

présenter l'ensemble de ces tendances mais seulement celles les plus récentes, pertinentes, qui ont fait évoluer la définition de la conception architecturale.

Tout d'abord, l'architecture Heimatstil (de 1900 à 1940 environ) : Le terme de Heimatstil est employé en Suisse alémanique à partir de 1910 et repris plus tard pour désigner un style architectural ancré dans les traditions locales et régionales. Le Heimatstil est l'expression d'une nostalgie bourgeoise envers ses origines paysannes, opérant un retour aux traditions architecturales autochtones. Il utilise les matériaux de construction et s'inspire des traditions artisanales de la région.² Les toits en saillie, les fenêtres à croisillons et les encorbellements constituaient la norme esthétique. La simplicité et la modestie étaient érigées en vertus. Le Heimatstil est aussi une réaction à la société industrielle moderne et aux mutations du début du XXe siècle. Cette tendance a vu naître une nouvelle manière de penser l'architecture, de revenir à des sources d'inspiration antérieures et autochtones.

Puis en parallèle de cette tendance, un nouveau style voit le jour, l'architecture moderne - Neues Bauen (1910-1940). L'architecture « moderne » comprend plusieurs courants apparus peu avant et après la Première Guerre mondiale, et qu'il n'est pas toujours facile de distinguer. Cette période a surtout été marquée par la fondation du Bauhaus et par le courant du « Neues Bauen ». D'autres tendances se rapprochent de l'expressionnisme et de l'architecture organique. Les principes de l'architecture moderne manifestent une réaction aux styles historiques ou traditionalistes. L'architecture nouvelle utilise principalement l'acier, le verre et le béton armé. Ses éléments essentiels sont la simplicité, la clarté, des formes strictement fonctionnelles et cubiques, et des fenêtres en bandeau. L'un des architectes majeurs de cette époque est le Suisse Le Corbusier. Il formule notamment en 1927, les Cinq points d'une architecture nouvelle, qui se présentent comme une synthèse d'une nouvelle approche de la conception architecturale.

Nous nous sommes intéressés également au style de l'architecture high-tech (à partir de 1960), car il est l'exemple d'un nouveau processus de conception à l'opposé pour moi de l'architecture communautaire. L'architecture high-tech utilise les matériaux nouveaux produits par l'industrie de pointe. La structure du bâtiment est mise en valeur. La technologie du bâtiment est affichée, les éléments techniques et les détails de construction sont mis en évidence. Cette tendance marque aussi l'arrivée des éléments préfabriqués. La fabrique USM de Fritz Haller, avec son système modulaire de construction en acier, est un exemple d'emploi d'éléments préfabriqués. Cette tendance montre que la conception est ici basée sur l'aspect structurel et technologique du bâtiment, et non pas du territoire qui la supporte ou des usagers qui la fouleront.

Dans l'est de l'Asie, l'architecture est surtout divisée en deux tendances, deux écoles architecturales différentes, l'architecture chinoise et l'architecture japonaise. Si elles présentent des disparités, une chose est sûre, elles ont été sources d'inspiration pour les architectes occidentaux. Dans le paysage architectural chinois, la maison chinoise traditionnelle disparaît de plus en plus au profit d'une architecture moderne, elle avait parfaitement su, en son temps, poser les préceptes d'un style original. Elle fut influencée par les courants de pensée locaux, Bouddhisme, Confucianisme et Taoïsme, elle présente la particularité de raisonner par ensembles et non pas par éléments individualisés lors de la conception. L'architecture chinoise contemporaine, quant à elle, modernise le visage du pays, un visage qui a de plus en plus tendance à « s'occidentaliser ».

L'architecture japonaise remonte elle aussi à une époque ancienne, et s'inspire de son homologue chinoise. Comme pour cette dernière, le bois est à l'honneur et la création s'exprime surtout à travers les bâtiments religieux (temples, sanctuaires, etc). Portée par des architectes connus tels que Kenzo Tange, Shigeru Ban ou encore Tadao Ando, l'architecture japonaise contemporaine est aussi portée par les

2 La formule « beauté et patrie » de l'architecture Heimatstil, résumait une pratique où l'utilisation du bois sculpté, de la pierre taillée et du fer forgé relevait du devoir patriotique.

nouvelles technologies. Cela n'empêche pas un savant mélange avec l'aspect traditionnel en veillant à préserver les fondamentaux que sont l'air, l'eau et, bien sûr, la lumière. Ajoutez à cela une exploitation des matériaux locaux, tels que le bois, bambou, avec des matériaux modernes, tels que l'acier et le verre, et vous obtenez un potentiel conséquent.

Nous avons pu voir lors de l'étude de cas sur l'habitat spontané ancien, que l'architecture traditionnelle thaïlandaise reprend les notions que développent ces deux tendances, et de la même manière que l'architecture japonaise se modernise, de par ses matériaux et sa conception. Cependant l'architecture communautaire, avec son processus de conception participatif ne suit pas pour moi, les principes de l'architecture asiatique.

La dernière tendance, qui selon moi pourrait être l'origine des projets des architectes de communautés, c'est l'architecture vernaculaire (à partir de 1980). Ce terme aujourd'hui en vogue désigne des constructions « ancrées dans leur environnement, qui répondent à la géographie, aux conditions climatiques et à leur époque », selon les mots de l'architecte Philippe Madec. Au début des années 1980, un essai de définition de l'architecture vernaculaire a été proposé en France par une revue savante éditée par le Centre d'études et de recherches sur l'architecture vernaculaire (CERAV). Inspirée des travaux de spécialistes britanniques, en particulier ceux d'Eric Mercer, elle définit un bâtiment vernaculaire comme appartenant à un ensemble de bâtiments surgis lors d'un même mouvement de construction ou de reconstruction. Ce mouvement affecte une ou plusieurs régions (voire des aires géographiques plus vastes) et s'inscrit dans une période variant d'une région à une autre selon des décalages de quelques décennies à un siècle et plus. Reflet de changements économiques, une architecture vernaculaire est caractéristique non seulement d'une époque donnée, mais aussi de la classe sociale qui l'a fait construire et l'a utilisée. Il ne peut se comprendre que dans la mesure où l'origine sociale du constructeur-utilisateur est cernée. La conception architecturale est donc constamment remis en cause suivant, la portée géographique³, ainsi que l'origine des concepteurs.

Si nous résumons, l'expression désigne, depuis les années 1980, une architecture conçue en harmonie avec son environnement, en rapport avec l'aire géographique qui lui est propre, son terroir et ses habitants. Ce type de bâti naît du sol et des ressources de la région où il se développe et sa conception prend en compte l'ensemble des contraintes locales. Il doit donc prendre en compte également les risques naturels de la région. Cette inscription territoriale s'exerce également au niveau social. Les acteurs locaux sont impliqués, ce qui génère des démarches de concertation et un certain renforcement du rapport identitaire entre les habitants et le territoire. De nombreux architectes se sont inspirés de cette tendance, la trouvant plus performante en termes d'intégration territoriale, mais aussi économique, politique et sociale. Dans une interview, l'architecte suisse Jacques Herzog dénonçait la « stupidité » des bâtiments Art déco de Miami, « des boîtes dotées d'air conditionné décorées comme des pâtisseries ». Pour concevoir le nouveau Pérez Art Museum avec son associé Pierre de Meuron, il a ainsi, dit-il, préféré « s'appuyer sur le climat incroyable de la Floride pour imaginer un bâtiment ouvert, perméable à cet environnement. Bref, une nouvelle architecture vernaculaire ».

Selon moi l'architecture communautaire, de part la place des habitants au sein de la conception et la production de l'habitat spontané, ainsi que ses recherches en termes d'intégration territoriale, économique et sociale, montre qu'elle s'appuie sur cette tendance nouvelle, qu'est le vernaculaire. De plus, la recherche d'une reconquête d'un patrimoine passé, de par les techniques de construction ou la conception d'espaces adaptés à des communautés plus ou moins anciennes, nous conforte davantage dans notre idée.

Nous allons donc maintenant présenter le métier d'architecte de communauté, cette nouvelle profession axée sur les populations pauvres, et dont le partage est au centre de leur processus.

3 Ici, la portée géographique représente par exemple, la diffusion de plans, de techniques de construction et de décors stylistiques transcendant le cadre d'un site, d'une région, d'une nation.

2. LES ARCHITECTES DE COMMUNAUTÉ : DE NOUVEAUX PROFESSIONNELS POUR LES POPULATIONS PAUVRES D'ASIE

Présentation du métier d'architecte de communauté :

L'architecte de communauté est une variante de la profession d'architecte, développée lors des projets participatifs de CODI⁴. En Thaïlande, au début les architectes étaient une sorte de classe élitiste, qui travaillaient pour les riches seulement, ils ne s'occupaient en aucun cas des communautés pauvres de leur pays. Auparavant, il n'existait que trois fonctions normalement pour les architectes en Thaïlande : l'exercice dans le secteur commercial et privé, dans le secteur public ou gouvernemental, et dans le secteur éducatif. Les architectes suivaient le système classique de la commande à laquelle il répondait par un projet, qu'il conçoit seul. Désormais, les architectes de communautés s'impliquent dans les aspects sociaux de cette profession, et sont dans l'affranchissement de la formation universitaire ou académique de l'architecture. L'architecte de communauté doit « voir l'extraordinaire dans l'ordinaire ». Ils essaient petit à petit de se frayer un chemin dans le monde professionnel et d'être reconnus comme architecte et pouvoir ainsi enseigner leurs visions dans les écoles de Thaïlande.

Les communautés denses de Thaïlande impliquent un changement radical du rôle et de la pratique de la profession d'architecte. L'habitat spontané, comme nous avons pu le voir, impose d'une certaine manière le rapprochement des professionnels de l'espace avec la population des classes moyennes, et rétablit une dimension éthique dans leur pratique professionnelle.

Etre architecte de communauté c'est participer à mettre au point un projet avec les habitants des communautés et pas seulement pour eux. L'architecte de communauté débute d'ailleurs sa mission en amont de la commande, qui n'est d'ailleurs pas forcément architecturale ou urbaine. Les rapports clients-concepteur et sachant-bénéficiaire sont alors brouillés et parfois même inversés dans un contexte d'apprentissage mutuel. Il existe un rapport d'égal à égal, un travail qui élabore dans un contexte de respect mutuel. L'architecte part du principe qu'il est là pour apprendre à ces communautés, qui elles sentent les choses, avant de les intellectualiser, avec un concept, des données architecturales, etc. Les communautés denses sont détentrices d'un bon sens et d'un savoir local aigu, ce sont des auto-constructeurs qui s'approprient leur architecture.

L'habitat spontané présente des intérêts (dont la flexibilité des espaces, etc) sur certains aspects et doit être reconsidéré pour servir de base à un développement plus éthique, démocratique et équilibré, dans une vision idéalisée ou tout simplement par recherche d'efficacité de coût, de moyens et par gain de temps. Les architectes de communautés cherchent donc une intention architecturale en rapport avec des usages, des détails esthétiques ou fonctionnels. Lors de notre étude de cas sur Bang Bua nous avons observé une recherche dans les formes, dans l'agencement, une réelle identification à un lieu de vie par la personnalisation et la prise en compte de son environnement. De plus, nous avons remarqué que de nombreuses références, telles que les autres habitats spontanés (anciens, greffés, purs), l'organisation spatiale des maisons traditionnelles thaïes, etc, ont généralement nourri le projet dès la première phase.

Pour Somsook Boonnyabanha, les architectes et urbanistes, directement sortis de l'université, ne mènent plus le développement urbain à Bangkok et n'agissent, ni ne s'adressent aux enjeux à la bonne échelle, pour ces communautés, ni pour le reste de la population thaïlandaise (ARCH, 2010). L'architecte de communauté, quant à lui, réconcilie le spontané, l'informel, avec le régulier et l'organisation du marché courant de la construction.

Ce nouveau champ d'exercices requiert également la valorisation d'un savoir de terrain (usages des communautés, continuité d'une tradition, expériences diverses, etc), sur des aspects à la fois théoriques et techniques. Le travail de participation réalisé lors de ces projets, ainsi que les contraintes de temps, les contraintes techniques et financières, font que les architectes de communauté doivent se reposer sur une grande partie, sur la population. Il doit donc se mettre en retrait face au futur habitant, afin que la communauté reste dans une attitude active et pas seulement comme assistant du projet. La prise de pouvoir des habitants, qui deviennent alors « spécialistes

4 Trouve ses racines en Thaïlande en la personne de Somsook Boonnyabanha (directeur de CODI)

» de leur propre lieu de vie, amoindrit le statut d'architecte. Le projet diffère sur ceux jusque-là mis en place, par la communication, les discussions et la coopération. Mais également par une moindre importance des détails. Les communautés réalisent les fonctions voire le second œuvre, l'architecte lui, réalise l'interface sur laquelle les résidents vont greffer leurs usages, leurs cultures, leurs goûts et couleurs. Cette pratique de l'architecture fait directement écho aux origines de cette discipline, à l'architecture vernaculaire, faire un abri, créer une protection puis s'approprier son milieu pour davantage y prendre place.

Enfin, l'architecture communautaire marque un dernier changement, par l'enjeu de l'intervention de l'architecte. La réussite des projets comme celui de Bang Bua tient de ses réussites sociales et non de ses caractéristiques physiques ou spatiales, enfin pas en premier lieu. Nous observons donc une rupture entre l'exercice « classique » du métier d'architecte et la définition que nous faisons d'un architecte de communauté.

Toutefois, l'habitat spontané n'est pas destiné à changer l'architecture fondamentalement. Les projets réalisés par les architectes de communautés, que nous allons présenter par la suite, sont un prétexte pour faire évoluer la profession d'architecte, pour qu'elle trouve un contenu plus social, et qu'elle redevienne un « médium pour servir les gens et aussi l'environnement » (ARCH 2010). De ce point de vue, l'architecte de communauté pallie de manière informelle le manque causé par la pratique « conventionnelle », que nous avons pu observer avec le travail de la NHA à Klong Toey. Ils agissent en Thaïlande, mais aussi dans le monde entier, sans avoir attendu de changement structurel de la profession. Ils espèrent réduire le décalage persistant entre les valeurs, les savoir-faire et les compétences des architectes thaïs et les défis des bidonvilles urbains de Thaïlande.

Les architectes de communautés n'opèrent pas seulement pour CODI ou dans des institutions. De nombreuses agences d'architecture et professionnels indépendants marquent l'histoire par leur travaux avec les communautés denses. Même si dans les faits, ils ne s'organisent pas de la même manière, leurs fonctions, leur travail sur l'espace et leur attitude de projets se rejoignent. Nous allons dans cette partie, présenter CODI et son organisme, ainsi que deux agences indépendantes : CASE Studio et OPENSOURCE. Puis nous finirons par les travaux de réseau qu'opèrent ARCH et CAN⁵. Nous verrons à travers les portraits de ces architectes de communautés, leurs missions et savoirs, dont le partage en est la clé de voûte.

Portrait 1 : CODI

Tout d'abord, CODI (Community Organizations Development Institute) est une institution publique qui facilite un processus de développement mené par les communautés urbaines pauvres et les communautés rurales de Thaïlande. CODI se concentre non seulement sur la réduction de la pauvreté, mais sur la recherche de moyens par lesquels les communautés peuvent être les acteurs clés dans tout développement qu'elles jugent nécessaire. Le développement du logement a été au centre des travaux de CODI depuis le tout début. Le logement fournit non seulement aux personnes un abri, la sécurité et une base stable pour poursuivre leur vie, mais il rassemble les gens, crée de plus grandes communautés et fournit la base physique des systèmes de soutien social des personnes. Pour CODI, le développement du logement peut être l'un des outils les plus puissants pour réduire la pauvreté et créer un monde plus équilibré, participatif et équitable. Ils ont notamment créé un programme spécial qui aide à accélérer le processus de mise à niveau des communautés informelles de Bangkok au bord des canaux.

Outre le budget du gouvernement qui soutient bon nombre de ses programmes en cours, le principal outil financier de CODI est le fonds renouvelable CODI, il accorde des prêts à des coopératives communautaires et des réseaux communautaires pour entreprendre une variété d'initiatives de développement qu'ils planifient et mettent en œuvre eux-mêmes. Ces initiatives comprennent : le logement, l'achat de terres, les moyens de subsistance, l'entreprise communautaire et bien d'autres. Le statut de CODI en tant qu'organisme public lui donne une certaine liberté pour canaliser de manière plus flexible les fonds publics vers un processus de développement dirigé par les communautés elles-mêmes.

5 Réseaux d'organisations communautaires, ACHR (Asian Coalition for Housing Rights) et CAN (Community Architects Network)

Au lieu de prendre la plupart des décisions au sein de l'institution, CODI travaille à créer un espace pour que les communautés travaillent ensemble en tant que gestionnaires et exécuteurs de diverses initiatives de développement

Les structures organisationnelles, la culture de travail et les modes de pensée qui ont été construits au sein de CODI, dès le début, étaient tous très conformes à ce principe axé sur la demande. Les communautés sont le centre, les communautés sont le sujet, les acteurs clés de tous les projets, en collaboration et en partenariat avec d'autres parties prenantes, et le rôle de CODI est de les soutenir (voir figure n°59).

Nous avons pu analyser un des projets phare de CODI, et son programme Baan Mankong, que nous n'allons pas représenter. Juste quelques chiffres, pour se rendre compte de l'importance de CODI, au sein des travaux communautaires. Le programme Baan Mankong s'est étendu à 405 villes, dans 76 des 77 provinces du pays, où les communautés ont mis en œuvre 1035 projets de logements qui fournissent un logement décent, sûr et permanent à 105 739 familles pauvres des zones urbaines. Le gouvernement a soutenu tout ce développement de logements axé sur les personnes. Il y a encore un long chemin à parcourir, mais après ces nombreuses années, plus de 17 ans, « nous voyons très clairement que cette approche axée sur les personnes est non seulement faisable, efficace et abordable, mais est la bonne façon de résoudre des problèmes de logement très importants et très complexes dans un pays. »⁶.



Source : <https://www.moma.org/collection/works/113261>

Figure 59 - Les communautés au centre des projets

6 Citation du directeur de CODI, source : <https://en.codi.or.th/>

Portrait 2 : CASE Studio

CASE STUDIO est un groupe d'architectes formé en 1997 qui travaille en étroite collaboration avec les citoyens pauvres dans les quartiers informels. Son fondateur Patama Roonrakwit ayant terminé ses études d'architecture à l'Université Silpakorn de Bangkok, a poursuivi ses études en pratique du développement sous la direction du CENDEP, Oxford Brookes University. Le groupe travaille avec une approche humanitaire et anthropologique pour créer des logements adaptés aux personnes.

L'agence travaille essentiellement avec des communautés Thaï défavorisées avec une démarche sociale et humanitaire. Elle utilise une méthode où l'architecte collabore et encourage ces populations à l'auto-développement. Patama Roonrakwit a une fascination pour les bidonvilles, l'auto-construction, les formes spontanées et l'architecture sans architecte. «Je travaille avec les pauvres depuis pas mal de temps et suis ébahie par la manière dont chacun arrive à construire», dit-elle. ⁷Elle cherche à apprendre sur les «habitudes» de ces quartiers populaires. «J'ai cherché à comprendre pourquoi ces populations ne souhaitent pas aller vivre dans des immeubles de grande hauteur». Le travail avec les communautés exige donc, non pas des solutions radicales, mais des interventions plus ou moins sensibles. «Il s'agit d'améliorer sinon d'améliorer leurs conditions de vie», assure-t-elle. «Nous pouvons construire avec eux autre choses». ⁸

Un des projets qui nous semble être le plus représentatif des missions et aspirations de cette agence, est son workshop autour du projet «TEN Bangkok Talad Bang Kaen Community Improvement». TEN Bangkok est un projet de logement qui redéfinit la notion de communauté et d'individualité. Il offre une compréhension alternative aux concepts de conception et d'habitation tout en explorant la relation fondamentale entre les deux aspects. Les références au contexte et au sens du lieu sont cruciales car c'est un projet qui soulève la question de l'identité communautaire, par rapport à l'identité individuelle. De nombreuses questions sont soulevées lors de ce type de projet : dans quelle mesure la conception et le logement peuvent-ils être coopératifs ? Si chaque habitant est impliqué dans le processus de conception, à quel moment la conception se termine-t-elle et l'habitation commence-t-elle ? Comment peut-on «posséder» un lieu qui appartient aussi à d'autres ? Les questions ci-dessus ont été le prétexte du projet de logement TEN. La question de la coopération entre les architectes et les habitants a été au centre de ce projet. La préoccupation majeure de CASE réside également dans la relation entre l'habitation et le contexte. L'environnement physique et l'élément humain du lieu sont tous deux considérés comme vitaux pour la mentalité de CASE en matière de logement. En d'autres termes, l'aspiration de CASE est sous-tendue par la dimension économique, culturelle et sociale de la société concernée. Le projet TEN est né des problèmes actuels de logement à Bangkok. Nous avons pu voir tout au long de ce mémoire, que le paradoxe du logement à Bangkok réside dans le fait que si la plupart des promoteurs immobiliers destinent leurs produits aux habitants à hauts revenus, ce ne sont pas les citoyens à faibles revenus qui souffrent du manque de logements. Privés de tous types de privilèges, les bas revenus sont désormais compensés par des aides gouvernementales, ce qui donne lieu à divers projets de logement dans la ville. CASE s'est alors posé la question suivante, si le logement est à la fois un produit économique qui dépend de l'économie de marché, et un produit culturel qui implique les modes de vie particuliers des personnes qui l'habitent, comment pouvons-nous combler le fossé entre les deux aspects ? Quelle pourrait être l'approche ? Comme il semble que chaque individu à revenu moyen et impuissant se retrouve sans aucune solution de logement, le TEN a commencé à se concentrer sur le concept de communauté. En tant qu'individu, chacun d'entre eux reste impuissant, mais en tant que communauté, leur pouvoir économique et créatif peut se multiplier. Ainsi, un certain nombre d'individus ont commencé à former à la fois les idées et la communauté potentielle.

Au départ, ils n'étaient que 10, une communauté de travail de dix personnes qui partagent leur vision en

7 Patama Roonrakwit s'interroge aussi sur l'archéologie de ces constructions spontanées ou encore, leur devenir. Pour cela, elle s'en retourne au Japon, sur les traces d'architectures informelles, transformées, adaptées ou reconstruites. Tout est question, in fine, de regard, assure-t-elle.

8 Elle évoque alors la création d'allées dignes de ce nom au sein de bidonvilles, la transformation des façades, leur mise en couleur... Le tout selon, bien évidemment, «une approche participative».

matière de logement et de modes de vie alternatifs. Chacun d'entre eux est unique, ce qui a donné naissance à un groupe de personnes exerçant diverses professions créatives, notamment des architectes et des designers. Le manque de pouvoir d'achat et le choix de logements alternatifs les ont rassemblés. Tous étaient à la recherche de leur logement idéal. Ils ont commencé à élaborer leurs idées et leurs méthodes. TEN est devenu un projet de collaboration qui allait finalement redéfinir à la fois le concept de communauté d'habitation et d'individualité, ce qui exige des efforts de travail de la part de tous les participants.

Ce qui est intéressant dans ce projet réside dans la méthodologie. La méthode de travail du TEN est fondée sur la collaboration, tant sur le plan conceptuel que physique. En ce qui concerne la collaboration physique, le projet occuperait une seule parcelle de terrain, divisée en dix sous-parcelles. L'empreinte de chaque sous-parcelle est égale. Chaque habitant agirait alors comme le concepteur de sa propre maison, en collaboration avec ses voisins. Cette méthode de partage d'une seule parcelle de terrain a donné lieu à une collaboration obligatoire entre chaque habitant pour la conception du projet. Ainsi, sur le plan conceptuel, chaque personne impliquée devait fixer ses critères individuels et collectifs de conception et d'habitation. On ne pouvait pas se contenter d'insérer son propre design sans avoir réfléchi et négocié avec les autres. En fin de compte, chaque maison naîtrait conceptuellement du site et du contexte, au même titre que les autres maisons. Le projet serait donc constitué de diverses habitations individuelles qui tiendraient compte de la notion de vie en communauté. Chaque habitant serait donc propriétaire d'une maison dans un lieu qui appartient aussi aux autres.

Le choix du site est important, il doit être choisi ensemble, avec les membres de la communauté et les professionnels de l'espace. Avant tout, le site doit être abordable. La notion de localisation pratique et d'accès raisonnable à toutes les installations urbaines ne doit pas être mise de côté. Le site doit être situé dans un endroit qui convient à tous. L'expansion future du système de transport de Bangkok est donc prise en compte. Tous les aspects du contexte seront considérés comme un cadre potentiel pour la conception. Cette façon de travailler permet d'indiquer divers potentiels urbains comme des travaux auxquels aspirer.

Dix unités d'habitation coexistantes signifient beaucoup plus que dix besoins différents. Les habitants uniques des TEN peuvent être compris à la fois en termes de leurs similitudes et de leurs différences. Bien qu'ils partagent certaines visions, ils diffèrent également.

Ils peuvent avoir quelque chose en commun, mais dans les détails, leurs modes de vie, leurs habitudes d'habitation et leurs préférences ne sont guère similaires. La question qui préside à la conception est donc la suivante : dans quelle mesure chacun des besoins, des exigences et des critères particuliers peut-il être satisfait ? Et dans quelle mesure chaque habitant peut-il se conformer à la vie collective au sein de la communauté. Ainsi, les critères de logement individuel et collectif doivent être établis avant le début de la conception.

Chaque habitant a projeté ses visions sur les critères d'habitation, qui seront finalement traduits en conception. En d'autres termes, chaque habitant commence à habiter dans le projet avant même que la conception proprement dite ne commence. En travaillant ensemble à l'élaboration du projet, la communauté se forme et la coopérative d'habitation commence. L'architecture n'est plus le culte familier des objets, qui est le produit de la détermination et du contrôle des architectes. L'architecture est plutôt le fruit d'une conception coopérative où les architectes sont aussi les clients ; les clients sont aussi les architectes.

En tant que projet pilote, le TEN est confronté à diverses difficultés. En raison de sa nouveauté et de son caractère expérimental, le TEN ne correspond pratiquement à aucun programme préétabli requis pour la plupart des projets de logement. Non seulement ce projet doit établir une nouvelle relation avec le programme financier habituellement limité, mais il doit également rétablir une nouvelle compréhension des programmes de construction familiaux et des règlements de construction existants. Ces difficultés sont devenues les défis créatifs et productifs de CASE. Elles poussent le projet à examiner toutes les alternatives possibles afin que le TEN puisse devenir un projet de logement flexible capable de s'adapter aux styles de vie changeants d'aujourd'hui (voir figure n°60).



Source : <https://archicree.com/actualites/global-award-26-riche-pauvre/>

Figure 60 - Le projet TEN de CASE : logements flexibles

CASE explique qu'un projet comme celui là permettra « Une redéfinition de l'orientation du logement ainsi que de la relation entre la conception et le client, la communauté et l'habitant individuel, la conscience de la transformation des modes de vie et des configurations familiales changeantes peuvent constituer la base de la transformation de notre maison individuelle. » (extrait de leur site officiel)

Le portrait de cette agence nous montre que le métier d'architecte de communauté est au centre des problèmes liés aux logements, et qu'il peut en être la solution.

Portrait 3 : OPENSOURCE

Le dernier portrait est celui de l'agence OPENSOURCE. Fondé en 2007, OPENSOURCE est un collectif d'architectes, de chercheurs et de praticiens du développement, spécialisé dans le travail avec les communautés par le biais de processus participatifs. Basé à Bangkok et travaillant dans toute la Thaïlande, OPENSOURCE sert de plateforme pour les collaborations interdisciplinaires.

Dans cette agence, le collectif pense que les processus participatifs sont la manière la plus durable de gérer les conflits et de trouver des solutions coopératives. En prenant le temps nécessaire au début du projet pour identifier les obstacles et les opportunités de chaque communauté et les espoirs des résidents pour le projet, ils offrent à chaque communauté la possibilité de travailler sur ses forces et d'améliorer ses faiblesses tout au long du processus. Il en résulte un fort sentiment d'appropriation de ces projets, qu'ils considèrent comme essentiel pour construire des communautés durables, et qui rendent les projets plus réussis.

Deux des projets de ce collectif d'architectes, de chercheurs et de praticiens du développement, sont intéressants selon moi de présenter, le « King's community hospitals» et les « Community Furniture in Klong 3 ». Ces projets ne sont pas axés sur le logement, mais davantage sur des structures communautaires, tels que des hôpitaux ou des mobiliers urbains. Nous verrons ainsi une différente manière de concevoir le processus de création architectural, à travers des projets menés par ces architectes de communautés.

Fin 2016, dix hôpitaux à travers la Thaïlande ont été choisis pour être rénovés par différentes équipes d'architectes communautaires à l'aide de fonds gouvernementaux. Le projet visait à transformer ces petits hôpitaux de district en hôpitaux communautaires, afin qu'ils soient un attribut central des communautés qu'ils desservent. OPENSACE a été chargé d'entreprendre la rénovation de deux hôpitaux : L'hôpital Had Samran à Trang et l'hôpital Yi-ngo à Narathiwat. Ils ont utilisé une approche participative, en travaillant avec les communautés locales, le personnel de l'hôpital et les représentants de la Fondation thaïlandaise de promotion de la santé, et le ministère de la santé publique. A l'hôpital communautaire de Yi-ngo, dans la province de Narathiwat, ils leur ont confié deux tâches :

- Redéfinir le plan directeur de l'ensemble de la zone hospitalière
- Réaménager le nouveau bâtiment du service de consultation externe. Bien que fonctionnelle, cette conception est conforme aux normes de l'hôpital, sans aucune saveur ou culture locale. Leur tâche consistait donc à conserver la conception et la structure existantes, mais à trouver un moyen d'intégrer davantage d'« histoires ».

Comme la conception et la structure du bâtiment ne devaient pas être modifiées, ils n'ont pu qu'intervenir sur deux points : la façade et l'intérieur du bâtiment. Au cours de leur ateliers de conception participative, ils se sont concentrés sur la distillation des représentations visuelles de l'identité culturelle de Yi-ngo. Le quartier a une forte présence musulmane. Ils ont donc pris le «Dok Lai», un motif floral, très significatif pour la communauté locale, car il transmet différentes significations telles que la protection, la santé et le bonheur, et l'ont incorporé comme «personnage» principal du bâtiment. Tout devait être conforme aux visions des personnes présentes lors des ateliers participatifs (voir figure n°61). Le programme de ce projet comprend entre autres, une piste cyclable circulaire qui encercle l'hôpital, une station de yoga, un espace de détente autour de l'étang, une structure d'exercice pour les personnes âgées une aire de jeux pour les enfants, des terrains de football, de basket-ball et de badminton. Mais également une zone agricole utilisée pour la détente et l'apprentissage de la culture biologique des aliments, qui peut être transformée en une zone d'activité physique par le biais d'activités agricoles. Il était essentiel de créer des espaces flexibles et selon la volonté des usagers. Au cours des ateliers de conception, la communauté a soulevé la question de l'insuffisance des espaces de prière lors des visites à l'hôpital. Ils ont donc ajouté des espaces de prière supplémentaires dans le plan.

Ce projet montre l'importance d'une co-conception, pour prendre pleinement conscience d'un projet, et en retirer des espaces appropriables par la communauté représentée.

En 2011, Red Bull Spirit a voulu consacrer une partie de son programme à la construction d'un espace approprié pour une société vieillissante. Red Bull Spirit avait un lien avec la «One Century Community» à Klong 3, avec laquelle ils avaient déjà travaillé sur la rénovation d'un espace communautaire. Cette communauté est située le long du canal, elle est linéaire et très étroite. Quatre sites ont été sélectionnés pour ce projet, quatre espaces communautaires délabrés, tous surveillant le canal, et trois types de mobilier communautaire ont été développés pour être utilisés dans la rénovation de ces sites. OPENSACE s'est chargé d'organiser des ateliers de design avec des personnes âgées et des enfants. La plupart des adultes travaillaient tandis que les enfants étaient disponibles le week-end. Les personnes âgées de la communauté ont proposé de nombreuses idées différentes, car elles étaient les principaux utilisateurs de l'espace et du mobilier. Ils ont alors sélectionné trois meubles pour cette communauté :

- Un banc flexible : les personnes âgées de cette communauté n'ont pas d'espace pour socialiser (voir figure n°62). Les bancs existants sont trop durs et inconfortables pour qu'elles puissent s'y asseoir. Le caoutchouc tissé permettait une plus grande flexibilité et était plus convivial pour les utilisateurs âgés. Le banc à

deux niveaux - un pour les adultes et un autre plus bas pour les enfants - ce qui est conforme à la culture thaïlandaise où les enfants s'assoient plus bas que les adultes.

- Une structure pour un jardin vertical et un jardin d'herbes aromatiques : les personnes âgées de cette communauté étaient très intéressées par la culture de légumes car cela leur donnerait une raison de sortir de chez elles et de socialiser. Le jardin vertical d'herbes aromatiques prend peu de place, ce qui est idéal pour cette communauté. La structure principale est principalement faite de bambou, avec des techniques d'attache faciles qui sont familières à tout le monde. Le diamètre du bambou local est petit, de sorte que seuls des légumes à racines courtes peuvent être cultivés ici, comme la coriandre, les oignons verts et le cresson. Les légumes à racines plus longues peuvent être plantés dans le sol.
- Une pièce d'exercice en bambou pour les personnes âgées : elle est basée sur les exercices que les personnes âgées aiment faire. La pièce leur permet de faire divers exercices, tandis que les enfants peuvent utiliser l'instrument en bambou installé sur la machine.

Ils ont utilisé des matériaux locaux, permettant ainsi aux membres de la communauté de construire eux-mêmes les meubles, ce qui leur permet de les réparer par eux-mêmes à un coût minimal. Les meubles sont construits principalement en bambou local, du bois provenant de maisons délabrées et le caoutchouc intérieur des pneus de moto. Les personnes âgées font partie d'une communauté ancienne, ils ont donc participé à la construction de leur communauté, il y avait donc une tradition de bâtisseurs.

Ce projet nous montre un tout autre aspect des missions réalisées par ces architectes de communauté, et atteste bien que le partage, notamment de savoir-faire, est la clé pour réussir des tels projets.



Source : <https://www.openspacebkk.com/home/>

Figure 61 - Ateliers participatifs, projet hôpitaux communautaires



Source : <https://www.openspacebkk.com/home/>

Figure 62 - Un banc pour sociabiliser, imaginé par la communauté

Le travail des réseaux d'organisations communautaires : ARCH et CAN

Enfin, lors de mes recherches sur les architectes de communautés, j'ai pu constater qu'il existait des réseaux d'organisation communautaires, qui permettent de regrouper tous ces professionnels qui œuvrent pour le bien être des communautés pauvres. Nous allons présenter deux de ces réseaux qui sont étroitement liés, l'ACHR (Asian Coalition for Housing Rights) et CAN (Community Architects Network).

La Coalition asiatique pour le droit au logement est un réseau régional d'organisations communautaires, composé d'ONG et de professionnels activement impliqués dans les processus de développement des pauvres dans les villes asiatiques. La coalition est orientée vers l'action, fortement décentralisée, et vise à fournir un modèle alternatif de développement urbain basé sur les réalités et les expériences asiatiques. Leur but étant de résoudre les problèmes de logement des citoyens pauvres en Asie en utilisant la plus grande ressource de l'Asie, c'est-à-dire les gens eux-mêmes. L'ACHR, qui a maintenant 24 ans, s'engage à trouver des moyens d'apporter des changements dans les pays où leur travail est ancré, des changements qui tiennent compte des réalités particulières de leurs propres cultures, politiques et façons de faire. L'expérience collective de tous ces groupes représente une quantité énorme de compréhension et de possibilités, étant la sagesse de développement propre à l'Asie. Ils ont exploré les moyens d'unir leurs forces et de se soutenir mutuellement grâce à un nombre croissant d'initiatives communes : campagnes pour le droit au logement, missions d'enquête, programmes de formation et de conseil, visites d'échange, ateliers et voyages d'étude, projets de promotion de l'épargne et des fonds communautaires et amélioration des bidonvilles dans toute la ville. Grâce à ce travail de collaboration de plusieurs années, toutes ces personnes et organisations de la coalition ont découvert qu'elles avaient une chose cruciale en commun : la conviction que la ressource clé pour résoudre les énormes problèmes de pauvreté et de logement est constituée par les personnes qui vivent directement ces problèmes, qui souhaitent le plus rapidement un changement et qui sont les plus motivées pour résoudre ces problèmes. Les communautés pauvres elles-mêmes représentent la force de développement la plus importante et la moins exploitée de l'Asie. Le travail de la coalition ACHR est maintenant arrivé à une nouvelle étape d'échelle et d'action, avec le programme ACCA (Coalition asiatique pour l'action communautaire), qui rassemble un grand nombre des éléments que ces groupes ont développés au fil des ans et qui exploite cette énorme force de résolution des problèmes. Le programme permet aux habitants d'une ville de se réunir, de réfléchir ensemble, d'examiner leurs problèmes ensemble et d'agir immédiatement pour commencer à les résoudre, en utilisant les outils simples que le programme propose. Il devient alors une nouvelle plateforme d'apprentissage, qui permet aux groupes communautaires, aux professionnels et aux fonctionnaires locaux de voir, d'apprendre, de partager, de croire et de développer une direction commune. Cette direction commune est dirigée par la communauté et à l'échelle

de la ville et est enracinée dans la politique propre de l'Asie, ses propres cultures et ses propres réalités sociales. Le programme a soutenu des activités dans 165 villes, dans 19 pays. Dans toutes ces 165 villes, des enquêtes communautaires sont menées à l'échelle de la ville et ces enquêtes sont utilisées pour identifier, hiérarchiser et planifier les projets d'amélioration de l'habitat, qui sont ensuite réalisés par les habitants eux-mêmes, en partenariat avec les autorités de leur ville. Les 110 grands projets de logement approuvés à ce jour ont aidé 20 000 familles urbaines pauvres à obtenir des terrains et des logements sûrs, et ont également facilité la création de fonds de développement urbain.

Nous constatons qu'un réseau comme celui là permet de développer collectivement des solutions aux problèmes immédiats auxquels les communautés pauvres sont confrontées et conduisent à une participation plus active au sein de ces communautés.

Nous savons que quand il s'agit d'améliorer les bidonvilles dans toute la région asiatique, nous avons besoin de nombreux architectes, para-architectes et constructeurs expérimentés pour travailler avec les habitants de centaines de communautés et les aider à élaborer et à mettre en œuvre leurs plans d'amélioration. Il fallait donc trouver une solution pour trouver une manière de créer des liens entre ces acteurs. Ils ont alors créé le CAN (Community Architects Network), un réseau régional d'architectes et de planificateurs communautaires, d'ingénieurs, de jeunes professionnels, de professeurs et d'instituts universitaires dans les pays asiatiques. Créé en 2010, le réseau a soutenu des projets communautaires dans le cadre du programme ACCA concernant le logement des personnes, l'amélioration des villes et le relèvement après les catastrophes. Ils pensent que le rôle des architectes communautaires est de renforcer les capacités des gens, par une conception et un processus de planification participatifs pour que les gens soient leur propre solution. Tous ces professionnels sont profondément impliqués dans le travail sur le terrain pour soutenir les communautés de plusieurs manières : cartographie des communautés, amélioration des établissements, planification globale des sites, conception des logements, formation des constructeurs communautaires, exploration de matériaux de construction locaux alternatifs et économiques, engagement avec les universités et les universitaires et partage des connaissances par le biais de réunions, d'ateliers, de la presse écrite et des médias électroniques. L'organisation de ce réseau est concentrée sur quatre activités visant à soutenir, renforcer et développer ce mouvement d'architecture communautaire en Asie :

- La constitution de groupes d'architectes locaux pour travailler avec les gens, dans chaque pays. Cela permet d'aider à organiser des ateliers pilotes d'amélioration de l'habitat et de conception de logements, liés à des projets réels, avec le soutien d'ONG locales. Une partie importante de ces projets consiste à établir des liens avec les facultés d'architecture et les jeunes professionnels de ces régions, et à les inviter à participer à ces projets et à apprendre à travailler avec les communautés.
- L'organisation de séminaires de formation et de conférences.
- La création d'un réseau régional d'architectes communautaires en Asie, pour partager leurs expériences, échanger leurs connaissances et s'entraider de différentes manières
- Le partage des expériences, avec notamment un travail de documentation des projets des architectes communautaires en Asie et ainsi contribuer à la diffusion de leurs histoires, expériences et idées par le biais de divers médias (des publications, livres, manuels de cartographie, de planification communautaire, des films documentaires, blog / site web régional sur les architectes communautaires, etc) (voir figure n°63)



Figure 63 - Plateformes numériques pour le partage des expériences

Pour le cas précis de la Thaïlande, les projets de le l'ARCH et de CAN, sont-ils nécessaires alors qu'il existe déjà un organisme comme CODI qui résout un bon nombre de problèmes ? En effet, la Thaïlande est un cas rare en Asie d'un pays qui a réussi à obtenir de son gouvernement qu'il alloue un budget considérable aux terrains et aux logements pour les pauvres des villes, et qu'il utilise ce budget pour mobiliser un processus national d'amélioration des logements qui est entièrement dirigé par les communautés pauvres elles-mêmes. Depuis dix ans, CODI transmet ce budget aux communautés, pour les aider à mettre en place des groupes d'épargne, à recenser tous les bidonvilles de leurs villes, à former des réseaux, à négocier des terrains et à développer leurs propres projets de logement. Aujourd'hui, ce processus de modernisation à l'échelle de la ville a été mis en place dans de nombreuses villes et agglomérations de Thaïlande, et les projets de modernisation sont soit terminés, soit en cours - tous ces projets sont entièrement réalisés par les communautés et les réseaux communautaires dans toutes ces différentes villes. Mais un des inconvénients d'avoir une organisation gouvernementale nationale d'un type particulier comme CODI, qui offre un soutien financier aussi facilement accessible pour les initiatives de logement et de terrain des pauvres à une si grande échelle, est que les communautés de toutes ces villes commencent à se sentir un peu complaisantes. Il existe des réseaux communautaires actifs dans la plupart des 260 villes déjà impliquées dans le programme Baan Mankong, avec plusieurs milliers de communautés qui se relient entre elles et font des choses ensemble. Mais ce que ces communautés n'ont pas eu à faire, c'est de créer leur propre fonds de développement, au niveau de la ville ou du district, comme tant d'autres villes asiatiques essaient maintenant de le faire. C'est en cela que les réseaux d'organisations communautaires peuvent être un atout.

Cependant, toute cette question autour des architectes de communauté, de leurs missions, leurs devoirs envers ces populations pauvres, reste flou, surtout dans son rôle futur dans la conception de l'habitat spontané.

3. LA PLACE DE L'AUTO-CONSTRUCTION DANS CE PROCESSUS DE CONCEPTION ET DE PRODUCTION DE L'HABITAT SPONTANÉ

Dans cette dernière partie, nous verrons la place de l'auto-construction dans ce processus de création de l'habitat spontané, et donc la question du devenir du métier d'architecte de communauté.

L'habitat spontané, au-delà de la patrimonialisation et de la gestion du foncier, pose la question de la conception de l'espace, spécifiquement pour les communautés pauvres. Si l'architecture spontanée implique moins que par le passé l'auto-construction, comme on a pu le voir avec le spontané greffé, elle représente en revanche l'antithèse de la production des architectes. Les architectes des communautés, peu nombreux, pratiquent leur activité sous une forme plus proche de l'activisme militant que d'une prestation de service. Le spontané est incrémentiel en réaction à de fortes contraintes, et doit être conçu dans une temporalité courte, comparé à un projet d'architecture qui se dessine dans le détail, comme un objet fini. Travailler à CODI, à OPENSOURCE ou à CASE Studio, est peu rémunérateur et requiert un engagement important. L'enjeu du mal logement peut paraître flou pour les professionnels de l'espace mais la participation populaire permet un renouveau des projets architecturaux et urbains, risquant de changer comme on a pu le voir, les modes de conception. Aussi le choix du vernaculaire implique-t-il une vision particulière de l'architecte, de son rôle, de son statut en tant qu'auteur du projet. Nous savons que le réseau communautaire a besoin de lui, qu'il produit et entretient l'architecte pour assurer la transmission et la communication en son sein. Mais nous savons aussi que le territoire peut fonctionner sans lui. La transmission des savoirs et la maîtrise d'œuvre se font alors autrement, par le biais de la coutume, de la convention et de l'habitude. Rudofsky explique, dans son ouvrage « Architecture Without Architects » qu'« une architecture localisée, procédant d'un savoir-faire et d'un savoir-vivre collectif, dont les gestes mêmes de la vie quotidienne, transmis par l'histoire et polis par l'usage, constituent les traits d'expression. ». Ce n'est qu'une hypothèse, mais l'architecte pourrait donc être remplacé par une architecture vernaculaire bâtie par ces communautés ?

Nous avons pu voir, lors des études de cas que les communautés des 3 contextes d'émergences du spontané, retournent vers des modes de construction plus anciens, ou valorisant l'auto-construction pour une histoire d'économie, et de simplicité. En effet, afin de limiter les coûts, l'architecture produite par ces communautés utilise souvent la récupération, des proportions ou gabarits « substandards » et des modes constructifs simples. Les projets participatifs de remise à niveau sont dans l'efficacité, les professionnels de l'espace tiennent à faire le nécessaire avec un minimum de moyens. Ces choix sont partiellement volontaires, dans le sens où les architectes agissent « avec les gens » et tendent à valoriser l'existant dans cette double perspective de ré-apprentissage du métier par les communautés et d'économie de moyen. Comme l'explique Claire Guyet dans son ouvrage⁹, lorsqu'elle parle de l'architecture d'urgence, « L'auto-construction permet d'impliquer localement la population dans le projet, de profiter de ses connaissances, d'être davantage à son écoute et donc de mieux répondre à ses besoins, à lui donner du travail, de préserver sa dignité, tout cela en réduisant les coûts. ». Même si l'auto-construction peut être une solution travaillée avec des professionnels, on voit apparaître petit à petit au sein des communautés du spontané participatif, la tendance des habitants à créer soi-même son architecture, de la conception à la mise en œuvre. Autrefois l'auto-construction était une forme d'appropriation des espaces et du développement de soi, à moindre coût. Désormais elle est significative de prospérité, d'une compétence acquise, d'un savoir-faire, permettant à ces communautés de répondre à leur besoin sans avoir à recourir à des architectes. Cependant nous pouvons émettre l'hypothèse, qu'éthiquement l'architecture est dans sa nature définit pour être quelque chose de viable, qui doit durer dans le temps. Les architectes de communautés se battent pour régulariser ces communautés pauvres, et cherchent à réconcilier le spontané avec le marché courant de la construction. Ils souhaitent avant tout qu'une fois remise à niveau, la communauté pourra prospérer et rester le plus longtemps sur ses terres. Nous avons conscience d'une crainte possible envers la disparition du métier d'architecte de communauté. Mais actuellement, il est en plein essor, et le travail des réseaux d'organisations communautaires notamment, montre que toutes les solutions n'ont pas encore été envisagées. La nécessité de ces architectes ne doit donc pas être remise en cause. Les populations pauvres peuvent en effet mettre en place des groupes d'auto-constructeur, pour des raisons économiques, mais ne doivent pas oublier que leur situation est la leur, que par la volonté et le travail de ces architectes.

9

Guyet Claire, *Quelle est la place pour l'architecture dans l'auto-construction ?*, Nantes, 2014, 128 p.

C. L'HABITAT SPONTANÉ COMME OUTIL DE DÉVELOPPEMENT URBAIN

Jusqu'ici nous avons pu voir que les architectes de communautés, prenant référence sur l'architecture participative, sont des acteurs clés pour l'avenir des communautés denses de Bangkok. Mais nous avons constaté également que les communautés, de par la place de l'auto-construction dans le processus de conception et de production de l'habitat spontané, prennent de plus en plus de pouvoirs. Les habitants seront donc les acteurs de la planification en termes de logement de la ville. Dans cette partie, nous verrons que l'habitat spontané en plus d'être au centre de ces nouveaux processus de conception architecturale, peut également être perçu comme un outil de développement urbain pour le Bangkok de demain.

1. DES DONNÉES SUR L'HABITAT SPONTANÉ QUI ENGENDRENT DES QUESTIONNEMENTS ET L'APPARITION DE NOUVEAUX OUTILS

Nous avons pu voir que sur le plan processuel, l'habitat spontané a d'ores et déjà initié des pratiques dans la fabrication de la ville, de l'habitat, et dans la formation des futurs professionnels de l'espace.

Nous avons observé que l'habitat spontané permettait la préservation d'un tissu socio-spatial favorable à l'appropriation, qu'il était aussi l'expression de l'individualité et du collectif parfois. Les communautés ont donc obtenu un nouveau statut dans l'espace.

Nous avons appris également que la rencontre entre le spontané et le marché courant, soulevait plusieurs questions. Cette rencontre permet une remise à niveau des bidonvilles de la ville, mais nous assistons aussi à l'inquiétude des communautés à propos d'une possible disparition d'une architecture située. De plus, nous avons pu voir, avec l'étude du spontané ancien de Rattanakoin que certaines communautés s'inquiètent d'une apparition de la gentrification, sur le devenir de leur habitat. Est-ce que cette gentrification peut être évaluée ou prévisible ? Est-ce que nous assistons avec les nouveaux projets du spontané participatif, à une disparition progressive de l'architecture située. Pour ma part, je pense que le spontané est une des solutions les plus envisageables pour la sauvegarde d'une communauté et la sauvegarde d'un savoir-faire architectural. Si l'architecture vernaculaire tend à disparaître, l'architecture située sera toujours une préoccupation pour ces nouveaux projets du spontané.

Nous nous posons aussi la question de savoir si cette transformation du spontané marque la fin des slums dans la métropole. Ce qui est sûr c'est qu'elle est en train de faire prendre du recul quant au rôle des logements sociaux à Bangkok. Nous avons pu voir que la limite de la NHA face aux greffes spontanés se faisait ressentir. L'apport des résultats de terrain et de la réflexivité dans le changement de perception du spontané, aura marqué la fin de ses tours en béton qui ne prenait pas assez compte le mode de vie de ces communautés.

L'enseignement, la formation, la sensibilisation, sont le nouveau mode d'ordre du spontané pour changer les perceptions. Cette méthode de travail du spontané participatif a permis de re-questionner la viabilité du marché courant du logement, et ainsi trouver des références pour d'autres outils qui permettraient d'ingérer au mieux ces communautés au sein de l'espace urbain de Bangkok

Nous avons vu dans la partie précédente, que les architectes de communautés d'Asie, se sont regroupés et ont formé des réseaux afin de mieux gérer les projets pour les communautés pauvres. Ici nous pouvons aussi constater, que d'autres outils ont été créés afin de gérer le logement et rétablir son importance dans la gestion urbaine. Un de ces outils est le « National Housing Board », créé par la NHA, et fédérant tous les acteurs impliqués dans le logement en Thaïlande. La NHA a voulu créer une coopérative de développement du logement, dont l'objectif serait de « pourvoir un logement adéquat pour tous », autour de diverses directions stratégiques. Des représentants seront élus pour une durée de quatre ans, et sont forcément thaïs et acteurs majeurs dans la

question de l'habitat et du développement urbain (membres de la BMA, de CODI, de la NHA, appartenant à la sphère académique, etc). Cette nouvelle coopérative pourra organiser des séminaires, des réunions où des universitaires, des gouvernements locaux, des ministres, des fondations pourront se concerter autour de débats, avec les réseaux communautaires et les concepteurs de l'urbain (architectes de communautés, architectes, ingénieurs, urbanistes, etc). Cette nouvelle organisation permettra de traiter les principales priorités de l'habitat spontané, de manière globale et moins fragmentaire. Un outil pour améliorer la planification et ainsi mieux prévoir et positionner la construction des logements dans un territoire.

La NHA, qui nous l'avons vu précédemment, commençait à être dépassée par les événements, et qui avait pris un certain recul vis-à-vis de la production des logements sociaux à Bangkok, va alors redevenir un acteur majeur dans l'urbanisation de la métropole. En tant que coordinateur du National Housing Board, elle sera l'arbitre et parfois même le développeur sur certains terrains du spontané. Elle renouvelle alors son influence en tant que connaissance des communautés et spécialiste des ensembles spontanés.

D'autres outils de développement urbain verront sûrement le jour suite à la médiatisation de ces projets du spontané.

2. INCLURE L'HABITAT SPONTANÉ : ENTRE UN TRAVAIL DE COMPOSITION ET UNE CONCEPTION-GESTION PARTAGÉE DES ESPACES URBAINS

Nous avons vu jusqu'ici que les nouveaux projets en lien avec les communautés, prennent davantage en compte l'habitat spontané, et la réhabilitation des habitants en tant qu'acteurs de la métropole. Cela est dû à l'inertie des institutions et des lois, ainsi que l'implication forte des résidents dans les projets et de l'adoption de mesures favorisant le principe du « gagnant-gagnant ». Ce chapitre, nous permet de comprendre comment un travail collectif de composition des espaces urbains, ainsi que l'apparition d'une conception-gestion partagée de ces mêmes espaces urbains, permettront à la ville d'inclure stratégiquement l'habitat spontané.

Les techniques de projets basées sur la participation des habitants ou même le regroupement des acteurs ne sont pas sans contraintes. Ces contraintes, ainsi que des impératifs multiples « poussent les acteurs de l'urbain à un effort de composition pour relier et harmoniser des éléments divergents dans la métropole. » (Fanny Gerbeaud). Ce travail de composition des espaces urbains permet d'édicter des grands principes, qui pourront faire l'objet de compromis de concessions, ou d'entente plus ou moins longue, pour ces communautés. Ce travail de compositions qui est réalisé par les acteurs de l'espace avec la participation des habitants, est nécessaire pour compenser le manque de planification à long terme de certaines opérations ou certains projets pilotes. Si l'habitat spontané doit donc être inclus dans un travail de composition même si cela peut être contraignant parfois, il doit également faire partie d'une conception-gestion partagée des espaces urbains.

La co-conception de l'espace métropolitain n'est pas encore reconnue comme telle, mais elle existe bel et bien et doit donc être prise en compte, comme outil du développement de Bangkok. Les communautés participent à imaginer et façonner la ville comme elles l'entendent, comme elles en ont besoin, permettant de la rendre attractive et fluide dans l'enchaînement de ses espaces. Par exemple, si nous reprenons l'exemple de notre étude de cas sur le spontané greffé à Klong Toey, les greffes commerciales horizontales ont fini par être autorisées car elles permettaient à la fois la prospérité économique des communautés et également de faire le lien avec la ville dans ses dispositions et ses formes. Nous pouvons imaginer qu'un jour, ces ajouts spontanés sur des structures du marché courant pourront être encouragés pour densifier ou diversifier le bâti de la métropole. Nous pouvons aussi prendre l'exemple de l'habitat spontané ancien, qui de par l'auto-construction permet à certaines communautés d'autoriser la place de leur logement et des espaces collectifs au sein du site urbain. Nous savons que la croissance rapide de la capitale et l'absence d'un cadre suffisamment stable a créé de nombreux dommages, notamment pour ces communautés du spontané. Cependant elles peuvent se servir de ces dommages, pour proposer des visions, pour certaines utopiques, qui dynamiserait des espaces jusqu'ici négligés, pour en tirer des bénéfices.

Ces extensions spontanées tolérées par les autorités locales, permettant une co-conception des espaces, mais ouvrent aussi la voie à une gestion partagée de la métropole. « Les politiques actuelles se basent déjà sur l'habitat spontané pour recadrer l'urbanisation et la poursuivre sur un modèle plus rationnel, en continuité d'espaces issus de la planification. » (Fanny Gerbeaud, 2012). Les remises à niveau des communautés denses de Bangkok, et les nouveaux processus de conception de l'habitat spontané ont permis deux effets :

- Le rapprochement de la production planifiée de la ville à celle issue des pratiques spontanées :
Nous avons pu voir lors de l'analyse des études de cas, que le spontané greffé et le spontané ancien trouvent un écho dans leur acceptation dans la ville. Pour le spontané ancien cet écho est soit symbolique, historique ou même culturel, alors que le spontané greffé lui est plus spatial. Dans le spontané participatif, les rencontres entre acteurs, l'évolution du cadre juridique et politique, ainsi que l'évolution des mentalités, permet de jouer un rôle dans le rapprochement de ces deux modes de constructions de la ville. La conception participative permet de créer du lien entre le spontané et le planifié.
- Le renforcement mutuel des institutions et des acteurs en charge de l'habitat spontané et des communautés denses de Bangkok :
Le rôle de médiateur qu'endossent les institutions publiques face à l'habitat spontané, peut être décisif dans la résolution des conflits et la mise au point d'une solution acceptable pour tous les partis. Nous avons observé la mise en place d'actions de sensibilisation, d'apprentissage, qui permettent de relier tous les acteurs du spontané, permettant ainsi de porter plus loin les revendications de ces communautés, et leur permettre des conditions de vie meilleures et plus ancrées au sein de la métropole. Cette co-gestion peut être développée, autour de la question du financement, du budget, du développement de la communauté, etc. Les projets de CODI, par exemple, permettent de maîtriser la croissance urbaine, par la diffusion d'idées porteuses d'une autre forme de développement urbain, axée sur ces communautés du spontané.

Si les ensembles d'habitat spontané s'installent sur des terrains viabilisés, elles peuvent en accélérer la valorisation, ou à l'inverse, garder à distance les investisseurs. C'est aujourd'hui une donnée importante dans la gestion du foncier disponible. Faire la ville avec le spontané impose aussi de penser à la mixité fonctionnelle entre la production spontanée et celle courante (secteurs résidentiels, d'affaires, culturels, etc). Est-il possible d'envisager que ces modes de constructions séduisent les classes supérieures ? Est-ce que la mixité fonctionnelle est un atout pour la ville et l'ensemble de ces citoyens de classes sociales différentes ? Certains quartiers gentrifiés voient d'un bon œil la remise à niveau de ce spontané, qui leur apporte des touristes à la recherche d'histoire, et de la main d'œuvre et du commerce bon marché. Mais d'autres quartiers plus aisés continuent d'associer ces communautés aux notions de précarité, de dangerosité et d'insécurité. Ces communautés resteront pour eux des bidonvilles qui n'attirent que des problèmes à leur quartier. Ces avis divergents évolueront peut-être si les communautés prennent part aux affaires de la ville.

3. LA PLACE DES COMMUNAUTÉS DE BANGKOK DANS LES AFFAIRES URBAINES

De plus en plus, de projets est considéré globalement à travers cette notion, de partage de compétence avec les habitants. Les communautés sont de plus en plus écoutées, et considérées dans leur choix, en tant qu'acteurs du logement. Mais sont-elles juste acteurs du logement ou pouvons-nous dire qu'une délégation des affaires urbaines à la population peut elle aussi être envisageable ? Nous pouvons constater à travers ce mémoire qu'on assiste à un début de transfert de pouvoir des gouvernants vers les usagers, où la construction de la ville de demain proviendra entre autres du local et de l'action des citoyens. Les communautés apparaissent capables de participer à l'élaboration de l'espace urbain métropolitain et de le valoriser à plusieurs échelles. A l'échelle de l'habitat spontané en planifiant et construisant eux-mêmes leur façon de vivre, en façonnant les espaces urbains qui les entourent. A l'échelle de la ville, ils participent à leur manière en rapprochant la production planifiée de la ville à celle issue de leurs pratiques spontanées. A l'échelle nationale, les projets de CODI, ou autres architectes de communautés avec la participation des habitants ont débuté à Bangkok, mais s'étendent

maintenant sur l'ensemble territoire Thaïlandais. Enfin, les communautés peuvent valoriser leur manière de vivre et de participer à la conception de la ville à une échelle beaucoup plus vaste, l'échelle internationale. De nombreux pays pourront prendre référence sur la capacité de ces communautés à créer leur propre cadre de vie.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET DE PAYSAGE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Des communautés plus soudées que jamais, acteurs de leur destin



CONCLUSION

Dans ce travail nous avons cherché à éclaircir le cas des communautés de l'habitat spontané à Bangkok, afin de mieux évaluer leur poids et les atouts qu'elles peuvent produire dans la conception urbaine, et le développement de la métropole, ainsi que dans la création d'un nouveau processus de conception architectural. Notre volonté était aussi de déterminer le rôle des architectes de communautés, leur place au sein des projets passés et futurs avec ces communautés denses, ainsi que leur positionnement au sujet de la fabrication de la ville. Cela nous a amené à soulever des questionnements au sujet de l'évolution de telles pratiques constructives, issues de contraintes fortes et d'une population qui n'est pas à l'origine composée de professionnels de l'espace.

Dans cette conclusion nous aborderons plusieurs points, qui semblent être les réponses aux logiques de production de l'habitat spontané à Bangkok. Nous avons cherché tout au long de ce mémoire, à montrer les différentes formes, processus de conception et mise en œuvre de cet habitat spontané au sein de la métropole. Puis nous avons présenté les acteurs qui y participent.

Dans une première partie, nous avons pu observer, que la ville de Bangkok a besoin de l'habitat spontané et des communautés pour se développer. Les communautés de l'habitat spontané participent à la construction de la ville, et sont au centre des enjeux urbains de demain. De plus, nous avons évoqué les dynamismes économiques, spatiales et sociales qu'elles provoquent, ainsi que l'attrait touristique et leur combat face à une gentrification grandissante.

Dans une seconde partie, les trois analyses, des communautés du spontané ancien, greffé et participatif, nous ont permis d'appréhender les formes et le processus de conception associés à chaque contexte d'émergence. Nous nous sommes demandés si l'habitat spontané ancien tend à disparaître, face au phénomène de gentrification, ou n'aura plus qu'un rôle de médiateur touristique. Des solutions sont donc à prévoir pour les projets futurs de ces communautés anciennes. L'habitat spontané greffé, nous a montré les limites de l'urbanisation de masse, et du relogement social par la NHA. Cette étude nous a permis notamment de nous rendre compte que le combat de ces communautés pour faire perdurer leur tradition, leur culture et leur patrimoine (constructif, architectural, etc), qui passe notamment par la création de ces greffes, leur permet d'améliorer leur condition de vie, et d'aspirer à être de nouveau citoyen et acteur de la ville. La dernière étude nous a fait toucher du doigt, l'importance d'un programme comme celui de CODI (projet participatif), et du rôle qu'il a à jouer dans l'avenir de ces communautés et leur bien-être. Nous envisageons même à la fin de cette partie, que ce processus de conception de l'habitat spontané serait la solution la plus plausible et profitable pour ces communautés. Ces études nous ont permis d'ouvrir un volet sur le rôle et la place des architectes de communautés dans ce combat de l'habitat pour tous.

Enfin, nous avons pu montrer que les architectes de communautés prennent référence sur l'architecture participative et sont donc des acteurs clés pour l'avenir de ces communautés. Cependant, nous avons constaté que les seuls vrais acteurs de l'habitat spontané restent les communautés elles-mêmes. Même si le partage est au centre de ces nouveaux processus de conception architecturale, les communautés s'en détachent petit à petit pour aller vers l'auto-construction, un retour aux sources plus anciennes. Cette dernière partie nous a donc révélé des doutes sur l'avenir du métier d'architecte, mais aussi des preuves quant au fait que l'habitat spontané peut être un outil de développement urbain.

L'ensemble de ces recherches nous a permis de montrer que l'évolution des représentations de l'habitat spontané à Bangkok entraîne un repositionnement des acteurs de l'urbain. Avant la création de Bangkok comme nous la connaissons aujourd'hui, les communautés anciennes, qui vivaient la plupart sur l'eau, ont développé un plan masse en lien avec leur savoir-faire, leurs besoins, leurs modes constructifs et leurs attentes en termes d'espaces (privées, commerciales, communs, etc). Puis l'urbanisation de masse, et la modernisation de la métropole ont entraîné la relégation de ces communautés au second plan. Les autorités locales et les organismes du gouvernement comme la NHA, ont donc trouvé des solutions pour reloger ces populations en périphérie de la ville afin de laisser plus de place à l'urbanisation de catégories sociales supérieures. Cependant nous avons pu constater que les communautés de l'habitat spontané se sont battues pour leur droit au logement et à la ville. Au début ce combat a pu être possible grâce à l'action et l'aide des professionnels de l'espace, et la volonté des communautés à améliorer leur condition de vie. Cela a entraîné un repositionnement des autorités locales et des organismes gouvernementaux. De plus, l'évolution de l'habitat spontané amène une nouvelle génération de communauté dans la capacité de créer son cadre de vie. Nous avons pu l'énoncer plus haut, les communautés après avoir suivi les programmes d'aides, et appris le savoir-faire pour planifier son avenir, elles s'affranchissent des professionnels de l'espace. Elles se dirigent vers l'auto-construction et un processus de conception et une mise en œuvre du projet par ses propres capacités, afin d'en tirer des avantages économiques. L'habitat spontané dans la capitale thaïe est là pour pallier à l'absence d'alternatives pour se loger. De telles transformations de l'espace ont contribué au maintien du patrimoine de ces communautés, du secteur commercial et immobilier informel et de l'organisation communautaire. Ce maintien s'explique bien souvent par la volonté de ces habitants à créer sa propre architecture, son propre urbanisme, son propre cadre de vie, avec les moyens qu'ils se donnent. Les communautés emploient leurs propres ressources afin de générer l'adaptation de leur environnement à leurs usages, leurs désirs et leurs besoins économiques. L'urbanisation rapide de Bangkok et le défaut d'encadrement des autorités, ont assuré l'implication persistante des communautés dans la fabrication de la ville. Ce nouveau processus de conception architectural, où les communautés sont les nouveaux « praticiens » de l'espace, entraîne un repositionnement des architectes de communautés. Sachant que l'architecture est dans sa nature définit pour être quelque chose de viable, nous pouvons émettre l'hypothèse dans cette conclusion, que ces communautés de l'habitat spontané ont besoin des architectes afin de les réconcilier avec le marché courant de la construction, leur donner un cadre légal et leur permettre une certaine prospérité. Même si nous avons conscience d'une crainte possible envers la disparition du métier d'architecte de communauté, nous pouvons actuellement dire que leur combat n'est pas terminé et que les communautés de Bangkok ont toujours besoin d'eux, même s'ils ne s'en rendent pas toujours compte. Ce qui serait intéressant comme préconisation, serait une réorganisation des acteurs de l'urbain. L'adaptation de leurs tâches ainsi que la délégation de certaines fonctions à la population permettrait de répondre aux objectifs de développement durable, de démocratisation des affaires urbaines, que s'est fixé la capitale thaïlandaise. Cette réorganisation permettrait également de limiter les disparités de développement. Je pense que l'habitat spontané, et plus particulièrement l'habitat spontané participatif, peut être une opportunité pour repenser les mécanismes de conception et de mise en œuvre du projet architectural. En se tournant vers la co-conception et la co-gestion spatiale cela permettrait de réduire la mission des acteurs de l'urbain en faveur des communautés.

Cependant ce mémoire montre également que bien souvent nous sommes face à une non reconnaissance de l'intérêt spatial et architectural de ce processus constructif, qui demeure temporaire aux yeux des architectes de communauté comme des acteurs institutionnels. Cette reconnaissance de l'intérêt spatial et architectural pourrait être perçue à travers la notion de patrimoine, comme nous

l'étendons nous au sens européen. La recherche de ces communautés en termes de préservation du patrimoine thaïlandais, est un atout à la fois pour la prospérité des communautés elles-mêmes, mais également pour l'économie de la ville. L'attraction touristique en termes de patrimoine est une chose de plus en plus à la mode, dont les capitales peuvent en tirer partie. Cependant Bangkok, ou plutôt son gouvernement, ne voit pas toujours d'un très bon œil, ces constructions informelles qui viennent « polluer » le paysage historique du centre. Même si les mentalités changent et les professionnels de l'espace aident les communautés à retrouver de leur prestance, cette notion d'intérêt spatial et architectural reste floue et oppose plus d'un. De plus, nous avons remarqué que l'influence de l'héritage anglo-saxon et la recherche de modernité vers des aspirations européennes, rend ces habitats spontanés moins attractifs qu'ils ne le sont. Nous pouvons préconiser qu'un modèle mixte de développement urbain pourrait être une solution à cette considération spatiale. Afin de nuancer ce que pense Friedman (2006), qui voit en la construction spontanée une « solution d'urgence face à l'obsolescence de nos systèmes actuels de gestion urbaine », nous pouvons dire que la planification de cet habitat spontané est un atout pour la ville, comme outil de prévision à long terme pour le développement de la métropole. Il serait donc intéressant d'imaginer un système qui combinerait l'habitat du marché courant et l'habitat spontané, qui permettrait de garder des liens avec l'architecture vernaculaire, locale, et garantirait le cadre de vie souhaité par ces communautés. A l'image des greffes de Klong Toey, qui viennent en tant que réappropriation de l'espace froid et moderne des logements sociaux, nous pourrions envisager une architecture pensée par les communautés, mais construite au sein même du marché planifié. Ou peut-être qu'il faut simplement penser la planification de la ville de sorte que l'habitat spontané puisse évoluer. Si le plan urbain permet à ces communautés de s'insérer dans l'espace sans être dans l'illégalité, elles pourront à l'aide de professionnels planifier leur cadre de vie dans la continuité du plan établi. Mais je me pose la question de savoir si cela suffira à reconnaître l'intérêt spatial et architectural de ce processus constructif. Et si oui, est ce que cela ne va pas rendre l'appropriation des espaces moins riches et moins représentatifs de la vie en communauté, et peut-être donc moins attractive pour la ville ?

Une autre solution sera peut-être d'envisager à la manière du projet d'Aravena, à Iquique, dans le cadre de la résorption d'un bidonville, de penser le projet architectural comme une demi-conception. Les architectes de communautés pourraient penser le projet avec la participation étroite des communautés, puis ils entameraient la construction seuls, mais pas dans l'intégralité. Ils construiraient les bases de la structure, les parois, la partition flexible et évolutive de l'intérieur, l'accès aux réseaux d'eau, d'électricité, etc. Puis suivant les possibilités financières de la communauté, les habitants pourraient ensuite finir le projet et s'en approprier suivant ce qu'il a envie d'ajouter. Cela permettrait d'unifier la planification de Bangkok et grâce à la participation dès la première étape du projet, cela rendrait le projet plus adapté à ces communautés. Cela peut-être une solution, mais il y en a d'autres.

L'habitat spontané qui n'est pas une solution « miracle » au mal logement, peut être pris en compte dans ses dimensions économiques (activités et tourisme) et politique (loger les plus modestes pour assurer une paix sociale), en plus de l'aspect filière nouvelle d'un processus de conception architectural. Il peut donc être décrit comme source d'inspiration pour d'autres pays, suivant son implantation, son évolution et son processus de création participatif.

OUVERTURES

En raison des conditions techniques, de la distance, de la pandémie, je n'ai pas pu approfondir certains points. J'aurais aimé réaliser des entretiens avec des architectes de communautés, avec des membres de la NHA, ou même avec des habitants de ces communautés. Les quelques entretiens avec les habitants que j'ai pu faire lors de ma mobilité, n'avaient pas vocation à être employés au sein de ce mémoire. Je n'avais donc pas à disposition de retranscriptions exactes, mais ils m'ont servi notamment dans l'analyse de la communauté ancienne pour parler des ressentis de ces communautés. Ces entretiens non effectués auraient permis de comprendre comment une enquête auprès des résidents du spontané serait l'occasion de cerner l'importance du logement dans la réalisation de soi à l'échelle urbaine et domestique. Sur l'analyse sociale, ils auraient montré d'autres éléments qui aurait sans aucun doute appuyé mes propos. Les entretiens avec les architectes de communautés auraient révélé une notion de temporalité. J'aurais sans doute pu leur demander comment en tant qu'acteur du processus de conception de projets participatifs, ils voient leur projet évoluer dans le temps.

La question de la pandémie, qui nous touche actuellement, est un autre élément qui me semble intéressant à traiter ici en conclusion. Je me demande quels sont les nouveaux outils et méthodes de production de l'habitat spontané, mis en place face à la crise sanitaire que traverse la Thaïlande ? Nous avons pu voir à travers ce mémoire que dans le processus de conception mis en œuvre par ces communautés, il existe plusieurs méthodes et outils pour le réaliser. Il serait donc intéressant de se demander si ces éléments vont évoluer, je pense notamment aux réunions de concertations avec les habitants, au workshop réalisés pour planifier le projet, etc. Est-ce que de nouveaux outils, tels que l'emploi de plateforme numérique peuvent être utilisés pour prendre en compte l'avis des communautés ? Par exemple, en France nous utilisons ces plateformes lors de la mise en place du droit d'interpellation des citoyens. Chaque personne peut alors donner son avis, voter pour un sujet qui le concerne et qui sera soumis au débat lors d'audience publique par exemple. Cela peut-être une solution, mais ce qui serait intéressant de creuser, ce sont leurs propres solutions. De plus, les mesures sanitaires prises vis-à-vis du COVID19 à Bangkok, doivent être dans l'ensemble les mêmes que chez nous. Comment la ville de Bangkok prend-elle des mesures pour ces populations pauvres qui vivent encore pour la plupart dans du logement insalubre et précaire ?

Enfin un dernier point me questionne. Face à la crise politique que subit la Thaïlande, cela peut-il remettre en cause la production de ce nouveau genre d'habitat spontané participatif ? Depuis près de onze mois, la Thaïlande est en proie à de forts troubles politiques, de grandes manifestations ayant régulièrement lieu à Bangkok contre la junte militaire au pouvoir et l'attitude du roi Rama X. Depuis le passage d'une monarchie absolue à une monarchie constitutionnelle en 1932, la vie du pays est rythmée par les putschs, les révoltes d'opposants ainsi que les nominations et destitutions douteuses à la tête de l'État. Dans cette crise, l'armée y joue un rôle central. En moins de 90 ans, la Thaïlande a connu 19 coups d'État militaires, dont sept tentatives ayant échoué. L'armée est soutenue par la royauté ainsi que par les riches élites de Bangkok, qui y voient une garantie à la protection de leurs intérêts. Mais la contestation reste vive, notamment chez les jeunes, les classes les plus modestes et dans les campagnes.

A ce contexte politique s'ajoute une crise économique sans précédent. Si la Thaïlande a globalement maîtrisé la crise sanitaire du coronavirus, elle a été violemment frappée par la crise économique qui en découle. Fortement dépendant du tourisme et des investissements chinois, le PIB thaïlandais devrait reculer de plus de 8 % en 2020, du jamais vu dans l'histoire récente du pays. Il est donc intéressant de

se demander, si durant cette période de non tourisme les communautés vont survivre face à ce manque à gagner ? La crise politique peut aussi nous faire douter sur les avancées, notamment des affaires urbaines, qui jusque-là allaient de l'avant, pourraient bien reculer. Cette crise politique et sanitaire pourrait aussi stopper les projets en cours, de remise à niveau des communautés de Bangkok.

Tant de questions restent en suspens et pourraient nous donner des pistes sur d'autres recherches. Les communautés de l'habitat spontané sont un sujet vaste, qui ne demande qu'à être davantage exploré.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET DE PAYSAGE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

BIBLIOGRAPHIE

LES COMMUNAUTÉS DE BANGKOK

LIVRES :

Agier Michel, *Anthropologie de la ville*, Paris, 2015, 248 p.

Audefroy Joël, *Vivre dans les centres historiques expériences et luttes des habitants pour rester dans les centres historiques*, 2001, 137 p.

Askew Marc, *Bangkok. Place, Practice and Representation*, Londres : Routledge, coll. « Asia's Global Cities », 2002, 358 p.

Baffie Jean, *La ville thaïe : terminologie, dynamiques, représentations*, Marseille : PUP, Moussons, 2011, 160 p.

Boontharm Davisi, *Bangkok : formes du commerce et évolution urbaine*, Archithèses, Paris, 2005, 381 p.

Choay Françoise, *Le Patrimoine en questions, Anthologie pour un combat*, éditions du Seuil, La couleur des idées, 2009, 214p.

Durand-Lasserve Alain, *La croissance urbaine dans les pays tropicaux : croissance périphérique des villes, le cas de Bangkok et de Brazzaville*, Bordeaux : Centre d'études de géographie tropicale, 1976, 286 p.

Friedman Yona, *L'Architecture de Survie*, édition de l'Éclat, 2003, 222p.

Goldblum Charles, *Métropoles de l'Asie du Sud-est. Stratégies urbaines et politiques du logement*, Paris 1988, 276 p.

Guyet Claire, *Quelle est la place pour l'architecture dans l'auto-construction ?*, Nantes, 2014, 128 p.

Granotier Bernard, *la planète des bidonvilles, Perspectives de l'explosion urbaine dans le tiers monde*, Paris, 1980, 381 p.

King Ross, *Reading Bangkok*, Singapour : NUS Press, 2011, 272 p.

United Nations Human Settlements Programme, *The Challenge of Slums: Global Report on Human Settlements*, 2003, 344 p.

Rudofsky Bernard, *Architecture sans architectes*, 1977 (1964), 156 p.

Shlomo Angel, *Slum Reconstruction: Land Sharing as an Alternative to Eviction*, Land for housing the Poor, Singapore, Select Books, 1983, p. 460

PFE :

Baehr Mathieu, *Klong Toey yourself : un outil pour consolider l'habitat*, Ecole nationale supérieure d'architecture et de paysage de Bordeaux, Talence, 2014.

Gerbeaud Fanny, *La communauté perchée*, Ecole nationale supérieure d'architecture et de paysage de Bordeaux, Talence 2007

THESES et MEMOIRES :

Archer Diane, *Social capital and participatory slum upgrading in Bangkok*, Thailand, Sidney Sussex College, 2009, 268 p.

Bouligand Esther, *Ban Yuan Samsen, analyse d'une communauté ancienne de Bangkok implantée le long du Chao Praya*, Talence, 2017, 168 p.

Chabassier Pauline, *Organisation et appropriation de l'espace urbain, Analyse croisée Bordeaux- Bangkok*, Talence, 2010, 136 p.

Corbet Alice, Chabot Caroline, Ali-oualla Myriame, *Habitat informel, ancrage et mobilité*, Quand la provisoire devient permanent, quelle appropriation du logement ? 3 regards / 3 pays, actes du séminaire doctoral, laboratoire PAVE, mars 2016

Gerbeaud Fanny, *La politique du logement en faveur des habitants des bidonvilles à Bangkok*, 2007, 130 p.

Gerbeaud Fanny, *L'habitat spontané : une architecture adaptée pour le développement des métropoles ? Le cas de Bangkok*, Thaïlande, 2012, 678 p.

ARTICLES et REVUES :

Bacqué Marie-Hélène, Biewener Carole, *L'empowerment, un nouveau vocabulaire pour parler de participation ?*, 2013, <https://www.cairn.info/revue-idees-economiques-et-sociales-2013-3-page-25.html>

Baffie Jean, Droz Marie-Claire, Farabollini Paule, Simon Jean-Christophe, Theurillat Catherine, *Les Slums de Bangkok, dynamisme et précarité*, Cahier des Sciences Humaines. Volume 23, 1987, p15-34.

Baffie Jean, Pichard-Bertaux Louise, *Etudier les villes thaïes*, Revue Mousson : La ville Thaï [Krungthep, etc.] Terminologie, dynamique, représentations. Sous la direction de Jean Baffie et Louise Pichard-Bertaux - Institut de Recherche du Sud-Est asiatique, volume 18, 2011, p.11-17

Boonyabanha Somsook, *Scaling up slums and squatter settlements upgrading in Thailand leading to community-driven integrated social development at city-wide level*, Arusha Conference, "New Frontiers of Social Policy", 12-15/12/2005, 33 pages

Boonyabanha Somsook, *The Causes and Effects of Slum Eviction in Bangkok*, Land for Housing the Poor, 1983

Clément-Charpentier Sophie, Bangkok, la ville à partir de ses représentations, Revue Mousson : La ville Thaï [Krungthep, etc.] Terminologie, dynamique, représentations, sous la direction de Jean Baffie et Louise Pichard-Bertaux - Institut de Recherche du Sud-Est asiatique, volume 18, 2011, p97- 120

Lewis Oscar, *The Culture of Poverty*, Scientific American, Vol. 215, No. 4 (October 1966), p. 19-25, [https://www.ssc.wisc.edu/~gwallace/Papers/Lewis%20\(1966\).pdf](https://www.ssc.wisc.edu/~gwallace/Papers/Lewis%20(1966).pdf)

Talpin Julien, *Quand le « community organizing » arrive en France*, 2018, <https://www.cairn.info/revue-projet-2018-2-page-29.htm>

WEBOGRAPHIE, DOCUMENTS PUBLIÉS et RAPPORTS :

NHA :

<https://www.nha.co.th/en/>

<https://www.nha.co.th/en/> : “Annual Report 2005, good Quality of life in EUA-ARTHORN community”, rapport annuel 2005 du NHA

CODI :

<https://en.codi.or.th/baan-mankong-housing/baan-mankong-rural/>

<https://en.codi.or.th/documents/> : A conversation about upgrading at Bang Bua, Sept 2008 (document publié par CODI)

<https://en.codi.or.th/documents/> : Baan Mankong at Klong Bang Bua community guidebook, septembre 2013 (document publié par CODI)

<https://en.codi.or.th/documents/> : Baan Mankong ,Thailand's national, people-driven, collective housing program : Collective Housing in CODI Oct 2019 (document publié par CODI)

<https://en.codi.or.th/documents/> : The Experience of CODI in Thailand Jan 2001 by Somsook Boonyabancha (document publié par CODI)

<https://en.codi.or.th/documents/> : Notes on Thailand's CANAL-SIDE community networks: In Bangkok and other cities (document publié par CODI)

<http://www.codi.or.th/downloads/english/Paper/community%20participation%20in%20housing%20design.pdf> : Towards Community Participation in Housing Design: Experience from Low-Income Waterfront Communities, Bangkok, Nattawut Usavagovitwong, Department of Architecture,

Architectes de communautés :

<http://www.casestudio.info/2006/index.html/>

<https://www.openspacebkk.com/home/>

<https://www.citedelarchitecture.fr/fr/video/variations-sur-yona-friedman/>

https://www.ted.com/talks/alejandro_aravena_my_architectural_philosophy_bring_the_community_into_the_process?language=fr/

<http://ruralstudio.org/>

Réseaux communautaires :

<http://www.achr.net/index.php/>

<http://www.achr.net/download.php> : library : « URBAN POOR COALITION ASIA (UPCA) DECLARATION - MARCH 2012 », « ACHR'S HISTORY AND WORK AS OF JAN 2009 », « ACCA 5TH YEAR REPORT », « THAILAND - LEAVE NO ONE BEHIND: COMMUNITY-DRIVEN URBAN DEVELOPMENT IN THAILAND - 2016 », « THAILAND - TRUSTING THAT PEOPLE CAN DO IT - SEPT 2012 », « THAILAND - URBAN POOR HOUSING DEVELOPMENT ON BANGKOK'S WATERFRONT: SECURING TENURE, SUPPORTING COMMUNITY PROCESSES - OCT 2006 », « THAILAND - SENGKI LAND SHARING PROJECT IN BANGKOK - 1992 » et « THAILAND - LAND SHARING: AN ALTERNATIVE TO SLUM EVICTION IN BANGKOK - 1986 » (documents publiés et téléchargeables sur la plateforme)

<http://communityarchitectsnetwork.info>

<http://communityarchitectsnetwork.info/openSource.php> : open source, vidéos, publications, inspirations

<http://communityarchitectsnetwork.info/newsAndActivites.php> : actualités et activités de CAN

<http://communityarchitectsnetwork.info/actions.php>

Autres :

https://www.ateliers.org/media/workshop/documents/5_synthesis_fr_en_may2009_0.pdf : «BANGKOK RIVER CITY - May 31st - June 13th 2008 INTERNATIONAL WORKSHOP OF PLANNING AND URBAN DESIGN » (rapport, synthèse et recommandation publié par Les ateliers internationaux de maîtrise d'œuvre urbaine – Bangkok River City)

http://xvm-14-120.ghst.net/IMG/pdf/4_article_on_workshop_en_sept2008.pdf : « How can the metropolis and its hydraulic network establish a modern and fertile relationship? » (contre rendue workshop septembre 2008, publié par Les ateliers internationaux de maîtrise d'œuvre urbaine – Bangkok River City)

<https://www.oecd.org/countries/thailand/36053654.pdf> : Bangkok Urban Transport Project : (Loan 1195-THA), November 2005, Operations Evaluation Department Asian Development Bank

<http://www.urbanisme-puca.gouv.fr/IMG/pdf/rapport-developpement-durable-territorial-comparaison-france-thailande.pdf> : Guy Tapie, Développement durable territorial : une comparaison Franco-Thaïlandaise, rapport final, avril 2008

FILMS / VIDEO :

<http://geographie-ville-en-guerre.blogspot.fr/2012/03/la-ville-globale-saskia-sassen.html> /

: SASSEN Saskia «La ville globale aujourd'hui», Géographie de la ville en guerre [en ligne]. Conférence Imée au Centre Pompidou, le 20 mai 2009. URL

<https://www.youtube.com/watch?v=R3h9gPkxB3s/> : Teddy Cruz, 2018 Vilcek Prize in Architecture

ANNEXES

NOTE MÉTHODOLOGIQUE

Lors du second semestre de ma mobilité, nous avons étudié le phénomène de gentrification qui touche Rattanakosin. Un premier temps fut dédié à l'analyse de plusieurs sites, révélateurs de ce phénomène. Mon groupe, composé majoritairement d'étudiants thaïlandais, a décidé de se pencher sur plusieurs communautés du centre historique de Bangkok. Deux d'entre elles, sont les deux communautés que j'ai présentées dans ma première étude de cas : la communauté de Panthom et la communauté de Soi Parinayok. Un second temps, nous a permis de récolter certains témoignages des habitants de ces communautés sur la question de la gentrification, mais également sur des questions d'usages des espaces privés et publics de leurs sites respectifs. Le troisième temps était l'élaboration d'un projet architectural personnel en rapport avec le sujet. Dans la continuité de l'analyse, j'ai décidé de m'implanter le long de Bang Lam Phu Khlong, dans la communauté de Panthom. Je souhaité utilisé un des bâtiments abandonnés et le réhabiliter en un nouvel espace. Je suis donc venue créer un espace commun pour cette communauté, les communautés voisines et les touristes, ainsi que de nouveaux accès, comme une voie verte pour les piétons le long du canal ou un nouveau pont. Je suis donc venue créer un espace commun pour cette communauté, les communautés voisines et les touristes, ainsi que de nouveaux accès, comme une voie verte pour les piétons le long du canal ou un nouveau pont. Mon objectif était de créer un espace de rencontre, un moment de pause, de culture et d'apprentissage pour permettre le mélange des identités et redécouvrir des espaces qui sont isolés depuis trop longtemps.

Ce projet, ainsi que ce semestre a été le point de départ pour l'élaboration de mon sujet, je savais désormais que j'allais m'intéresser à ces communautés de l'habitat spontané de Bangkok.

Une fois rentrée en France, j'ai réalisé des recherches à ce sujet et je me suis alors rendu compte qu'il existait plusieurs contextes d'émergences de cet habitat spontané. En effet, lors de mes nombreuses visites du territoire thaïlandais, j'avais pu assister à des nombreuses formes d'habitat spontané sans vraiment me rendre compte qu'elles étaient différentes. Je me suis donc penché sur la question et j'ai émis certaines hypothèses que l'on retrouve au sein de ce mémoire. La partie qui m'a le plus intéressé était celle sur l'habitat spontané que j'ai nommé «participatif». Ce contexte d'émergence me questionnait, et notamment me permettait de mettre un concept sur le type de projet, que j'avais imaginé lors de mon semestre.

J'ai commencé par reprendre les analyses détaillées que j'avais faites avec mon groupe en essayant d'y exploiter le plus d'éléments possibles, puis j'ai décidé de confronter ces communautés de Rattanakosin avec des communautés de l'habitat spontané, greffé et participatif. Ces communautés, je n'ai pas pu les visiter malheureusement, mais les données récoltées m'ont permis d'en tirer des analyses précises, ou du moins suffisantes pour confronter mes trois études de cas.

Pour permettre d'organiser mes idées, j'ai travaillé sous forme de tableaux, avec dans un premier temps une analyse SWOT (voir annexe n°1) et une analyse de critères transversaux (voir annexe n°2). Par la suite, j'ai analysé ces trois études à l'aide d'un travail cartographique, pour y desseller les éléments soumis dans mes tableaux. Enfin, j'ai repris les entretiens menés avec mon groupe et analyser ceux récoltés par CODI (pour l'étude de cas du spontané participatif).

Cette méthode m'a permis d'arriver aux conclusions présentées au sein de ce mémoire.

ANNEXE 1 - Tableau d'analyse SWOT pour les 3 étude de cas

SWOT (contextes préalables)	Communautés de Bang Lumpoo (spontané ancien)	Communautés de Klong Toey (NHA)	Communauté de Bang Bua (CODI - Baan Mankong program)
Strength - Forces	<p>PANTHOM :</p> <ul style="list-style-type: none"> - lien fort entre les habitants de la communauté et les touristes - Lieu calme et attractif : promenade le long du canal - Habitat spontané ancien qui se maintient entre deux lieux gentrifiés - Nombreux commerces au RDC ouverts sur le canal <p>SOI PARINAYOK :</p> <ul style="list-style-type: none"> - Réel vie de communauté - Nombreux marchés (frais) qui attirent touristes et communautés voisines - Éléments architecturaux valorisés = architecture vernaculaire en bois (habitat spontané ancien) - Des espaces communs pour la communauté créer à leur image et pour leur besoins 	<ul style="list-style-type: none"> - La NHA a pu reloger certaines familles dont les maisons avaient été détruites par les flammes et d'autres familles qui vivaient dans l'illégalité des slums alentours - Ces communautés rentrent grâce à la NHA dans le cadre de la légalité : aide les gens à améliorer leurs conditions de vie, sociales et économiques. - Création de logements décentes avec le confort minimal : salle d'eau, l'électricité , ramassage de déchets, etc - Les habitants ont pu rester dans la zone portuaire qui leur offre de nombreux emplois et non être délocalisées en banlieue - Les communautés de Klong Toey sont soudés et se battent pour retrouver une vie de communauté même une fois reloger 	<ul style="list-style-type: none"> - Des communautés soudés prêtent à travailler avec des organismes et des architectes de communautés pour améliorer leur condition de vie : - Le programme achemine les fonds publics, sous forme de subventions d'infrastructure extrêmement flexibles et de prêts immobiliers et fonciers, directement à ces communautés pauvres - Les habitants planifient et réalisent collectivement des améliorations de leur logement, de l'environnement, en utilisant des budgets qu'ils gèrent eux-mêmes - Avant ils vivaient dans l'insécurité, avec le risque quotidien d'incendies et d'expulsions, et face à des accusations constantes de pollution du canal, maintenant ces communautés vivant le long du canal de Bang Bua peuvent s'associer pour moderniser leurs logements et sécuriser leurs terres

SWOT (contextes préalables)	Communautés de Bang Lumpoo (spontané ancien)	Communautés de Klong Toey (NHA)	Communauté de Bang Bua (CODI - Baan Mankong program)
Weakness - Faiblesses	<p>PANTHOM :</p> <ul style="list-style-type: none"> - Habitants d'origines commencent à disparaître pour laisser place aux touristes : surtout des personnes âgées ou des commerçants, très peu de familles avec des jeunes enfants - Des chemins mal connectés = pas de véritable lien entre les habitats spontanés de la communauté - Pas d'accès direct à l'eau du canal : on perd petit à petit l'histoire de ces « khlongs communities » - Peu d'espaces communs <p>SOI PARINAYOK :</p> <ul style="list-style-type: none"> - communauté dense - Des espaces sales / pas de gestion des déchets qui finissent souvent dans le canal - Peu de gestion / organisation des espaces dans la communauté - Utilise l'espace public comme extension de leur espace privé (extension du logement spontané, le plus souvent pour du commerce) : situation illégale 	<ul style="list-style-type: none"> - Ces communautés sont les plus pauvres de Bangkok : les éloigner de leur travail, des seuls sources de revenus qu'ils avaient, les inquiètent et les obligent à résister : cela influencent leur vie sociale et économique (la NHA essaye de palier à ces problèmes) - L'architecture de ces logements sociaux est basé sur une structure simple, standardisés et peu modifiables, régis par les principes de l'architecture moderne - Ces bâtiments sont mal adaptés aux usages d'habitants qui vivent et travaillent simultanément dans leur appartement - Les murs en dur entre chaque unité visent à individualiser les logements, les coursives sont des espaces de circulation et non pas conçus dans l'optique d'une appropriation future 	<ul style="list-style-type: none"> - Au lieu de fournir des logements à des familles pauvres individuelles ou d'apporter quelques améliorations d'infrastructures standardisées, le programme Baan Mankong place les communautés des bidonvilles au centre d'un processus de développement = un processus long qui peut parfois décourager certains, et pousse d'autres à ne pas vouloir participer au programme - Certaines rangées de maisons sont traversées par des lignes électriques: obligation de déplacer les poteaux électriques à trois mètres du site, ce qui est très long surtout que l'Autorité thaïlandaise de la production d'électricité n'est pas toujours coopérative et cela retarde le programme - Ce processus comprend de longues négociations et énormément de temps passé avec les architectes de communauté à créer leur projets = il faut donc être motivé

SWOT (contextes préalables)	Communautés de Bang Lumpoo (spontané ancien)	Communautés de Klong Toey (NHA)	Communauté de Bang Bua (CODI - Baan Mankong program)
<p>Opportunity - Opportunités</p>	<p>PANTHOM :</p> <ul style="list-style-type: none"> - Lieu touristique : le tourisme est profitable aux activités artisanales et aux commerces de cette communauté - Espaces potentiels le long du canal + bâtiments abandonnées (de l'autre coté de la rive) = espaces pour réaliser des projets - Reconnecter les deux rives - Utiliser la gentrification pour améliorer la qualité de vie de cette communauté <p>SOI PARINAYOK :</p> <ul style="list-style-type: none"> - Une communauté très soudée qui se bat pour rester dans le vieux centre de Bangkok - Un lieu rempli d'histoire pour les habitants de Bangkok : cette communauté reste à l'image de cette culture/ histoire - Des espaces publics potentiels à réaménager afin d'améliorer la qualité de leur vies 	<ul style="list-style-type: none"> - habitat spontané greffé : possibilité pour les habitants de remplir les vides que laissent la structure des bâtiment, et ainsi de créer des espaces pour des activités temporaires (stockage, terrains de jeux, stationnements abrités) puis permanentes (ateliers, micro-entreprises, logements subsidiaires, services) - Ces greffes permettent aux habitants de retrouver leur vies de communauté qu'ils avaient perdu au sein des ces logements sociaux froids et sportifs - Création de nouveaux espaces communs - Ces transformation de l'espace conçu dans le circuit régulier modifient à la fois le cadre architecturale et paysage ainsi que les ambiances 	<ul style="list-style-type: none"> - Planification d'activités liés à l'entretien des canaux : moyens de démontrer à la ville que ces communautés au bord du canal ne sont pas des pollueurs mais sont un atout important pour la ville dans ses efforts pour maintenir son système de canaux - Création d'une nouvelle passerelle au bord du canal permettant d'accéder aux communautés : un équipement piétonnier important, offrant un espace commun extérieur (pour les enfants, pour les marchands ambulants, les touristes, etc) - De nombreux projets qui visent à améliorer la condition de vie de ces communautés : les premiers changements physiques visibles du processus de mise à niveau commence à donner aux gens la foi dans ce programme

SWOT (contextes préalables)	Communautés de Bang Lumpoo (spontané ancien)	Communautés de Klong Toey (NHA)	Communauté de Bang Bua (CODI - Baan Mankong program)
<p>Threat - Menaces</p>	<p>PANTHOM :</p> <ul style="list-style-type: none"> - Gentrification de plus en plus présente (cafés, bars, hôtels,...) = habitats spontanés de cette communauté est-elle voué a disparaître ? Trop peu de familles restent ou se battent pour rester - Un trop grand nombre de touristes qui interfèrent dans la vie de communauté (même si les habitants s'entendent bien avec eux) - 1 rive gentrifiée avec quelques communautés restantes et respectées = sentiment de sécurité / 1 rive abandonnée avec des zones à risques (ruines qui accueillent des activités illégales) = sentiment d'insécurité <p>SOI PARINAYOK :</p> <ul style="list-style-type: none"> - Habitats spontanés en bois et souvent insalubres = risque d'incendies / met en danger la vie de la communauté - Une population locale qui n'accepte pas les changements et qui ne voit pas l'utilité du tourisme alors que c'est le seul rempart qui les maintient dans ce centre ville de Bangkok 	<ul style="list-style-type: none"> - La NHA accorde un point d'honneur au respect des règlements, pour eux un ensemble d'habitat spontané peut persister s'il prend en compte « le droit des autres », « les règlements », en assimilant le cadre juridique dans lequel il s'insère - Elle a mis du temps avant d'autoriser certaines greffes et commencer a prendre exemple sur les résultats de CODI, et ainsi soutenir les résidents du spontané - Pour la ville : les pratiques spontanées greffées peuvent être perçues comme un manque de respect ou comme le début d'une croissance incontrôlée de la ville - De nombreuses familles du plus grand slums de Bangkok (Klong Toey) proche des logements sociaux de la NHA ne souhaitent pas être relocaliser et se battent : que va faire la ville face à ce refus d'obtempérer ? 	<p>Un tout nouveau programme avec des concepts architecturaux adaptés à la situation de l'habitat spontané, donc beaucoup de questions et d'incertitudes : quel sera l'avenir pour ces communautés ?</p> <ul style="list-style-type: none"> - Des nouveaux espaces et nouveaux usages ont été créés mais seront-ils adaptés et acceptés par ces habitants de Bang Bua ? - Vont-ils s'approprier ces espaces ou les rejeter ? - L'économie et le lien sociale vont-ils évoluer (positivement ou négativement) ? <p>Le programme ne peut pas palier à tous les problèmes et les menaces ils faut donc que les habitants continuent à générer des revenus et des fonds collectifs communautaires</p> <p>Il faut également que l'architecture participative ouvre la voix vers une nouvelle architecture sans architecte, vers de l'auto-construction pour prévenir les besoins futurs</p>

ANNEXE 2 - Tableau des critères transversaux pour les 3 études de cas

Études de cas Critères transversaux	Communauté des khlongs de Rattanakosin « Architecture produite »	Communauté relogée dans du logement social de la NHA « Architecture greffée »	Communauté du Baan Mankong program - khlong Bang Bua « Architecture participative »
Question de la programmation Analyse spatiale	Habitat spontané ancien : → analyse des espaces privés / cellules familiales : plans, coupes, etc de plusieurs logements de la communauté → analyse des espaces communs créés par la communauté → analyse du tissu urbain créé par la communauté → analyse des usages des espaces de la communauté Architecture sans architecte = auto-construction de leurs espaces de vie	Habitat spontané greffé : → analyse spatiale d'un bâtiment de logement social de la NHA (espaces communs et privés) → analyse d'une cellule familiale (plans, coupes) → analyse des espaces communs recréés par les communautés → analyse de nouveaux usages Architecture contrainte par le relogement = architecture greffée pour retrouver une vie de communauté	Baan Mankong program : → analyse du programme pour une des communautés du Khlong Bang Bua → analyse de la maîtrise d'ouvrage collectif → Analyse des transformations / mises à niveaux réalisées par rapport au deux autres études de cas → Analyse des nouveaux usages créés par ces transformations → Retrouve-t-on une architecture qui se rapproche de l'habitat spontané ancien ou greffé ? Analyse d'une nouvelle architecture « participative »
Analyse sociale	→ Analyse des appropriations / utilisations des espaces communs → Analyse des liens sociaux au sein d'une famille / au sein d'une communauté → Analyse anthropologique de la communauté	→ Analyse des effets du relogement sur la vie sociale de la communauté → Quelles sont les solutions apportées par la communauté pour créer du lien social ?	→ Analyse des projets sociaux du programme → Analyse des espaces transformés et leurs appropriations sociale par les habitants → Analyse des aspects sociaux positifs à comparer avec les 2 autres études de cas
Analyse politique et économique	→ étude de la légalisation des habitats spontanés anciens → Quel avenir pour cette communauté du centre ville de Bangkok ? → la place de ces communautés dans l'économie de la ville ? → Analyse des métiers de la communauté → Analyse des revenus des habitants / du prix du loyer et ou des terrains	→ Politique de relogement ? → analyse des points positifs d'une nouvelle situation légale pour ces habitants → Analyse des métiers des habitants du logement social / comparaison avec leur vie avant le relogement (étude de cas n°1) → analyse des effets négatifs du relogement dans les périphéries	→ La place de la politique dans le programme de CODI → Analyse des nouveaux métiers de la communauté → Analyse des dispositifs qui permettent la réinsertion économique de la communauté → Analyse des projets du programme qui mettent en place un soutien économique pour les habitants

Etudes de cas Critères transversaux	Communauté des khlongs de Rattanakosin « Architecture produite »	Communauté relogée dans du logement social de la NHA « Architecture greffée »	Communauté du Baan Mankong program - khlong Bang Bua « Architecture participative »
Outils et méthodes de participation	<p>—> analyse de l' « architecture produite » / auto-construction = point de départ d'une architecture participative</p> <p>—> portrait robot des acteurs de cette communauté</p>	<p>—> Analyse de la place de la participation dans ce type de logement</p> <p>—> Les communautés ont-ils leurs mots à dire ?</p> <p>—> L'architecture greffée est-elle légale ? Quelle aide leur ai apporté ?</p> <p>—> Qui gère cette communauté ?</p>	<p>—> portrait robot des acteurs du programme qui ont participé à la transformation de cette communauté</p> <p>—> analyse des outils qui ont permis de créer ces projets participatifs : comment un projet comme celui-ci se met est en place ?</p> <p>—> analyse des méthodes de la participation :</p> <ul style="list-style-type: none"> - Qui a accès aux réunions ? - Qui décide des infrastructures futures pour la communauté ? - Quel est la place de l'auto-construction dans ce programme ? - Etc <p>Quel est le rôle et la place de ces architectes de communautés dans un programme comme celui-ci ?</p>

ANNEXE 3 - Analyse des fonctions du bâti de Rattanakosin



- | | | | |
|---|--------------------------------|---|----------------------|
|  | COMMERCIAL |  | MULTIFONCTION |
|  | RÉSIDENTIEL |  | RELIGIEUX |
|  | GOVERNEMENT + ÉDUCATION | | |

ANNEXE 4 - Reportage photographique de la communauté de Panthom



GENTRIFICATION / TOURISME



PROMENADE LE LONG DU CANAL



DEUX RIVES QUI S'OPPOSENT - À LA RECHERCHE D'UNE UNIFICATION DE LA COMMUNAUTÉ

ANNEXE 5 - Reportage photographique de la communauté de Soi Parinayok



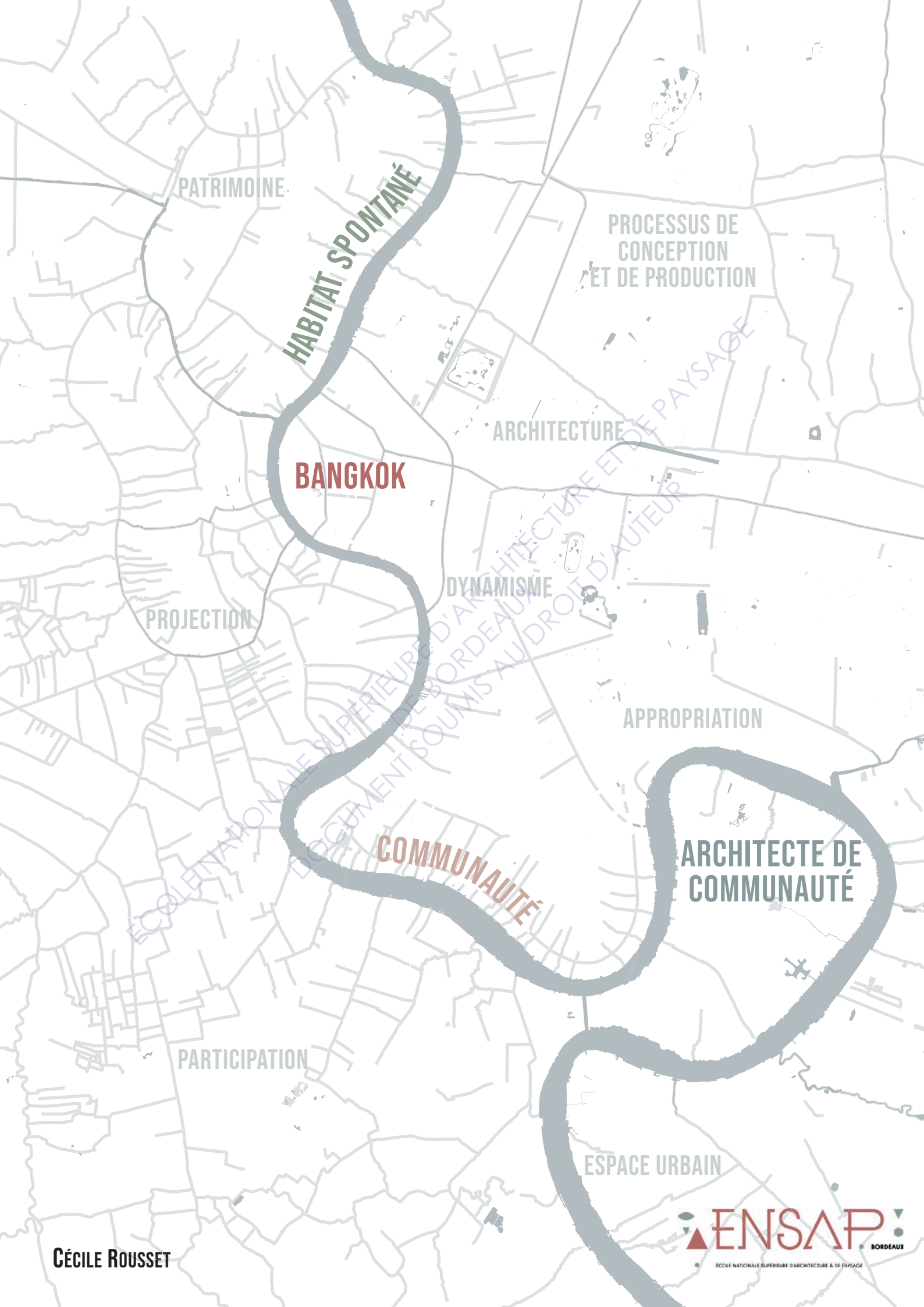
UNE COMMUNAUTÉ COMMERÇANTE - LES MARCHÉS DE SOI PARINAYOK



UNE COMMUNAUTÉ INTERGÉNÉRATIONNELLE



ESPACES PRIVÉS ET ESPACES PUBLICS : ABSENCE DE RÉELLE FRONTIÈRE



PATRIMOINE

HABITAT SPONTANÉ

PROCESSUS DE
CONCEPTION
ET DE PRODUCTION

ARCHITECTURE

BANGKOK

DYNAMISME

PROJECTION

APPROPRIATION

COMMUNAUTÉ

**ARCHITECTE DE
COMMUNAUTÉ**

PARTICIPATION

ESPACE URBAIN